*numéro 16 / janvier-février 1972 / 10 F*
*mélanges*



# qu'est-ce que NOUVELLE ECOLE

Le mouvement des connaissances s'amplifie au XX° siècle à une vitesse vertigineuse. Et l'on ne peut que s'en féliciter. Ce développement présente pourtant deux graves défauts.

Il manque d'équilibre. Le progrès des connaissances techniques, notre savoir sur le monde, est allé beaucoup plus vite que notre savoir sur nous-mêmes. Certaines recherches ont été délibérément freinées, certains domaines sont encore régis par des systèmes dogmatiques ou des idées reçues.

Par ailleurs, au fur et à mesure que la connaissance avance et se formule dans l'abstrait, le savoir sur les choses paraît se détacher des choses. Il se retourne parfois contre elles. Certaines théories ne semblent élaborées que pour nier des lois naturelles immuables, les valeurs fondamentales d'une civilisation occidentale trois fois millénaire, ou les simples évidences du sens commun.

Dans ce flot de théories d'une égale assurance, mais bien souvent contradictoires, se dessine peu à peu une tendance à l'ahurissement dont les esprits sont victimes. Un nouveau sophisme, profondément négateur celui-là, tend à décourager la raison en utilisant les mots pour eux-mêmes. Et la connaissance se détruit à ce mot d'ordre : tout égale tout.

La revue *NOUVELLE ECOLE* se fixe par conséquent une double tâche :

1. Etudier et analyser un certain nombre de thèses et de faits nouveaux, émanant d'autorités incontestables, qui apportent au monde contemporain des éléments essentiels de connaissance, mais qui restent noyés dans le fatras des derniers dogmatismes, parce qu'ils remettent en cause des idéologies périmées.

Ces analyses se doublent des synthèses nécessaires à faire le point dans tous les domaines. Tant il est vrai qu'une démarche rationnelle, jointe à un certain recul vis-à-vis de l'accessoire, permet de discerner combien l'essentiel est lié dans l'histoire, la philosophie, la biologie, les sciences humaines et physiques, ou le mouvement des idées.

2. Dégager ensuite la signification profonde, épuiser toutes les conséquences de l'état réel des connaissances actuelles. Montrer, à l'exclusion de tout argument politique ou polémique, mais avec l'esprit d'initiative, de tolérance et de réflexion propre aux Occidentaux, comment les faits confirment ou bien démentent des théories qui n'auraient, de toute façon, jamais dû s'en écarter. ■

## what is NOUVELLE ECOLE

The evolution of knowledge has been moving forward at a breathtaking speed in the 20th century. This is a development on which we can only congratulate ourselves. And yet, it brings with it two serious disadvantages.

First of all, it lacks balance. Technical know-how, our understanding of the world, has advanced more rapidly than our understanding of ourselves. Dogmatism and unchallenged ideas still hold sway in certain fields.

Moreover, as the formulation of knowledge in the abstract increases, our knowledge about things seems to become divorced from the practical reality of the things themselves. It sometimes turns against them. Some theories seem elaborated expressly to contradict the immutable natural laws, the values underlying the 3 000 years of Western civilization, or simply the evidence of common sense.

From the deluge of theories, all proposed with equal conviction, yet completely contradictory, there is slowly emerging a tendency toward the state of mental bewilderment to which the mind is reduced. A new and profoundly negative sophism is working against rationality by using words for their own sake. And knowledge is destroyed with the slogan : every thing equals every thing else.

The review *NOUVELLE ECOLE* (« New School ») has therefore a two-fold task :

1. To study and analyse first of all a certain number of theories and new facts, from acknowledged authorities, which brings to the world of today elements essential to understanding, but which have remained submerged beneath the clutter of the latest dogmatisms because they reopen the debate on out-dated ideologies.

These analyses are companied by the syntheses necessary to bring out their application in all fields of knowledge : since it is true that a reasoned analysis, coupled with a certain detachment from incidental points, shows the closeness of the link between the essential matter of History, philosophy and biology, social sciences and physical sciences, or the movement of ideas.

2. Secondly, to seek to bring out the profound significance, to follow up all the implications of the real state of knowledge today. To show, not by political nor polemical arguments, but with the initiative, tolerance and thoughtfulness which characterise the Western mind, how the facts confirm or deny these theories which should never have moved so far from factual evidence. ■

## was ist NOUVELLE ECOLE

Mit atemberaubender Geschwindigkeit erweitert sich der Bereich menschlichen Wissens im 20. Jahrhundert. Genugtuung über die Leistungen auf diesem Gebiet ist völlig berechtigt. Und dennoch bringt die Entwicklung zwei schwerwiegende Probleme mit sich.

Zum einen geschieht sie ungleichmässig. Technisches Wissen und Naturerkenntnis schritten weitaus schneller voran als die Wissenschaft vom Menschen. Manche Forschung wird bewusst gebremst, mancher Bereich durch Dogmengebäude und tradierte Klischees verstellt.

Zum anderen scheint in dem Masse, in dem der Prozess der Verwissenschaftlichung und damit der Abstraktion voranschreitet, das Wissen um die Dinge sich von den Objekten selbst zu lösen. Bisweilen wendet es sich sogar gegen diese. Manche Theorien scheinen geradezu darauf angelegt, die unwandelbaren Naturgesetze, die grundlegenden Werte der dreitausendjährigen okzidentalen Zivilisation oder die schlichte Evidenz des Menschenverstands zu verneinen.

In der Flut von Theorien, alle vorgebracht mit gleichem Wahreitsanspruch, aber einander widersprechend, zeichnet sich allmählich eine Tendenz zur Verwirrung des Denkens ab. Eine neue, alles negierende Sophistik wendet sich gegen die Vernunft, indem sie die Worte um ihrer selbst willen benutzt. Und die Wissenschaft zerstört sich selbst unter der Parole : Alles ist allem gleichwertig.

Die Zeitschrift *NOUVELLE ECOLE* («Neue Schule») setzt sich daher eine doppelte Aufgabe :

1. Neue Fakten und Theorien anerkannter Fachleute sollen studiert und analysiert werden, die zum Verständnis der modernen Welt Wesentliches beitragen, die aber bisher im Wortgetöse der gängigen Dogmatismen untergingen, weil sie die überholten Ideologien infragestellten.

Diese Analysen erfordern notwendig zugleich Synthesen, um ihre Bedeutung in allen Wissensbereichen darzustellen. Denn eine rationale Forschung, die von Nebensächlichkeiten abzusehen vermag, lässt die enge Verbindung zwischen den wesentlichen Gegenständen von Geschichtswissenschaft, Philosophie, Biologie, von Human- und Naturwissenschaften deutlich werden.

2. Schliesslich gilt es, gründliche Bezeichnungen der Sachverhalte unter Ausnutzung der modernsten Forschungsergebnisse zu erarbeiten. Unter Ausschluss tagespolitischer und polemischer Argumentation, jedoch engagiert, in Toleranz und der für des abendländische Denken verpflichtenden Tradition folgend, soll untersucht werden, wie weit die Theorien von den Fakten bestätigt oder widerlegt werden. ■

## *UNE COLLECTION EN MARGE :*

# «CORPS D'ELITE»

Le corps d'élite vit en marge du commun. Il n'est pas seulement capable de bravoure et d'efficacité supérieures. Il est la caste sacerdotale de la guerre, il en sublime les vertus, il en assume l'horreur, il en célèbre les rites. Le corps d'élite n'a pas de patrie. Il se bat pour une image, pour un mot de passe, pour un drapeau. Il porte au front la marque de la mort. Noire était la croix des Teutoniques, noire est la couleur des Samouraïs, noir le ruban du béret para. Dans l'ombre des anciens, le Cadet prépare ses épousailles avec la mort. Il vit dans un monde à part, qui a la rigueur des épées. Les hommes des corps d'élite sont irrésistibles. On les jalouse et on les craint. Leurs sagas se scandent au rythme des coeurs d'hommes. Elle s'ouvrent et se ferment sur des fêtes de sang.









## *UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE*



- Avec Les Samouraïs, Jean Mabire et Yves Bréheret font revivre l'épopée nipponne, du Moyen-Age à nos jours. Ils expliquent pourquoi, le 25 novembre 1970, l'écrivain Mishima s'est donné la mort en respectant les gestes de la tradition.
- Erwan Bergot, l'officier parachutiste, évoque la grande aventure des Paras. Il rappelle que les parachutistes sont de la famille des aigles et des loups. Et que leur rituel n'a pas de frontières.
- De 1942 à 1945, 150 000 jeunes Américains sont devenus des combattants d'élite. Non par amour de la démocratie ou des Etats-Unis, écrit François d'Orcival, mais parce qu'on leur a dit qu'ils étaient des Marines.

A paraître : les Commandos, la Légion, les Cadets, la Haganah, la Waffen SS, les Cosaques.

Grâce à un accord spécial avec l'éditeur, **Nouvelle Ecole** offre à ses lecteurs les trois premiers titres de la collection «Corps d'élite», **dédicacés par leurs auteurs.**

Chaque volume compte 300 pages illustrées (format 16/23,5 cm).
Prix à l'unité : 32 F (port en sus). Adresser les commandes à :

NOUVELLE ECOLE. B.P. 129-07 / 75 — Paris 7

# wat is NOUVELLE ECOLE

Het bereik der menselijke kennis breidt zich in de twintigste eeuw met adembenemende snelheid uit. Hierover kan men zich alleen verheugen, maar toch vertoont deze ontwikkeling twee belangrijke gebreken.

Als eerste valt het begrek aan evenwicht op. Technische kennis en natuurwetenschappen zijn veel vlugger vooruit gegaan dan de wetenschap over de mensen, over onszelf. Sommige opzoekingen worden bewust afgeremd, andere domeinen biljven nog onderworpen aan dogmatische systemen of aftandse denkpatronen.

Ten tweede heeft het er alle schijn van dat, juist in de mate dat de kennis zich verdicht en tot abstrakt-wetenschappelijke formuleringen komt, onze wetenschap over de dingen zich verder en verder verwijdert van de dingen zelf. En er soms zelfs in tegenspraak mee komt. Sommige theorieën schijnen alleen opgesteld te zijn om afbreuk pogen te doen aan de onveranderlijke wetten van de natuur, aan de waarden die ten grondslag liggen aan 3 000 jaar Westerse beschaving, of aan de eenvoudige evidenties van het gezond verstand.

In deze vloedgolf van theorieën, die zich allen met de hoogste aanspraken aandienen, begint zich langzaam een staat van verwarring af te tekenen die de geesten ontreddert. Een nieuw en ongemeen negatief sofisme keert zich nu tegen rede en verstand, door het gebruik van het woord louter terwille van het woord. En de wetenschap vernietigt zichzelf met de slogan : alles is aan alles gelijk.

Het tijdschrift *NOUVELLE ECOLE* («Nieuwe School») heeft zich daarom een dubbele taak gesteld :

1. Het bestuderen en ontleden van een aantal nieuwe feiten en stellingen, die uitgaan van algemeen erkende autoriteiten en een wezenlijke bijdrage tot de kennis van de wereld van vandaag betekenen, maar die tot hiertoe niet boven het geraaskal der laatste dogmatische scholen konden uitkomen, omdat ze aftandse ideologieën op de korrel nemen.

Deze analyses moeten gepaard gaan met synthesen om op alle domeinen tot een bruikbaar overzicht te komen. Rationeel onderzoek dat gevoerd wordt met een zekere afstand ten opzichte van het bijkomstige laat ons toe een duidelijk verband vast te stellen tussen de essentiële dingen in de geschiedenis, de filosofie, de biologie, de sociale en de natuurwetenschappen en de beweging der ideeën.

2. Vervolgens tot de diepste betekenis der hedendaagse kennis doordringen en uit haar huidige stand alle gevolgtrekkingen putten. Zonder in polemiek of politieke woordentwist te verzeilen moet aangetoond worden, met de zin voor initiatief, de tolerantie en de badachtzaamheid die het Westerse denken kenmerkt, in welke mate de feiten bevestiging of ontkenning betekenen voor de gangbare theorieën, die er zich in ieder geval nooit hadden mogen van verwijderen. ■

# que es NOUVELLE ECOLE

El crecimiente de las ciencias ha progresado en el siglo XX, con vertiginosa velocidad. Y de ello podemos sino felicitarnos. Pero tal desarrollo pade-e dos graves inconvenientes.

Primero le falta equilíbrio. El progreso de los conocimientos técnicos y de nuestra experiencia del mundo ha superado nuestro saber sobre nosotros mismos. Hay investigaciones que han sido entorpecidas deliberadamente. Sistemas dogmáticos o ideas conformistas dominan todavia varios campos del saber.

Además, a medida que el conocimienta avanza y se formula en abstracto, el saber sobre las cosas parece que se aparta de las mismas. Le ocurre volverse contra ellas. Algunas teorías parecen haber sido elaboradas únicamente para negar leyes naturales e inmutables, los valores fundamentales de nuestra civilización occidental, vieja de tres mil años, o las sencillas evidencias del sentido común.

Ese alud de teorías dadas todas por ciertas, pero a menudo contradictorias, origina una tendencia al desconcierto que afecta a las mentes. Una nueva sofística, profundamente negativa, trata de desalentar a la razón, utilizando las palabras por si mismas y destruyendo el saber racional bajo el lema : todo es igual a todo.

La revista *NOUVELLE ECOLE* («Nueva Escuela») se ha atribuido pués una doble tárea :

1. Estudiar y analizar algunas teorías y algunos hechos nuevos, debidos a autoridades indiscutibles, que facilitan a nuestro mundo contemporáneo elementos esenciales del saber, pero que, por poner en tela de juicio las ideologias caducas, quedan inmersos en el fárrago de los últimos dogmatismos.

Estas analises van acompãnadas de las síntesis necesarias para puntualizar en cada disciplina. Puesto que un acercamiento racional, con un cierto distanciamiento de lo accesorio, permite apreciar que lo esencial es común a la historia, la filosofía, la biología, las ciencias humanas y físicas, o el movimiento de las ideas.

2. Poner de manifiesto el significado profundo y agotar todas las consecuencias del estado verdadero del saber de hoy. Mostrar, prescindiendo de argumentaciones políticas o polémicas, pero con el espíritu de iniciativa, de tolerencia y de reflexión propio del hombre occidental, como los hechos confirman o, por el contrario, desvirtuan las teorías que jamas deberian haberse apartado de ellos. ■

# COMITE DE PATRONAGE

| | |
|---|---|
| F. J. LOS | ☐ Ethnologue, historien, docteur en philosophie, docteur en géographie sociale, professeur de géographie (Pays-Bas). |
| Stéphane LUPASCO | ☐ Docteur ès Lettres, ancien chargé de recherches au CNRS, épistémologue. |
| Jean MABIRE | ☐ Ecrivain, journaliste, ancien directeur de la revue *Viking.* |
| Jacques de MAHIEU | ☐ Docteur ès Sciences politiques, docteur ès Sciences économiques, licencié de philosophie, docteur en médecine honoris causa, ancien recteur de l'Université argentine des Sciences sociales, ancien doyen de sa faculté des Sciences politiques, directeur de l'Institut de Science de l'Homme de Buenos-Aires. |
| Angelo MAJORANA | ☐ Professeur de psychologie aux facultés de Sciences politiques et de philosophie de l'Université de Catane, membre du Comité scientifique de la Société de Psychologie médicale de langue française. |
| Marc MARCEAU | ☐ Directeur de la revue et de l'agence de presse *Europe Sud-Est,* correspondant du *Monde* à Athènes. |
| Jean R. MARECHAL | ☐ Ingénieur civil des Mines, ancien professeur du cours de Métallurgie à l'Ecole Industrielle Supérieure de Liège, chargé de recherches au CNRS, délégué du Groupe de liaison et d'information archéologique de Normandie. |
| Thierry MAULNIER | ☐ Membre de l'Académie française, écrivain, journaliste, auteur dramatique, Grand Prix de littérature de l'Académie française 1959, président de l'Association France/Etats-Unis. |
| Paul de MERITENS | ☐ Directeur du *Courrier de Paul-Dehème.* |
| Armin MOHLER | ☐ Ecrivain, chargé de cours à l'Université d'Innsbruck, prix Adenauer 1967 (Munich). |
| Thomas MOLNAR | ☐ Ecrivain, doctorat de littérature française à l'Université Columbia, professeur de Littérature française et d'histoire des idées européennes au Brooklyn College de New-York. |
| Carlo MONGARDINI | ☐ Professeur de Sociologie à la faculté de Sciences politiques de l'Université de Catane. |
| Jules MONNEROT | ☐ Sociologue. |
| Michel MOURLET | Ecrivain, journaliste, ancien directeur de la revue *Présence du cinéma,* directeur du journal *Matulu.* |
| Jean O. PIRON | ☐ Professeur de Biologie, rédacteur en chef de *La Pensée et les hommes* (Bruxelles). |
| Louis ROUGIER | ☐ Agrégé de l'Université, docteur ès Lettres, logicien, historien des religions, ancien président du 1er Congrès international de Philosophie scientifique (Sorbonne) et du Colloque Walter-Lippmann, professeur honoraire à la faculté des Lettres de Caen. |
| Yves de SAINT-AGNES | ☐ Ecrivain. |
| Giuseppe SANTONASTASO | ☐ Professeur titulaire de la chaire d'histoire des doctrines politiques à l'Université de Naples. |
| Robert SCHILLING | ☐ Ancien élève de l'Ecole Normale supérieure et de l'Ecole française de Rome, professeur de Langue et de civilisation latines à l'Université de Strasbourg, directeur d'études à l'Ecole des hautes études (sections sciences religieuses, religions de Rome), directeur de l'Institut de latin de Strasbourg. |
| Paul SERANT | ☐ Ecrivain. |
| Louis-Claude VINCENT | ☐ Ancien professeur à l'Ecole d'Anthropologie de Paris, membre de la Société des Océanistes. |
| Gérard ZWANG | ☐ Docteur en médecine, ancien chef de clinique chirurgicale à la faculté de médecine de Paris. |

En couverture :

✱ *Sleipnir, le coursier d'Odhinn, chevauche dans les nuits du Vieux monde. Il entraîne derrière lui une Chasse sauvage. Le mythe a trois mille ans, et vit encore (dessin de Jean-Jacques Mourreau).*

✱ *Matin d'hiver dans la montagne. La brume au loin, sur les vallées. Une fenêtre encore ouverte, sur les arbres toujours verts. Château de la Hünenburg, près de Saverne (archives).*

# NOUVELLE ECOLE

# sommaire




*NOUVELLE ECOLE* paraît tous les deux mois / la mise en pages et la maquette sont réalisées par Alain de Benoist

Le directeur administratif, Philippe Milliau, est assisté par France Ferlat (secrétariat) et Catherine Mourreau (publicité, relations publiques)

Chaque numéro est vendu 10 F / les conditions d'abonnement se trouvent en page 99

crédits photos pour ce numéro : Roger-Viollet (pp. 13, 29, 39, 53) / Bulloz (pp. 19, 23) / Antiquités nationales (p. 38) / Verlag Philipp von Zabern (p. 33) / Giraudon (pp. 40, 42) / Sciences & Avenir (pp. 49, 50, 54) / Palais de la Découverte (p. 50) / Ed. Stock (pp. 73, 76, 77, 80, 81) / archives (pp. 9, 16, 23, 25, 27, 28, 31, 32, 43, 46, 52, 58, 61, 63, 65, 66, 74, 85, 88, 89, 90, 91, 92)

Publicité : 1 500 F la page en noir / tarifs détaillés sur demande / chargée de la publicité : Catherine Mourreau

La revue est tirée sur les presses des éditions «La Source d'Or», à Marsat (63) / tous droits réservés : copyright *N.E.*, sauf accord spécial / dépôt légal : 1er trimestre 1972 / commission paritaire : numéro 46 384

Responsable de la publication : Alain de Benoist

rédaction et administration : boîte postale 129-07 Paris 7

*numéro seize / janvier-février 1972 / hiver / cinquième année*



rédacteur en chef : Alain de BENOIST

secrétaire de rédaction : Jean-Claude VALLA
directeur administratif : Philippe MILLIAU

## *comité de rédaction*



«Des cavaliers, comme une nuée d'orage..»
(d'après *Islandske handskrifter og dansk kultur.* Copenhague, 1965).

# mythologie

Jean-Jacques MOURREAU

## LA CHASSE SAUVAGE, MYTHE EXEMPLAIRE

«Dans un passé encore très proche de nous, on a cru voir de nuit des cortèges fantastiques : chasseurs, soldats, nègres, damnés, cavaliers avec leurs meutes, surgissaient avec fracas du néant pour disparaître sans laisser de traces, comme une nuée d'orage. Menée par un géant, un seigneur ou un roi, la chasse fantastique se lançait parfois à la poursuite d'un animal sauvage, généralement un cerf, à grands renforts d'abois, de «sonnailles» et de «hurlements» (Raymond Christinger & Willy Borgeaud. *Mythologie de la Suisse ancienne.* Genève, 1963, Tome I, p. 16).

C'est en ces termes que deux auteurs contemporains résument, dans ses grandes lignes, l'un des mythes les plus répandus, les plus significatifs et les plus féconds du folklore européen : la «Chasse sauvage».

Dans son *Manuel du folklore français* (tome,IV), Arnold Van Gennep cite à propos de la Chasse sauvage une abondante bibliographie. Il recense près de cent vingt titres pour le seul domaine français, ce qui situe l'importance du sujet. Malheureusement, faute d'avoir replacé le mythe dans son cadre d'origine, rares sont les auteurs parvenus à l'éclairer complètement.

Le thème de la Chasse sauvage connaît d'innombrables variantes, et a reçu diverses explications. Ces dernières peuvent être ramenées à trois catégories, selon qu'elles furent proposées par des auteurs *naturalistes*, *historicistes* ou *mythistes.*

Certains chercheurs, comme E. Henry Carnoy *(Les Acousmates et les chasses fantastiques*, in *Revue de l'histoire des religions.* Paris, 1884. Tome IX, pp. 370-78), n'ont vu dans ces récits que les fruits d'une imagination populaire impressionnée par les phénomènes météorologiques et les «bruits d'animaux». Les Chasses sauvages seraient, selon eux, à ranger parmi les *superstitions.* D'autres, comme Gaston Raynaud *(La Mesnie Hellequin. II : Le poème perdu du comte Hennequin*, in *Etudes romanes dédiées à Gaston Paris.* Paris, 1892) se sont employés à fournir une base historique à l'une ou l'autre version du mythe. Cette tentative, déjà ancienne, fut sévèrement critiquée et finalement réduite (Ferdinand Lot. *La Mesnie Hellequin et le comte Ernequin de Boulogne*, in *Romania.* 1903. Tome XXXII, pp. 423-41).

En fait, l'analyse des allusions littéraires, l'examen des coutumes populaires, la comparaison des diverses formes de la tradition orale, leur confrontation avec des données de l'archéologie et de l'histoire des religions indo-européennes, permettent de penser que les thèses naturalistes et historicistes ne permettent pas d'interpréter à elles seules la somme des légendes de la Chasse sauvage

Car il ne s'agit pas d'une simple fable née à la veillée, de la peur de nuits trop longues, de forêts trop épaisses et du récit des anciens. Il ne s'agij pas non plus de l'écho, déformé et lointain, de la renommée de quelque illustre personnage. Mais bien d'un mythe. D'un mythe dont il faudrait pouvoir retracer les phases critiques, et qui, au cours d'une longue histoire, a perdu les traits fondamentaux qui devaient être les siens lorsqu'il participait à son idéologie d'origine.

Contrairement à une opinion trop souvent répandue, un *mythe* n'est pas quelque chose de flou et d'informel. Il est étroitement lié à un système, un ensemble social, un sentiment religieux, une idéologie. Rappelons à ce sujet l'excellence définition donnée par M. Georges Dumézil : «Le mythe est essentiellement un récit que les usagers sentent dans un rapport régulier, d'ailleurs quelconque, avec un rite positif ou négatif de la vie magico-religieuse, ou juridico-religieuse, ou politico-religieuse. Peu importe que ce récit fasse intervenir des dieux, des héros fabuleux, ou des personnages crus «historiques» : du moment que le récit accompagne ou justifie, ou illustre un rite, il mérite le nom de mythe» *(Mythes et dieux des Germains. Essai d'interprétation comparative.* PUF. éd. Paris, 1939, p. XI).

## *une troupe de porte-morts*

Le mythe a laissé de nombreuses traces dans la littérature européenne. C'est tout d'abord, au XIème siècle, le récit d'une chasse nocturne ayant suivi la mort du roi breton Alain Barbe-Torte. L'histoire, tirée d'une chronique nantaise, a été analysée par M. Henri Dontenville et ses collaborateurs, dans *La France mythologique* (Payot, éd. Paris, 1966, pp. 163-64). En voici les principales périodes :

Décédé en sa résidence nantaise, l'an 952, Alain Barbe-Torte est enterré dans l'église des saints Donatien et Rogatien, édifice situé à l'extérieur de la cité. Le lendemain, son cadavre est retrouvé sur le sol. On l'enterre à nouveau et, sur sa tombe, on amasse des pierres et des troncs d'arbre. Mais rien n'y fait. Quatre jours durant, le défunt s'obstine à sortir de son tombeau. Du crépuscule au chant du coq, la peur règne dans la ville. La nuit, les comtes locaux, accompagnés d'une troupe de soldats, parcourent à cheval les hameaux entourant la cité, et mènent grand tapage. Certains, s'étant souvenus de la grande dévotion de Barbe-Torte pour la Vierge Marie, le cadavre est alors inhumé à l'intérieur des remparts, dans l'église qu'il avait fait construire en son honneur. Aussitôt, le tumulte prend fin.

A la même époque, un texte d'Orderic Vitalis relate la vision d'un certain Gauchelin, prêtre normand :

«Une nuit de janvier 1092, le prêtre de Bonneval, revenant de visiter un malade, entend venir une armée. Il veut se retirer vers quatre néfliers, mais un homme d'énorme stature armée d'une massue le contraint de rester près de lui. Passent d'abord des fantassins chargés du produit de leurs pillages, et qui s'encouragent à redoubler de vitesse ; ensuite, chargée de cinquante cercueils, une troupe de porte-morts à laquelle le géant se réunit à l'instant ; puis des femmes à cheval, qui blasphèment et confessent leurs crimes ; des clercs, abbés, évêques en noir, qui supplient le prêtre de prier pour eux ; une grande armée de chevaliers noirs, armés pour la bataille, portant des enseignes noires et montés sur des chevaux gigantesques, enfin des chevaux libres, sellés.

«Le prêtre se dit : «Voilà sans aucun doute les gens de Herlechin *(haec sine dubio familia Herlechini).* J'ai ouï dire que quelques personnes les ont vus parfois. J'étais incrédule. Maintenant, je vois les mânes des morts»...» (Henri Don enville, op. cit., pp. 164-65).

Au XIIème siècle, un écrivain anglais, Gautier Map, contant l'histoire de Herla, légendaire roi breton, rapporte une *chevauchée fantastique*, intervenant après une descente aux enfers. Herla vient d'assister, dans une caverne, au mariage du roi des nains. Il en sort à cheval, accompagné de sa suite. C'est alors qu'il apprend, avec stupeur, que deux siècles ont passé durant sa visite, et que l'île est tombée aux mains des Saxons.

Herla voudrait bien descendre de sa monture, mais il hésite. En effet, le roi des nains lui a confié un chien, et lui a interdit de quitter son cheval avant que le petit animal n'ait de lui-même sauté à terre. Or, le brachet n'en manifeste pas l'intention. Herla et sa suite se condamnent ainsi à une chevauchée sans fin. L'an premier du règne de Henri II, rapporte Gautier Map, cité par Ferdinand Lot (art. cit., p. 441), on a vu cette troupe s'engloutir près de la Wye, dans le comté de Herford.

Peu après, au XIIIème siècle, Adam de La Halle, dit le Bossu, célèbre trouvère d'Arras, évoque à son tour la «Mesnie Hellekin». La scène a pour cadre une loge de verdure (la feuillée), élevée pour célébrer le retour du printemps. Elle se situe durant l'une de ces nuits privilégiées où les fées ont coutume d'apparaître aux mortels. Les personnages attendent Dame Morgue (la fée Morgane) et sa compagnie.

«*Gillot :* J'entends la Mesnie Hellekin, à mon avis, qui vient devant, avec maintes clochettes sonnant ; je crois bien qu'elles sont près d'ici.

«*La grosse femme :* Les fées viendront donc après ?

«*Gillot :* Que Dieu m'aide, je crois que oui».

Arrive ensuite un dénommé Croque-Sot, qui n'est autre que l'émissaire du roi Hellekin. Il s'enquiert de la venue des fées, apprend qu'elles ne sont pas encore arrivées, et décide de les attendre.

«*Rikeche :* A qui es-tu, dis, petit barbu ?

«*Croque-Sot :* Qui ? Moi ?

«*Rikeche :* Oui !

«*Croque-Sot :* Au roi Hellekin, qui m'a envoyé en messager à Dame Morgue la Sage, que mon sire aime d'amour. Je l'attendrai par ici, car elles m'indiquèrent le lieu...» (1).

Au début du XIVème siècle, un notaire à la chancellerie royale, Gervais du Bus, originaire de Normandie, imagine *Le Roman de Fauvel.* On y trouve, aux vers 604-770, la description d'un *charivari* organisé par un cortège que mène un géant barbu du nom de Hellequin. Celui-ci, monté sur un grand cheval de trait dont on peut compter les côtes, est accompagné de personnages étranges, dont les habits portent des clochettes. Dans le cortège, figure un chariot surmonté d'un bruyant engin, composé de roues de charrettes.

«L'un montrait son cul au vent,
«L'autre rompait un auvent,
«L'un cassait fenêtres et huis,
«L'autre jetait sel aux puits ;
«L'un jetait bran aux visages.
«Trop étaient laids et sauvages.
«Il y avait un grand jaïant
«Qui allait fortement brayant,
«Vêtu était de son broussequin.
«Je crois que c'était Hellequin
«Et tous les autres sa mesnie,
«Qui le suivent tout enragie».

Dans *Renart le Nouvel,* paru sensiblement à la même époque, Jakemars Giélée évoque un cavalier qui, lui aussi, porte plus de cinq cents clochettes : «A sa selle et à ses lorains/ Eut cinq cents clochettes au moins,/ Qui démenaient tel tintin/ Comme li maisnie Hierlekin».

## *fifres, tambours et sonnailles*

Loin de disparaître au XVIème siècle, le mythe reste toujours vivace. A Strasbourg, le prédicateur alsacien Geiler von Kaysersberg (1445-1510) s'empare du thème de la «Chasse infernale» pour sermonner ses contemporains. Hans Sachs (1496-1576), salué comme le dernier des Maîtres-Chanteurs de Nuremberg, décrit dans plusieurs poèmes, notamment dans *Gesprech von der Himmelfart Margraff Albrechtz Anno 1557* et *Das Wütend Heer der Kleynen dieb,* «l'armée sauvage s'avançant dans un charivari de fifres, de tambours et de sonnailles» (Raymond Christinger & Willy Borgeaud. op. cit., p. 17). Et l'on peut lire, dans la *Zimmerschen Chronik : «Im jar 1550 hat man das wutteshere zy Mösskirch gehört. Das ist in ainer nacht zu herpstzeiten nach den zehen uhren vorm Banholz mit einer grosen ugestimme über die Ablach uf Minchsgereut gefaren, und als das ain guete weil daselbs umbner terminiert, ist es die Herdtgassen herabkommen und dann neben dem siechenhaus und unser Frawen über die Ablachbrucken, dem bach nach an der stat, die Katzenstaig hinauf, mit aim wunderbarlichen gedöss, lauten geschrai, clingln, und aim grosen luft, so das getriben..» (2).*

En France, il faut encore citer un poème de Ronsard, *L'hymne des Démons* (passage ne figurant que dans l'édition originale de 1555, publié par Albert-Marie Schmidt dans une thèse complémentaire de 1939, et reproduit par Gustave Cohen. *Survivances modernes de la Mesnie Hellequin,* in *Bulletin de la Classe des*

---

(1) Adam de La Halle. *Le jeu de la feuillée,* in *Les classiques français du Moyen-Age* n° 6. Paris, 1911. Texte de E. Langlois ; trad. Jean-Claude Rivière.

(2) «L'année 1550, l'armée infernale *(wütteshere)* s'est fait entendre à Mösskirch. C'était pendant une nuit d'automne, après dix heures. Tandis qu'une grosse et très ancienne voix résonnait sur l'Ablach, l'armée, venant de Banholz, s'est d'abord arrêtée quelques instants à Minchsgereut. Puis elle a descendu la Herdtgassen, est passée à côté de l'hospice des incurables, près de nos femmes massées sur le pont de l'Ablach, a longé la rivière jusqu'à la ville et la montée des chats ; sa marche s'accompagnait de bruits étranges, de cris perçants, de tintements de sonnettes et de bourrasques de vents..» (trad. Doris Christians ; cité par Otto Höfler. *Kültische Geheimbunde der Germanen.* Verlag Moritz Diesterweg, éd. Frankfurt/a.M., 1934. p. 11).

*Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique.* Tome XXXIV, séance du 5 janvier 1948, p. 34) :

«Un soir vers la Minuit, guidé de la jeunesse,
«Qui commande aux Amans, j'allois voir ma Maistresse,
«Tout seul outre le Loir, et passant un destour
«Joignant une grand'croix, dedans un carrefour,
«J'ouy, ce me sembloit, une aboyante chasse
«De chiens qui me suyvoit pas-à-pas à la trace.
«Je vy auprès de moy sur un grand cheval noir
«Un homme qui n'avoit que les ôs, à le voir,
«Me tendant une main pour me monter en crope :
«J'advisay tout-au-tour une effroyable trope
«De picqueurs, qui couroient une Ombre qui bien fort
«Sembloit un Usurier qui naguère estoit mort,
«Que le peuple pensoit, pour sa vie meschante,
«Etre puny là-bas des mains de Rhadamante.
«Une tremblante peur me courut par les ôs
«Bien que j'eusse vestu la maille sur le dos...»

Un autre témoignage nous est donné par Maximilien de Sully, ministre de Henri IV. Celui-ci rapporte dans ses *Mémoires* qu'un jour où le roi chassait à Fontainebleau, un bruit de chiens et de trompes se fit entendre brusquement. «C'estoit un fantôme environné d'une meute de chiens, écrit Sully, dont on entendoit les cris et qu'on voyoit de loin, mais qui disparaissoit ors qu'on s'approchoit» (cité par Lazare Sainéan. *La Mesnie Hellequin*, in *Revue des traditions populaires.* Tome XX, n° 5. mai 1905, p. 181).

## *soit des diables, soit des esprits*

Pour le XVIIème siècle, on peut produire un passage des *Mémoires* du cardinal de Retz (cité par Gustave Cohen, art. cit., pp. 35-36), relatant un incident survenu au cours d'un voyage en carrosse, que l'auteur faisait en compagnie de personnages de son temps. Il s'agit d'une «compagnie de diables» que le cocher croit avoir aperçue. «M. de Turenne se tourna vers moi, raconte le cardinal, de l'air dont il eût demandé un dîner et de l'air dont il eût donné une bataille, avec ces paroles : «Allons voir ces gens-là !». «— Quelles gens ? », lui répartis-je, et, dans le vrai, je croyais que tout le monde avait perdu le sens. Il me répondit : «Effectivement, je crois que ce pourrait bien être des diables». Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie, et que nous étions, par conséquent, plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne..».

En fin de compte, les «esprits» se révèlent être un groupe de capucins vêtus de noir. Cependant, comme l'a remarqué Gustave Cohen, il est évident que les deux hommes «trouvaient tout naturel de rencontrer soit des diables, soit des esprits, et d'aller au-devant d'eux l'épée à la main. Ils connaissaient la Chasse sauvage ou la Mesnie Hellequin : la chose, sinon le mot».

Enfin, vers 1668, Joh. Praetorius décrit ainsi la «troupe infernale» : «Beaucoup sont décapités, beaucoup ont la tête sur la poitrine, d'autres ont perdu mains ou bras, certains n'ont plus qu'un pied et boîtent, alors que d'autres ont mis leurs deux jambes sur les épaules et parviennent encore à courir, pendant que d'autres encore sont attachés à de grandes roues qui tournent sans axe» (cité par Alfred Endter. *Die Sagen vom Wilden Jäger und von der Wilden Jagd*, in *Studien über den deutschen Daimonen Glauben.* Frankfurt/a.M., 1934, p. 28).

## *la Mesnie Hellequin*

Dans toutes ces descriptions, un nom revient souvent : celui de Hellequin, ou de Mesnie Hellequin. En 1140, Orderic Vitalis rapporte la rencontre du prêtre Gauchelin avec la *famille Herlechini.* A la fin du XIIème siècle, Pierre de Blois fait allusion aux *milites Herlewini.* A la même époque, Gautier de Map parle des *phalanges noctivagae quas Herlethingi dicebant.* Jusqu'au XVIème siècle, on trouve les formes «Herlequin» et «Harlequin», que l'on pense être primitives, quoique la forme «Hellequin» soit plus usitée depuis le XIIIème siècle. En vieux français, une *mesnie* (ou *maisnie*) désigne une suite «menée», un cortège, un équipage. Le mot peut aussi avoir le sens «de train de chasse, de valets de meute» (Lazare Sainéan, art. cit., p. 185), ce qui convient d'ailleurs parfaitement au contexte. Mais qui est donc Hellequin ?

Comme nous l'avons indiqué plus haut, certains auteurs se sont employés à «historiciser» le personnage de He lequin. Gaston Raynaud (art. cit.), par exemple, a évoqué la figure du comte Ernequin de Boulogne. Mais Ferdinand Lot n'a pas eu grand mal à réfuter l'hypothèse. «Le thème de la Chasse fantastique, écrit-il, est trop répandu pour qu'on puisse croire qu'il soit parti d'une petite région de la France, et sa

signification mythique ne peut découler du souvenir d'une bataille historique du IXème siècle. Un témoignage antique, celui de Virgile, montre que la Germanie le possédait dès avant l'ère chrétienne..». (art. cit., p. 433).

Une rapide étude étymologique montre qu'en réalité *Hellequin* (ou *Hellekin*, *Hennequin*, *Hannequin*, *Herlequin*, et par suite *Arlequin)* (2 bis) est un terme d'origine germanique, ayant des rapports certains avec *Herle*, *Heer* et *Haari* (Walter von Wartburg. *Französisches Etymologisches Wörterbuch.* pp. 200-02), dont la pénétration en France se serait opérée à partir des sphères culturelles anglo-normandes.

Toutes les fois que se trouvent mis en scène le *Wütende Heer* (en Allemagne) ou la Maisnie Hellequin (en France), c'est par le bruit (le vacarme, le tumulte, le charivari) que se caractérise l'apparition. La troupe, généralement à cheval, mène grand tapage. Son chef (Hellequin, ou encore Wode) a une voix retentissante, qui glace d'effroi le voyageur égaré. A cet égard, remarque Ferdinand Lot, certains rapprochements s'imposent (art. cit., pp. 440-41), notamment avec le vieux-français *herle* ou *harle*, «bruit», «tumulte». Ce mot a donné naissance au verbe *herler* (ou *heller*, ou *hellir)*, qui signifie «faire du tapage». En Normandie, *herlant* voulait dire «bruyant», «tracassier». Sonner une cloche *à herle*, c'est «sonner le tocsin» (idées de mort et de bruit associées). Il semble bien que les verbes modernes *héler* (angl. *hail)* et, peut-être, *hurler* (3) proviennent aussi de *herle*, de même que le cri de *haro*, par lequel, dans l'ancien duché souverain de Normandie, un citoyen pouvait introduire directement une plainte en justice («Haro, nos ducs ! On m'a fait tort !»). La thèse selon laquelle *haro* serait l'abrégé de *Ha Raoul ! (Ha Rolf !, Ha Rollon !)* est en effet loin de faire l'unanimité. «Des exemples recueillis par Littré montrent que *haro*, loin d'être toujours pris dans le sens judicaire, se disait de n'importe quelle clameur» (Lorédan Larchey. *Dictionnaire des noms, contenant la recherche étymologique de 20 200 noms relevés sur les annuaires de Paris.* Paris, 1880. p. 223). De Normandie, le mot passe d'ailleurs chez Marie de France à la fin du XIIème siècle *(harou)*, l'expression *crier haro sur quelqu'un* se généralisant au début du XVIIème siècle (A. Oudin. *Recherches italiennes et françoises.* Paris, 1640-42). Dauzat fait dériver *haro* du francique *hara*, qui est aussi à l'origine de l'ancien français *harer*, «exciter les chiens en criant», et de *hare*, «cri pour exciter» (terme de vénerie) (Albert Dauzat, Jean Dubois & Henri Mitterand, op. cit., p. 366). En langue d'oïl, *harauder* signifiait «interpeller bruyamment» (et souvent injurieusement).

---

(2 bis) Le mot *Arlequin* fait son apparition en 1324, dans les *Archives* de la ville de Dijon. Ce n'est qu'en 1585 qu'un acteur italien en fera l'un des personnages les plus populaires de la *Comedia dell'Arte* (Arlecchino). Sa première orthographe est Harlequin, «de Hellequin, nom d'un diable» (Albert Dauzat, Jean Dubois & Henri Mitterand. *Nouveau dictionnaire étymologique et historique.* Larousse, 1971. p. 46). En 1726, on trouve l'expression *arlequinade* dans le *Dictionnaire universel françois et latin* de Trévoux.

(3) Le titre du célèbre roman d'Emily Brontë (1818-48), *Wuthering Heights* (1847), «oeuvre puissante et passionnée qui rappelle les scènes d'orage de *King Lear»* (Ifor Evans. *Histoire de la littérature anglaise.* Payot, éd. Paris, 1965. p. 130), a été traduit en français par *Les Hauts de Hurle-vent.* Cette traduction est très caractéristiques. Le verbe *to wuther*, peu courant en anglais, est de même origine que l'allemand *wüten.* On retrouve dans les deux termes l'idée de fureur, de rage forcenée, d'éléments naturels déchaînés, d'orage, de hurlement lugubre, etc. contenue dans l'expression *das wütende Heer*, «la Chasse infernale».



Cavalier XVème ou XVIème siècles. Gravure sur bois. (Coll. Viollet).

Quatre notions relatives au *wütende Heer* se trouvent constamment associées par l'étymologie : la guerre (et le cheval), la chasse (et le chien), le bruit ou la fureur, le harcèlement. Le francique *hara*, cité plus haut, et le vieux français *harer*, ont abouti au verbe moderne *harasser* (angl. *to harass)*, à rapprocher du francique *harmjan*, «tourmenter», et du verbe *harceler*. En matière de vénerie, on peut signaler le français *harde* (couple de chiens courants attachés ensemble dans une chasse à courre) et le v.fr. *herde* (F. Godefroy. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXème au XVème siècles.* Bouillon, éd. Paris, 1880-1902), dérivés du francique *herda* et de l'all. *herde*, «troupeau» (angl. *herd* ; *cowherd*, «vacher») ; et aussi le mot *harloup*, attesté chez Gauchet en 1583, qui est une altération de *hare-loup*, terme utilisé dans la chasse au loup. En anglais, on a *harrier*, «chien courant» (plur. *harriers*, «meute», «équipage»), qu'on retrouvera plus loin dans un passage consacré à *Heer-hari.*

La terminaison *quin* correspond à la forme dialectale normande de «chien» (4). Lazarre Sainéan écrit à ce sujet : *«Hellequin* n'est que la forme normande et primitive, dont l'aspect moderne est *hèle-chien*, c'est-à-dire chien qu'on hèle, qu'on lance sur le gibier, chien bruyant. Les synonymes ancien-français *helle*, *herle*, *hierle*, «bruit», «tumulte» (primitivement de chasse), et *hellir*, *herlir*, «faire du tapage» (au fonds identiques à *haller*, *harer*, «exciter un chien»), rendent compte des variantes (..), de sorte que *Mesnie Hellequin* paraît signifier «équipage de chiens bruyants»..» (art. cit., pp. 184-85).

## *d'une région à l'autre*

A partir du XVIIème siècle, semble-t-il, on ne trouve plus d'allusions à la Chasse sauvage dans les grands textes littéraires du temps. Mais les traditions populaires, conservées jusqu'à nos jours, mainhiennent le thème bien vivant. «Cette chasse fantastique a autant de noms qu'il y a de cantons dans l'univers», remarquait à juste titre George Sand. Pour le seul territoire français, M. Claude Seignolle n'a pas relevé moins de soixante dénominations (5).

Ces appellations peuvent être classées en deux catégories. D'une part, celles qui utilisent, pour caractériser la Chasse ou celui qui la mène (le Grand Veneur), des noms de personnages historiques ou légendaires intégrés au mythe : Chasse du roi Artus, Charrette de David, Chasse à Caillaud, etc. D'autre part, celles qui donnent à la Chasse un qualificatif qui lui est propre : Chasse sauvage, Chasse galopine, etc.

Au-delà des limites de l'hexagone, la diffusion du mythe s'étend sur la plus grande partie de l'Europe. D'après le relevé systématique établi par Alfred Endter, on peut affirmer qu'à quelques exceptions près,

(4) Y compris à la forme plus spécialisée du langage maritime, où le *quin*, ou «chien», désigne la boule située à l'extrémité d'un filet dérivant : *fous tan quin à l'iau*, «mets tes filets à l'eau» (M. Billard. *Glossaire des mots employés par les pêcheurs professionnels de la Seine normande*, in *Parlers et traditions populaires de Normandie.* Tome II, fasc. 7. Saint-Lô, 1970. p. 64). Voir aussi *Hans Goebl. Die Normandische Urkundensprache. Ein Betrag zur Kenntnis der nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters.* Hermann Böhlaus Nachf., éd. Wien, 1970.

(5) *Alsace* : la Chasse sauvage, la Haute chasse. — *Anjou* : la Chasse Hannequin ou Helquin, la Chasse Galerie. — *Auvergne* : le Grand Veneur du Cantal. — *Pays basque* : la Chasse du roi Salomon. — *Béarn* : la Chasse du roi Artus. — *Berry* : la Chasse à baudet conduite par Georgeou (le Diable), la Chasse Maligne conduite par Gayère, la Chasse à Rigaut (ou à Ribaud), la Chasse Briguet, la Chasse à Bader conduite par Lucifer. — *Bourbonnais* : la Chasse Gayère. — *Bourgogne* : la Mesnie Hellequin, le Chasseur Noir, la Chasse du Peût (Diable), le Chasseur des Avents (avec son chien Gavelo, ou Garelaut). — *Bresse* : la Chasse volante du roi Hérode. — *Bretagne* : la Menée ankine (poursuivie par Jeanne Malobe, la filandière de la nuit), le Chariot de David, la Chasse Arthu, la Chasse de saint-Hubert, le Chariot volant, la Chasse à l'Hulaine. — *Champagne* : la Chasse à roquets. — *Corse* : la Bourrasque des morts. — *Franche-Comté* : Chasse de la Dame de Moissey, Chasse d'Oliferne. — *Gascogne* : Chasse Artus (ou Charroie, ou Carré), le Chasseur Clécus. — *Ile-de-France* : le Grand Veneur, la Chasse du Roy. — *Limousin* : la Casso-Galiero ou Casso-Galerino. — *Lorraine* : le Chasseur du bois de Krombesch, la Chasse de la Bête du Rondet, le Mouhinnequin, la Mégnéye Hennequin, la Grande chasse, la Chasse de Jean des Baumes. — *Lyonnais* : La Chasse Maligne. — *Maine* : la Chasse Artu, la Chasse Malé (ou Maré, ou Mao), la Chasse Valory. — *Nivernais* : la Chasse du Piqueur noir, la Chasse des revenants (dite de saint-Hubert), la Chasse saint-Eustache, la Chasse du Peût. — *Normandie* : la Chasse du Diable, la Chasse Caïn, la Chasse Proserpine, la Chasse Chéserquine, la Chasse Héletchien. — *Orléanais* : la Chasse Macchabée, ou Macabre. — *Poitou* : la Chasse Galopine, la Chasse Rigaud, la Chasse à Beurlin, la Chasse à Guérriou, la Chasse à Caillaud, la Chasse à Griot, la Chasse Cailanne. — *Roussillon* : le Mauvais Chasseur. — *Savoie* : le Racheron, la Charrette de David. — *Touraine* : la Chasse Briquette, la Chasse du roi Huguet (d'après Claude Seignolle. *Les évangiles du diable selon la croyance populaire.* Maisonneuve & Larose, éd. Paris, 1964. pp. 612-13).

comme l'Espagne *(Exercito antiqua)* ou la Corse *(Squadra d'Arezzo)*, sa répartition correspond pratiquement aux aires d'influences celtiques et germaniques (op. cit., pp. 11-17).

L'examen des coutumes locales met en lumière certaines variations. C'est ainsi que, dans le Berry, le mythe s'intitule tantôt Chasse à baudet, tantôt Chasse à Rigaut. «La Chasse à baudet est une chasse nocturne qui traverse les airs avec des hurlements, des miaulements et des aboiements épouvantables, auxquels se mêlent des cris de menace et des accents d'angoisse» (Laisnel de La Salle. *Légendes et croyances du Centre.* Chaix, éd. Paris, 1876, Vol. I, p. 168). «La Chasse à Rigaut est un bruit qu'on entend à n'importe quelle heure de la nuit. On dirait un nombre considérable de voix de chiens de différente grosseur et, par dessus tout, la voix forte et grave d'un gros dogue accompagnant par intervalles égaux ce concert discordant» (L. Martinet. *Légendes et superstitions du Berry.* Bourges, 1879, p. 3).

On connaît la Chasse à Rigaut (Chasse Rigaud) dans le Poitou, mais on y parle aussi de Chasse Galopine. «Ce seraient des bêtes invisibles, poursuivies par des démons, qui passent dans les airs. On contait, dans les environs de Lussa-lès-Châteaux, qu'un garde-chasse audacieux, ayant tiré une nuit sur la Chasse Galopine, une bête fantastique tomba, car il avait fait bénir sa balle. Mais il pensa mourir de peur quand il fut invisiblement poursuivi par des voix qui lui criaient : — Rends-moi ma chasse ! Rends-moi ma chasse !» (Roger Dévigne. *Le légendaire des provinces françaises à travers notre folklore.* Paris, 1950).

A Rochesson, dans les Vosges, «on dit que ce sont les cris des enfants morts sans avoir été baptisés», tandis qu'à Ventron, «on l'appelle la Remolière» (Richard. *Traditions de la Lorraine.* Paris, 1848, p. 222). Dans la vallée de Cleurie, «c'est la *Manihennequin*, en patois *Mégnéye Hennequin*, qui emporte les âmes qui sont dévolues aux démons» (Thiriat. *La vallée de Cleurie.* p. 351). A Dompaire, «c'est la Mesnie Hellequin» (M. Adam. *Patois lorrains.* Cité par Eugène Rolland. *La Chasse sauvage*, in *Mélusine.* Tome XI, 1912, col. 177), etc.

Le plus souvent, l'accent est mis sur l'étrange et terrifiante personnalité du chef de la troupe. «Si le voyageur attardé a eu le temps de faire oraison à saint-Hubert quand passe la Chasse du Grand Veneur, dit-on dans le Cantal, il est témoin du plus étrange spectacle : la meute, composée d'un nombre infini de chiens fantômes, fuit, muette, haletante... Des piqueurs en costume écarlate suivent, puis le Grand Veneur, vêtu d'écarlate, un fouet en main, et dont les mouvements rendent un bruit d'ossements» (Roger Dévigne, op. cit., p. 185). En Côte d'Or, «on voit le Chasseur noir près du château d'Entre-deux-Monts, commune de Concoeur, tout vêtu de noir, monté sur un cheval noir, et entouré d'une meute couleur d'ébène. Il chasse toutes les nuits» (Clément-Janin. *Traditions populaires de la Côte d'Or.* Paris, 1884, p. 17). Au Bitcherland, le Chasseur se nomme Hudada. Il a les pieds fourchus, et porte un habit vert. Parfois, il apparaît à la tête d'un troupeau de chèvres. C'est un être bizarre, et quelque peu farceur. Il se promène avec sa tête sous le bras, pousse des cris effrayants, etc. On l'a vu souvent au Schlossberg, surgissant des rochers et des endroits brumeux. De nos jours, au cours des chasses, le gibier est encore rabattu au cri de «Hudada».

## *«Huhde, huhdada !»*

Les identifications historiques, on l'a vu, sont nombreuses. Parmi les personnages les plus souvent cités figure «Artu» («Arthu», «Artus»). Il s'agit évidemment du roi Arthur, héros celtique du cycle de la Table Ronde. Le roi Salomon, mentionné dans plusieurs régions, est peut-être l'un des trois souverains bretons ayant porté ce nom.

Dans les Charentes et en Vendée, la Chasse Gallery (ou Chasse du Sieur de Gallery) est une «bande de seigneurs impies, dont on a voulu identifier le Grand Veneur avec Guillery, brigand fameux du temps de Henri IV» (Roger Dévigne. op. cit., p. 185). On chante : «Entendez-vous la sarabande ? / O l'é la Chasse-Gallery / Ici, au long, va passer pre bande / Et la garache *(garou)* et l'alouby *(vampire ? )* / Gallery va-t-en-tête, / Monté sus un cheveau / Qu'a le cou d'ine bête / Et la péa d'un crapaud !».

En Côte d'Or, «les habitants de Pagny racontent que leurs ancêtres, chaque nuit qui précédait Noël, entendaient, dans la direction du bois de Chassagne, l'amiral Chabot chassant le cerf dans ses forêts. Cette chasse était une punition infligée à l'amiral parce que, assistant une fois à la messe de minuit dans sa chapelle, et ayant appris qu'un cerf venait de passer près de là, il quitta le service divin pour aller le chasser. Si le même bruit ne se fait plus entendre aujourd'hui à pareille époque, c'est que le temps du châtiment est expiré. Il a eu lieu, dit-on, pendant 140 ans» (Clément-Janin. op. cit.). L'idée selon laquelle l'équipage de la Chasse est formé de défunts ayant contrevenu aux règles religieuses (ou, plus rarement, laïques), et qui ont été condamnés à errer indéfiniment, est d'ailleurs l'une de celles qui reviennent le plus souvent.

En Alsace, où la Chasse reçoit encore le nom de *Pfaffengejägd* (dans la vallée de Munster), de *Breithut* ou *Blauhüttel*, le *Nachtjäger* («Chasseur de nuit») «passait avec fracas, suivi de sa troupe folle ; il venait du Nord, allant à l'Ouest jusque vers Illzach. Bien des gens l'ont entendu. Son cri de chasse était : «Huhde, Huhdada !», et ses chiens rugissaient plutôt qu'ils n'aboyaient» (tradition orale recueillie par Auguste



*Der wilde Jäger zu Freistadt*
(d'après Goedsche. *Schlesischer Sagenschatz*, 1839).

Stöber, et publiée par Jean Variot. *Légendes et traditions orales d'Alsace*, Paris, 1919, p. 59). En d'autres endroits, le Grand Veneur se nomme Hupéri, Hubi (6), ou encore Hütcher : il porte alors un immense chapeau noir, rabattu sur les yeux. En Basse-Alsace, c'est dans la forêt de Modern, et à l'automne, qu'il fait son apparition. «Venant du Nord, il passe au-dessus des cimes, hurlant et soufflant. Après avoir parcouru les plaines labourées, il met ses chevaux à paître sur la pente et descend vers Utwiller (..). Au milieu du tapage déchaîné, le piéton solitaire s'entend parfois appeler par son nom. Il ne doit pas répondre, sinon il serait saisi par les puissances des ténèbres et s'égarerait toute la nuit dans la forêt. Au moment où le Chasseur sauvage approche, le piéton doit simplement prendre son mouchoir (qui, de préférence, sera blanc, de lin ou de chanvre), l'étaler à terre et se placer dessus : ainsi il est à l'abri de tout danger» (Ibid. pp. 338-39).

L'apparition du Chasseur a parfois valeur prémonitoire. Dans le Périgord, à Exiceuil et dans les environs, il existe une Chasse volante. «Lorsque cette chasse paraît, c'est un signe certain qu'il doit se passer de grands événements, tels que la guerre, la famine, etc. C'est bien pis encore, lorsqu'elle descend jusqu'à terre. C'est ainsi qu'on l'a vue au commencement de la Révolution. En effet, elle se fit entendre peu de temps avant ce qu'on a nommé la peur ; elle reparut ensuite en l'année 1792, avant la Terreur» (W. de Taillefer. *Antiquités de Vésone*. Paris, 1822, Tome I, p. 244).

Connue dans le Bourbonnais sous le nom de Chasse Gayère, la suite infernale passe pour être menée par le Diable, qui poursuit avec sa meute les âmes des mourants. «Un homme, couché dans son lit, entendant la chasse nocturne, dit : — Apporte-moi de ta chasse. — Tiens, voilà ta part ! répondit une voix, et au même moment un bras humain ensanglanté tomba aux pieds de l'imprudent» (Ach. Allier. *L'Ancien Bourbonnais*. Tome II, 2ème partie, p. 12).

Ce mythème se retrouve en différentes régions. Par exemple dans le Forez, où la Chasse royale passe aussi pour être menée par les démons. «Quand vous l'entendrez passer, ne criez pas pour insulter le Diable, car une voix infernale vous dirait : — Veux-tu chasser avec nous ? Tiens, voilà ta part de la curée ! Et vous verriez tomber des nuages des membres humains ensanglantés. Conservez, au contraire, tout votre calme, et tracez vivement une croix sur le sol. L'âme poursuivie viendra s'y réfugier, et vous la sauverez peut-être» (L.P. Gras. *Evangiles des quenouilles foréziennes*. Montbrison, 1865. p. 93. Cité par Eugène Rolland. op. cit., col. 176).

## *saint-Hubert, saint-Eustache*

L'examen comparatif des textes littéraires et des récits conservés par la tradition populaire permet de penser que la Chasse sauvage n'est rien d'autre qu'un *mythe dégradé*. Et point n'est besoin d'être grand clerc pour se douter que cette dégradation n'est pas intervenue spontanément, la mythologie indo-européenne étant toujours restée identique à elle-même (sous différents avatars), aussi longtemps que se maintenait son cadre de référence socio-idéologique.

La dégradation du mythe se caractérisant, non seulement par l'altération du thème et la confusion des éléments, mais aussi par l'inversion des valeurs qui s'y trouvent contenues, on y verra plutôt, non sans raison, l'un des effets du véritable *bouleversement mental* provoqué par l'intrusion du christianisme en Europe. Ce bouleversement, dont le bilan définitif est encore loin d'avoir été dressé, a entraîné tout un processus de fractionnement, d'éclatement et d'aliénations au niveau des croyances populaires. Du jour au lendemain, les divinités tutélaires se trouvèrent rejetées du côté des puissances infernales, leurs serviteurs pourchassés (7), leurs sanctuaires détruits, tandis que les mythes qui ne pouvaient être expurgés étaient assimilés et privés de sens. Modifiés en fonction de la morale nouvelle, ou de la tradition biblique, les mythes se trouvèrent ainsi enrichis ou appauvris selon des critères n'ayant plus aucun rapport avec leur idéologie d'origine. Ils cessèrent de s'appartenir.

Dans la plupart des cas, les mythes n'ont donc pas disparu. Ils sont, au contraire, restés bien ancrés dans l'esprit des populations rurales *(pagani*, «paysans», et par suite «païens»), qui les ont conservés jusqu'à nos jours. Mais leur portée n'est plus la même. Leur signification a changé.

---

(6) L'étymologie de ces termes n'est pas très aisée à établir. On peut rapprocher *Hupéri* du cri de *Huhdada (Huhde, Hudada)*, lequel désigne parfois le Grand Veneur en personne, et contient une idée de chasse (angl. *to hunt*, «chasser», *huntsman*, «chasseur», *hunter*, «cheval de chasse», *hound*, «chien de chasse» ; all, *hund*, «chien», *hündchen*, «petit chien»).

(7) L'élimination physique des *pasteurs* chargés de la fonction sacerdotale (les druides essentiellement, dans le domaine celtique, et les *godhis* germaniques dans une moindre mesure), accéléra le processus. Celui-ci avait commencé très tôt. La Bretagne s'étant révoltée dans la deuxième moitié du 1er siècle, rapporte Tacite (*Annales*. XIV, 29-30), le Romain Paulinus Suetonius, chargé de réprimer le soulèvement, se mit en mesure d'investir l'île sacrée de Mona. Il n'eut pas à livrer bataille. Les druides, le corps immobile, les membres comme paralysés *(quasi haerentibus membris, immobile corpus)*, n'opposèrent nulle résistance, et furent massacrés jusqu'au dernier. «Pour se défendre, note Mme Françoise Le Roux, les druides n'ont disposé en cette affaire que de leur magie et de leurs malédictions». *(Les druides.*

Intégré au légendaire chrétien, le thème de la Chasse sauvage a pris les allures d'un fabliau moralisant. Le Grand Veneur a été assimilé au Malin ; et sa troupe, au long cortège des âmes en peine qui ne peuvent trouver le repos.

Il s'agit, dans certains cas, d'un personnage réputé pour sa dureté ou ses crimes. C'est ainsi qu'en Lorraine thioise, un certain Naltitz, noble intendant ayant réellement existé, aurait été condamné à chevaucher sans fin pour expier ses méfaits. Dans le Roussillon, on parlera de «Mauvais Chasseur», en Normandie, de «Chasse Caïn», au Pays de Bresse, de «Chasse du roi Hérode». Ailleurs, le mythème est plus explicite encore. Il met en scène un seigneur ayant préféré traquer le cerf, c'est-à-dire sacrifier au rite païen (les condamnations religieuses relatives au cerf seront évoquées plus loin), plutôt que d'assister à un office chrétien. Pour souligner le contraste, la Chasse se déroule à l'occasion d'une solennité particulière, généralement le Vendredi saint (jour de jeûne, d'abstinence et de deuil). Le seigneur ne se contente pas de manquer la messe. Il se rend à la chasse. Pis, à la chasse au cerf. Il est alors maudit, et condamné à «chasser éternellement».

La «récupération» s'étend parfois au cerf lui-même. Il en est ainsi dans le récit de Hugo der Rote, comte de Dagsburg, qui, d'un même coup d'épieu, aurait mis à mort un cerf et l'ermite qui voulait le protéger, et surtout dans les légendes, étrangement semblables, de saint-Hubert et saint-Eustache.

Eustache (fête le 20 septembre) aurait été un général romain, ayant servi sous le règne de l'empereur Trajan. Possédant une immense fortune, il se serait rendu célèbre par ses exploits. Ce fut en courant le cerf qu'il se convertit. Un jour qu'il poursuivait un daguet, celui-ci se retourna soudain. Eustache aperçut alors entre ses bois une éclatante image de la Croix, et entendit une voix qui lui «tint un long discours propre à transformer son âme» (Omer Englebert. *La Fleur des saints.* Albin-Michel, éd. Paris, 1962, p. 404). Il décida sur le champ d'embrasser le culte chrétien, avec sa femme, Théopiste, et ses enfants. L'abbé Englebert ajoute : «C'est peut-être un martyr oriental, inconnu de nous, qui a donné naissance à cette légende».

L'histoire d'Hubert (657-727), saint patron des Chasseurs, est encore plus caractéristique. «Hubert chassait, un Vendredi saint, dans la forêt des Ardennes, ce qui était chose peu convenable pour un chrétien. Soudain, un beau cerf, qu'il poursuit avec ardeur, s'arrête et lui fait face. Entre les cornes de l'animal brille une croix éclatante, et une voix prononce ces paroles : — Hubert ! Hubert ! si tu ne te convertis pas et ne mènes pas une vie sainte, tu descendras bientôt en enfer !» (L. Jaud. *Vie des saints pour tous les jours de l'année.* Mame, éd. Paris, 1950, p. 480). Dûment averti, Hubert se rend à Rome. Il succèdera par la suite à l'évêque Lambert, à la tête du diocèse de Tongres. On l'invoque contre la rage et la peur. Sa fête est fixée au 3 novembre.

Fort curieusement, les auteurs ne s'entendent pas sur les origines d'Hubert. L'abbé Jaud fait de lui «un prince de la lignée de Clovis, roi de France», qui aurait renoncé, après sa conversion, à ses droits sur la couronne d'Aquitaine. Robert Dévigne le décrit comme un prince franc élevé, dès la petite enfance, pour le métier des armes (op. cit., p. 182). D'autres le croient d'humble extraction, et le font naître au pays de Liège. L'abbé Englebert préfère ne pas se prononcer (7 bis).

## *deux aspects*

Au travers de ses différentes variantes, le thème de la Chasse sauvage semble présenter deux aspects principaux. Tantôt la Chasse est une troupe de guerriers à cheval, généralement vêtus de noir, qu'accompagne une troupe bruyante et disparate ; c'est le *wütende Heer*, l'«armée infernale», qui devient

PUF, éd. Paris, 1961. p. 6). Deux siècles plus tard, les premières églises chrétiennes commençaient à s'élever sur les fondations mêmes des temples païens, et le pape Grégoire le Grand, s'adressant aux «missionnaires», déclarait : «Il faut que les sanctuaires voués au culte des faux dieux soient consacrés au culte véritable pour que les païens convertis l'adorent dans les lieux mêmes où ils avaient l'habitude de venir» (cité par Bède le Vénérable. *Hist. Ecclesiast. Anglorum.* I, XXX ; et saint-Grégoire. *Epist.* XI, 56).

Au IVème siècle, les destructions devinrent systématiques. «En démolissant les temples et en brisant les statues dès 375, écrit complaisamment M. Emile Mâle, saint-Martin nous apparaît comme un audacieux novateur, du moins en Occident» *(La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes.* Flammarion, éd. Paris, 1950. p. 45). Ce qui fut sauvé dut être caché. C'est sous un lit de briques que fut découverte la Minerve de Poitiers. En Bourgogne (à Fragnes, à Saint-Marcel-des-Rues), on a retrouvé des statuettes sacrées qui avaient été enfermées dans des coffres, puis ensevelies, etc.

(7 bis) Il existe au Musée des Arts & Traditions Populaires, une représentation de saint-Edern (ou Helleau), chevauchant un cerf. Il s'agit probablement d'une transposition bretonne de la légende de saint-Hubert.



Albrecht Dürer. *Vision de saint-Hubert* (Bibliothèque nationale).

parfois un simple cortège d'âmes en peine, une troupe de damnés, quand elle ne dégénère pas en *danse macabre* (8). Tantôt il s'agit d'un véritable équipage de chasse, conduit par un chasseur-fantôme (le Grand Veneur), et qui comporte des montures, des chiens, une proie, une suite, etc. La proie est généralement un cerf ou un sanglier, ou encore une femme (nue, vêtue d'une robe blanche, etc.). C'est la *Wilde Jagd*, la «Chasse sauvage».

Ces deux aspects coexistent sur toute l'aire de diffusion du mythe, et notamment sur le territoire français. Dans le cadre germanique, le *wütende Heer* semble toutefois plus répandue dans les contrées méridionales, alors qu'on rencontre plus fréquemment la *Wilde Jagd* dans les parties septentrionales (cette distinction étant d'ailleurs très relative, puisque les deux formes sont souvent juxtaposées).

Quoi qu'il en soit, le mythe comporte d'évidence des éléments culturels caractéristiques de l'*idéologie* indo-européenne des origines, et notamment des croyances funéraires *(Totenzug*, «train de la mort»), *des Männerbunde* («sociétés d'hommes»), et des rites de renouvellement.

## *les «sociétés d'hommes»*

C'est le mérite d'Otto Höfler d'avoir établi que les traditions populaires liées à la Chasse sauvage n'étaient pas le produit d'une quelconque «mythologie naturelle» *(Naturmythologie)*, comme de nombreux historiens des religions ou folkloristes étaient enclins à le penser sous l'influence des conceptions de Mannhardt, mais qu'elles reflétaient au contraire de très anciennes croyance indo-européennes, liées aux activités des «sociétés d'hommes tratitionnelles».

Exposées dans l'ouvrage intitulé *Kültische Geheimbunde der Germanen* (Verlag Moritz Diesterweg, éd. Frankfurt/a.M., 1934), les conceptions de Höfler avaient été annoncées et préparées par les travaux de H. Güntert *(Ueber altisländische Berserkergeschichten.* Heidelberg, 1912), Axel Olrik *(Danmarks Heltedugtning.* I, 2. Kobenhavn, 1903), Lilly Weiser *(Altgermanische Jünglingsweihen und Männerbunde*, in Eugen Fehrle, dir. *Bausteine zur Volkskunde und Religionswissenschaft.* Baden, 1927), et K. Meuli *(Archiv für Volkskunde.* Schweiz, 1928). Par la suite, Georges Dumézil *(Mythes et dieux des Germains. Essai d'interprétation comparative.* op. cit.) et Stig Wikander *(Der arische Männerbund.* Lund, 1938) devaient montrer à leur tour toute l'importance des confréries d'hommes dans les plus anciennes sociétés indo-européennes.

Il ne saurait être question de traiter ici de ce que furent les *Männerbunde* (9). On se contentera seulement d'énumérer quelques faits en rapport avec la Chasse sauvage. La comparaison de ce que nous savons sur le *wütende Heer* et de certains témoignages des auteurs antiques laisse en effet penser que le mythe a, entre autres, agrégé des rites propres aux sociétés guerrières du monde indo-européen.

Tacite, dans sa *Germania*, évoque le comportement d'une troupe de guerriers germains, les Haries *(Harii)*. «En plus d'une puissance par laquelle ils dépassent les peuples que je viens d'énumérer, écrit-il, leur âme farouche enchérit encore sur leur sauvage nature, en empruntant les secours de l'art et du moment : boucliers noirs, corps peints ; pour combattre, ils choisissent des nuits noires ; l'horreur seule et l'ombre qui accompagnent cette *armée de lémures* suffisent à porter l'épouvante, aucun ennemi ne soutenant *cette vue étonnante et comme infernale*, car en toute bataille les premiers vaincus sont les yeux» *(Germania*, 43).

## *le nom de l'«armée»*

Le nom des Haries semble vouloir dire «les guerriers», ou plus précisément, note Alfred Endter, «ceux qui appartiennent à la troupe», «ceux qui en font partie» (op. cit., p. 8). Ils ne constituaient probablement pas un peuple, mais plutôt une *fraternité d'armes*, un *Kriegsbund*, «compagnonnage guerrier». L'usage de «peindre leur corps» *(tincta corpora)* ne serait pas tant une ruse de guerre qu'«une identification magique à l'armée des esprits, l'armée de la Chasse sauvage» (Jacques Perret. *Tacite. La Germanie.* Paris, 1962. p. 97) (10).

---

(8) L'hypothèse a été soulevée dans le *Bulletin de la Société de mythologie française* (n° LXXX, I-III. 1971. p. 77). Question méritant une étude : la danse macabre est-elle d'inspiration chrétienne ?

(9) Mais on ne peut passer sous silence l'hypothèse selon laquelle ces *Männerbunde* seraient en partie d'origine pré-indo-européenne. Elles se seraient alors indentifiées aux confréries semi-secrètes réunissant les jeunes guerriers des sociétés matriarcales. Cette opinion serait à examiner avec attention. On saurait ainsi comment ces confréries se sont transformées après l'apparition des Indo-européens (note *N. E.*).

(10) On trouvera d'intéressants commentaires chez Eduard Norden. *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania.* Verlag B.G. Teubner, éd. Stuttgart, 1920. Reprod. photoméc. : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, éd. Darmstadt, 1971).

La dénomination de ces guerriers nous renvoie d'ailleurs au nom de l'*armée (Heer)*, et à travers lui à *Herle-Hellequin*. Ce nom, rappelle Emile Benveniste, «est un terme commun aux dialectes germaniques : got. *harjis*, v.isl. *herr*, v.h.a. *hari*. Il se rencontre déjà plusieurs fois sous la forme *hari-* dans les inscriptions runiques. On le trouve en outre comme *Hario-*, *Chario-*, dans des noms propres germaniques transmis par les auteurs classiques» *(Le vocabulaire des institutions indo-européennes.* Minuit, éd. Paris, 1969, I, p. 111). Une multitude de noms et de prénoms en dérivent : Herod, Harald, Herdegen, Harward, Harwig, Harloff, Harring, Harling, Herke, Herrmann, Harrich, Herrmuth, Harlepp, Hariman, Herbrand, Harifrid, Herigaud, Hebert, Harprecht, Haribald, Hariard, etc. (Albert Heintze. *Die deutschen Familiennamen.* Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, éd. Halle a.S., 1908, p. 159). Le gotique *harjis*, ajoute Benveniste, «se définit comme une troupe dévastante : l'activité propre au *Heer* est caractérisée par le verbe dérivé isl. *herja*, v.h.a. *herian*, «faire une razzia», all. *heeren*, *verheeren*, «dévaster»..» (op. cit., p. 113). En vieux français, le mot *haraux*, «enlèvement des chevaux pris à l'ennemi», évoque également l'idée de rapine. Citons encore le *harnais*, qui désigne d'abord (vers 1155) l'ensemble de l'«équipement d'homme d'armes», et provient du scand. *hernest*, «provision d'armées» ; la *haridelle* (cheval) et la *harangue* (fr. médiéval *harenga)*, qui apparaît en 1395 chez Christine de Pisan, et dérive du francique *hari-hring*, «réunion de l'armée». En anglais, le mot *harrier*, «chien courant», cité plus haut, veut aussi dire «dévastateur» et «pillard». On a également *to harry*, «harceler», «piller», «pourchasser», «tourmenter», «dévaster», *harridan*, «vieille sorcière» (à rapprocher de *harpy*, «mégère» ; fr. *harpie)*, et surtout l'expression populaire et significative *old Harry*, qui est l'un des surnoms du Diable *(to play old Harry somewhere*, «hanter une maison» ; *to play old Harry with somebody*, «en faire voir de dures à quelqu'un).

## *«fureur de Berserkir»*

Tacite parle aussi des Chattes (11), peuple germanique dont il rapporte les usages. «Dès qu'ils sont parvenus à l'âge d'homme, écrit-il, ils laissent pousser cheveux et barbe, et c'est seulement après avoir tué un ennemi qu'ils déposent un aspect pris par voeu et consacré à la vertu. Sur leurs sanglants trophées ils se découvrent le front, alors ils croient avoir payé le prix de leur naissance, être dignes de leur patrie et de leurs parents ; les lâches et les poltrons restent dans la saleté. Les plus braves portent en outre un *anneau de fer* —ce qui est ignominieux chez cette nation— en guise de chaîne, jusqu'à ce qu'ils se rachètent par la mort d'un ennemi (12) (..). C'est à eux qu'il appartient d'engager tous les combats ; ce sont eux qui forment toujours la première ligne, étonnante à voir. Car même en temps de paix, ils n'adoptent pas des manières plus douces, ni plus traitables : aucun d'eux n'a maison ou terre, ou souci de rien ; selon qu'ils viennent chez l'un ou chez l'autre, on les nourrit, prodigues du bien d'autrui, dédaigneux du leur..» (op. cit., 31).

Les Chattes ouvrent le combat, et forment la première ligne. Les Haries jettent l'épouvante autour d'eux. Les uns et les autres forment des sections d'assaut, dont les membres constituent une véritable élite guerrière. Ce sont des sociétés vivant en marge, coupées en droit comme en fait des autres communautés, qui leur doivent assistance et secours. Elles sont à l'image de la «troupe des combattants infernaux», menée par Odhinn (Odin-Wodan).

La conception germanique de l'au-delà est bien connue : «Dans la demeure fabuleuse d'Odhinn, dans la Valhöll (Valhalla), vivent à jamais les hommes qui, depuis le début du monde, sont morts dans les combats» (Georges Dumézil. op. cit., p. 79). Ce sont les «élus d'Odhinn», les *Einherjar* (13), que le dieu souverain a fait chercher par les Walkyries. Ils partagent leur temps entre l'hydromel de la chèvre Heidhrûn, qui arrose la chère du sanglier Saehrmnir, et des combats prodigieux. Combattants d'élite, ils prendront les armes avec Odhinn, *Herjan*, «seigneur des guerriers», le jour où l'appel du coq sonnera l'heure du Ragnarök. Et c'est avec lui qu'ils périront dans l'incessant recommencement du crépuscule des dieux.

---

(11) On rencontre dans les textes anciens différentes graphies du nom des Chattes : *Chatti* chez Tacite, *Kàttai* chez Ptolémée, *Catti*, *Catthi*, etc. Sur le plan étymologique, les auteurs le font dériver tantôt du got. *hatan*, «haïr», «détester» (Müllenhoff, Kögel, Laistner), tantôt de l'an. *hoettr*, «garde», «surveillance» (Grimm, Braune). A ce sujet : M. Schönfeld. *Wörterbuch der altgermanischen Personen— und Völkernamen.* Reprod. photoméc. : Carl Winter Universitätsverlag, éd. Heidelberg, 1965. pp. 130-31).

(12) A ce sujet, M. Jacques Perret a proposé l'explication suivante : «A Rome, l'anneau de fer était honorifique, et symbolisait à l'origine la vertu guerrière (Pline. *N.H.* XXXIII, 9). Il pourrait bien en avoir été de même chez les Chattes, où cet anneau eût signifié consécration, appartenance aux dieux de la guerre. Tacite a pu interpréter à contre-sens un usage réel» (op. cit., p. 189). Rappelons que chez les Celtes, les *torques* (colliers rigides) avaient également une signification religieuse.

(13) Georges Dumézil a rapproché le second élément du mot *Einherjar (aina-harija)* du nom *Harii* (Haries) et de *Heer*, «armée» (op. cit., p. 80).

Les *Einherjar* constituent tout naturellement le modèle des sociétés guerrières de Germanie. Dans un passage «historicisant» le dieu souverain, l'*Ynglingasage* (la saga des Ynglings, premier chapitre de la *Heimskringla*, histoire des rois de Norvège) décrit les compagnons d'Odhinn en des termes que Tacite n'aurait pas reniés : «Ils allaient sans cuirasse, sauvages comme des chiens ou des loups. Ils mordaient leurs boucliers et étaient forts comme des ours et des taureaux. Ils massacraient les hommes, et ni le fer ni l'acier ne pouvaient rien contre eux. On appelait cela fureur de Berserkir» (Snorri Sturluson. *Heimskringla.* American-Scandinavian Foundation & University of Texas Press, éd. New-York & Austin, 1964. p. 10). L'hypothèse a même été avancée selon laquelle la mort du dieu Baldr (Balder) serait un mythe correspondant à un rituel d'initiation destiné aux jeunes guerriers (14).

## *quête et tapages*

Des rapprochement non moins significatifs peuvent être établis entre l'«armée infernale», les «confréries de jeunes gens» du folklore européen, et les sociétés masculines de l'Antiquité germanique. Les unes et les autres présentent des traits communs : règles éthiques qui leur sont propres, activités «en marge», tapages nocturnes, droit de rapine (ou de quête), etc.

Evoquant les sociétés d'hommes, Dumézil a pu écrire : «Par un abâtardissement dont notre siècle a vu les derniers effets, elles ont donné dans tout le monde germanique une partie des mascarades d'hiver ; à l'occasion et à l'abri des déguisement animaux (ours, loups, boucs...), la «société des garçons» du village se reforme et, récemment encore, faisait régner une petite terreur : maisons envahies, quêtes impérieuses, huches pillées, filles troussées, femmes poursuivies, ces élémentaires scénarios du «déchaînement» qui, à travers leur déchéance, rappellent encore si clairement les légendes des Centaures grecs et les rituels des Luperques romains, sont le dernier témoignage de tout ce que pouvaient, de tout ce que devaient faire, dans leur *Uebermut*, les jeunes Hommes-Bêtes de l'antique Germanie» (op. cit., p. 89).

Raymond Christinger et Willy Borgeaud ont montré, au travers d'exemples pris dans le folklore suisse contemporain, que les mascarades des «confréries de jeunes gens», bien des siècles plus tard, sont sensiblement restées les mêmes (op. cit., pp. 13-15).

Dans la vallée du Lötschental, la tradition veut que les Roitscheggeten, dont le nom signifie «ceux qui sont tachés de suie», pénètrent dans les maisons par les cheminées. Ce sont des jeunes gens d'une vingtaine d'années, qui doivent subir certaines épreuves avant d'être admis dans la confrérie. Jusqu'à une date récente, ils se répandaient dans les villages peu avant le Mercredi des Cendres. Vêtus de peaux de bêtes, imitant le mugissement du taureau et agitant une clochette suspendue à leur ceinture, ils pillaient le boucher et le boulanger, et recevaient, dans les maisons qu'ils visitaient, abondance de victuailles. A leur passage, les femmes se cachaient, sous peine d'être poursuivies et aspergées de purin, de sang ou d'eau mêlée de suie.

Les Klausen, autre confrérie de jeunes gens, quêtent en Appenzell de maison en maison, à la fin de l'année ou au début de l'an nouveau. A Urnäsch, dans les Rhodes-Extérieures, ils se manifestent dans la nuit de la saint-Sylvestre, puis lors du Carnaval, dans la nuit du 13 au 14 janvier. Les quêteurs sont généralement déguisés en femmes. Leur tournée s'accompagne de cris, de sons de cloches et de clochettes, parfois de danses.

D'après Arnold Van Gennep, l'analyse des édits de police diocésains ou municipaux de la fin du XIVème et des XVème et XVIème siècles montre qu'il existait en Alsace, à la fin du Moyen-Age, au moins quatre catégories de quêtes, lesquelles, «à cause de leur caractère comminatoire, déterminaient parfois des abus et des désordres». On les nommait *Bechten* ou *Bechtmunzüge.* Les textes contiennent parfois des détails révélateurs. Ainsi cet édit, promulgué à Strasbourg en 1483, qui défend «que personne, soit homme ou femme, ecclésiastique ou laïque, ne se présente pour quémander revêtu d'oripeaux ou en manière de paysan, ou autrement déguisé ou méconnaissable, aux chambres et aux maisons, que ce soit de jour ou de nuit». Pourtant, au XIXème siècle, les jeunes gens de Kaltenhouse (Bas-Rhin, canton de Haguenau) avaient encore coutume, durant l'Avent, de jeter du blé ou du maïs contre les fenêtres, et d'organiser des charivaris devant les maisons (Arnold Van Gennep. *Manuel de folklore français contemporain.* Tome premier, VII. *Cycle des douze jours.* A. & J. Picard, éd. Paris, 1958. p. 2875).

Au XVème siècle, quêtes et tapages caractérisaient aussi les activités des confréries bâloises. Durant les nuits de Noël et de Nouvel An, les quêteurs, agitant des sonnailles et bâton à la main, se déguisaient,

(14) Cette opinion fut soutenue par Jan de Vries (*Der Mythos von Balders Tod*, in *Arkiv för Nordisk Filologi.* Vol. 70, 1955, pp. 41-60). Elle a été critiquée par Georges Dumézil, qui souligne que «Baldr ne «ressuscite» pas comme il devrait le faire dans un mythe d'initiation, après une mort simulée», et ajoute : «Baldr, dont le nom signifie *Herr*, est bien odinique, seulement il ne se rattache pas à l'aspect guerrier d'Odhinn, mais à son aspect souverain, dont il offre une conception plus pure, présentement irréalisable, réservée à l'avenir» *(Les dieux des Germains. Essai sur la formation de la religion scandinave.* PUF, éd. Paris, 1959. p. 104).

comme au temps de Carnaval, en boucs *(Böckerweise)* ou en diables cornus. La jeunesse d'Affoltern, canton de Zurich, usait des mêmes déguisements.

Cette coutume rappelle les «quêtes de Noël» (Flandre, Allemagne, Grande-Bretagne, Pays-Bas), les «battages de printemps» allemands (A. Schulte. *Germanisches Kulturerbe im Frühlingsbrauchtum Westfalens*, in *Germanien.* Berlin, mars 1939, pp. 116-29), et aussi les *Schembartläufer*, qui parcouraient durant le Carnaval les rues de la ville de Nuremberg, une fourche à la main, des clochettes à la ceinture, et le visage recouvert d'un masque de bouc.

Au Moyen-Age, la Fête des Fous, présidée généralement par un «évêque» ou un «prince des Fous», donnait lieu à de véritables Saturnales. Le clergé était parodié, et les églises bafouées. Des personnages masqués se livraient à toutes sortes d'excentricités, lançaient des ordures au visage des passants, et menaient grand tapage, au scandale des autorités ecclésiastiques et séculières. Jusqu'au XVIème siècle, début janvier, on célébrait à Zurich la *Bechtelistag.* Les jeunes buvaient et festoyaient abondamment. On appelait cela «aller chez Berchtold». En Suisse alémanique et dans les Grisons, cces groupes d'adolescents s'érigeaient même en tribunaux, et se donnaient le droit de pillage : le *Putzen* ou *Butzenrecht.*

Toutes ces expressions sont évidemment de même origine. *Bechtelistag*, «Berchtold», sont à rapprocher de l'expression alsacienne *Bechten* ou *Bechtmunzüge.* L'Allemagne du sud, le Tyrol, l'Autriche et la Suisse alémanique connaissent d'ailleurs *berchten* et *perchten*, où certains mythologues ont vu une allusion à *Berchta* et *Perchta* (divinités dont il sera parlé plus loin). Le droit de rapine *(Putzen, Butzenrecht)* caractérise aussi bien les sociétés guerrières du vieux monde germanique (Roitscheggeten, Lötschentaler, etc.) que les modernes «confréries de jeunes gens». *Putzen*, en dialecte autrichien, veut dire *stehlen*, c'est-à-dire «voler» (anglais *to steal, stole, stolen).* Otto Höfler, qui rappelle que les jeunes Spartiates possédaient aussi le droit de rapine, pense que les membres des sociétés guerrières obéissaient à des mobiles sacrés. Masqués, circulant «comme des démons en action de rapiner», ils allaient rencontrer la Mort et ses esprits (op. cit., pp. 257-64).



*Cheval en bronze de Veggerslev (Danemark).*

Christinger et Borgeaud évoquent également ces «fêtes de la jeunesse» qui se nomment Chalandamars en Engadine, Calonda Mars, Clendamars ou Ondamarasa, dans les Grisons. Elles ont lieu le 1er mars, en pleine période de renouvellement (c'est à cette date que les charges officielles prennent fin, que les autorités sont élues, et les contrats révisés). Des jeunes garçons défilent alors, portant des cloches et des sonnailles (au val Misox, le bruit est censé reveiller la nature, et favoriser la croissance de l'herbe). Ils sont parfois déguisés, comme à Carnaval, font des quêtes, chantent des airs de circonstance, et souhaitent prospérité aux donateurs. Il arrive même qu'ils luttent à qui fera le plus de bruit.

Des coutumes analogues ont été abservées en Alsace. Le lundi de Pentecôte, les *Pfingstknecht* (ou *Pfingstfledderi)*, déguisés et en cortège, vont quêter de maison en maison. Ils chantent des airs traditionnels, où il est question d'«envoyer la martre dans le poulailler» des pingres (Robert Redslob. *A travers les villages d'Alsace.* Woerth, 1956. p. 44).

*Männerbunde* et «confréries» ont donc une fonction précise. Au sein des sociétés indo-européennes, dont *l'ordre est la loi*, elles assument un rôle indispensable de *défoulement conventionnel.* Cette «fonction de fantaisie, de tumulte et de violence, écrit Dumézil, n'est pas moins nécessaire à l'équilibre collectif que la fonction conservatrice (ordre, tradition, respect des tabous) qu'assument les hommes mûrs, et éventuellement les vieux» (op. cit., p. 85).

C'est donc dans les périodes de transition et de renouvellement (les équinoxes et les solstices) que se manifestent les scénarios mythico-rituels des confréries *exhubérantes*. Il s'agit, en quelque sorte, de conjurer la mort (la fin du cycle) par la vie dans ce qu'elle a de plus *démonstratif*. C'est pourquoi l'on voit aller de pair les cortèges de masques carnavalesques, l'apparition des animaux, des motifs, des divinités chtonico-funéraires. A ces époques de l'année, les ancêtres reviennent *visiter les vivants* : «Les affiliés rencontrent les morts qui, surtout aux environs du solstice d'hiver, reviennent sur la terre» (Mircéa Eliade. *Naissances mystiques*. Paris, 1959. p. 178) (15). La chaîne biologique des générations se scelle des initiations marquant l'entrée dans l'âge adulte. Le vacarme, les sons de trompe, les abois, marquent ces solennelles retrouvailles. La Chasse sauvage en est le plus présent symbole (Mircéa Eliade. *Le mythe de l'éternel retour*. Paris, 1949. pp. 107-12).

## *Odhinn, dieu terrible et inquiétant*

L'existence de liens étroits entre le *wütende Heer* et les sociétés masculines de l'Antiquité nord-européenne conduit, tout naturellement, à poser la question des relations pouvant exister entre le Chasseur sauvage (le Grand Veneur) et le chef des Berserkir et des *Einherjar*, le dieu Odhinn.

Dans sa *Deutsche Mythologie*, parue en 1835, Jacob Grimm avançait déjà l'hypothèse selon laquelle le Chasseur serait la représentation d'un Odhinn-Wodan plus ou moins déchu. En 1895, Wolfgang Golther, dans son *Handbuch der Germanischer Mythologie*, édité à Leipzig, se rangeait à la même opinion. Aujourd'hui, nombreux sont les ethnographes à s'être laissés convaincre par les brillantes démonstrations d'Otto Höfler (16). Il est maintenant reconnu, écrit M. Ferdinand Lot, «que le conducteur de la Chasse

(15) Arnold Van Gennep signale qu'à Strasbourg, «on croyait encore vers la fin du XVIème siècle, que se promenaient pendant les Avents les âmes de ceux qui avaient péri de mort subite ou violente» (op. cit., p. 2870).

Au temps du Carnaval, la *Guetigsheer*, l'«Armée des revenants», parcourait l'Argovie, enlevant les plus belles vaches et les meilleurs veaux. En échange du bétail qu'on leur avait pris, les fermiers s'assuraient la prospérité. Les champs traversés par la *Wilde Fare* du peuple de la nuit devenaient d'une remarquable fertilité. Dans certaines localités, ces nuits de tapage s'appelaient *Posterlijagd* ou *Stregglenjagd*, «chasse aux fantômes» ou «aux sorcières» (Raymond Christinger & Willy Borgeaud. op. cit., p. 15).

(16) Chez les folkloristes français, il y a lieu cependant de noter les réticences d'Arnold Van Gennep. Contrairement à des auteurs tels que Saintyves (Emile Nourry) ou Sébillot, Van Gennep, pour des raisons difficiles à discerner, se montre très hostile à l'idée que le folklore contemporain puisse contenir des survivances païennes (et plus hostile encore, lorsqu'il s'agit de survivances germaniques). Etablir des rapprochements entre les croyances d'hier et les traditions d'aujourd'hui ne semble pourtant pas la plus mauvaise façon d'aboutir à des conclusions valables.

Les historiens des religions sont plus catégoriques. M. Georges Dumézil pose la question : «Ces représentations de l'au-delà (la Valhöll), et aussi celles d'Odhinn chevauchant sa monture à huit pieds, le démoniaque Sleipnir, sont-elles à l'origine des croyances modernes, surtout attestées au Danemark et dans le Sud de la Suède, où *Oden* est le meneur de la Chasse fantastique ? » *(Les dieux des Germains.* op. cit., pp. 45-46). R.L.M. Derolez ajoute : «Nous trouvons peut-être une dernière trace du Wodan du continent dans la croyance populaire très répandue concernant le «Chasseur sauvage», le chef de la «bande sauvage», l'armée des fantômes, qui parcourt le monde lors de la nuit de Jul, et peut-être en d'autres moments de l'année» *(Les dieux et la religion des Germains.* Payot, éd. Paris, 1962. p. 74). C'est aussi le sentiment de M. Gonzague de Reynold, qui évoque «le Wotan-Odin proscrit et maudit par le christianisme, venu se réfugier dans les traditions populaires». «Ce détrôné, écrit-il, n'est plus qu'un démon, un être malfaisant, incarnation du vent et de la tempête, incarnation de Satan (..) On entend passer dans la nuit, avec sa meute hurlante, le Chasseur noir que Victor Hugo a si puissamment évoqué dans *Le Rhin*, lorsqu'il a suspendu le récit de son voyage pour nous raconter la légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour» *(La formation de l'Europe. V : Le monde barbare et sa fusion avec l'Europe antique. 2 : Les Germains.* Plon, éd. Paris, 1953. pp. 345-46).

Même conclusion chez Pierre Grappin : «Les anciens Germains pensaient entendre dans le ciel une chevauchée fantastique durant les nuits d'orage. Un galop endiablé traversait alors le ciel, mené par les guerriers morts en combattant. Cette troupe mystérieuse et glorieuse, qui traînait après elle le souvenir de combats sans nombre, emportée au galop de chevaux furieux, avait un chef, le maître de la fureur, celui qui souffle au coeur des hommes l'enthousiasme guerrier : Wode, qui devint Wotan, et dans le Nord Odin» (P. Grappin. *Mythologie germanique*, in Pierre Grimal, dir. *Mythologie des montagnes, des forêts et des îles.* Larousse, éd. Paris, 1963. p. 47).

l'honneur (26 bis). Cependant, il prend parfois une couleur maléfique. En Bretagne, le chien noir des Monts d'Arrée représente les damnés. «De nos jours encore, ajoute Jan de Vries, dans les superstitions irlandaises, le chien passe pour être un démon, voire un dévoreur de cadavres» *(La religion des Celtes.* op. cit., p. 190).

Dans le pays de Bade, à l'époque de Noël, on prépare d'ailleurs des petits pains représentant des chiens singuliers : ils n'ont que trois pattes, comme le chien de la *Wilde Jagd.* Disposés dans la maison ou jetés dans le foyer, ces *Hundchen* protègent de la foudre et de la tempête. Il n'est pas difficile d'y retrouver d'anciennes offrandes aux compagnons de Hakelberg (Otto Höfler, op. cit., p. 127).

## *le rôle cultuel du cheval*

A l'instar de Sleipnir, le coursier à huit pattes que chevauche Odhinn-Wodan (27), le cheval de la Chasse sauvage possède toutes sortes de pouvoirs. Invulnérable, il n'a pas d'ombre et ne laisse aucune trace de son passage. Il a souvent trois têtes, parfois trois ou huit pattes. Sa robe est *blanche,* comme celle des chevaux sacrés des Celtes et des Germains. Mais il prend aussi l'aspect d'un squelette, et apparaît fréquemment sans cavalier. Il se substitue alors au Chasseur, tout comme Sleipnir se substitue à Odhinn.

Dans les traditions se rapportant à la *Wilde Jagd,* les faits relatifs au cheval sont nombreux. Il est fréquent qu'un voyageur, ayant interpelé le Chasseur pour lui demander «sa part», se voit gratifié sur le champ d'une cuisse de cheval. Celle-ci, suivant le cas, se transformera en or, pourrira sur place, ou tombera sanguinolente à ses pieds.

Ce mythème a inspiré différents commentaires. Il faudrait y voir, selon Höfler, la réminiscence d'un *sacrifice du cheval* bien caractéristique des sociétés indo-européennes (op. cit., p. 147). On sait qu'un culte d'une spéciale importance était rendu au cheval, tant chez les Indo-Aryens que les Romains, les Celtes et les Germains (Jaan Puhvel. *Aspects of Equine Functionality,* in J. Puhvel, dir. *Myth and Law Among the Indo-Europeans. Studies in Indo-European Comparative Mythology.* University of California Press, éd. Los Angeles & Berkeley, 1970, pp. 160-72). Le sacrifice du cheval, avec ses répercussions dans le domaine du commandement et du pouvoir, était beaucoup plus qu'une simple offrande propitiatoire. Chez les Aryens védiques, *l'Açvamedha* prend même un caractère cosmogonique. «Le cheval est identifié au Cosmos, et son sacrifice symbolise, c'est-à-dire reproduit, l'acte de la création» (Mircéa Eliade. *Traité d'histoire des religions.* Paris, 1949 & 1964).

En Scandinavie, nous savons par Adam de Brême qu'au cours des grandes cérémonies ayant lieu tous les neuf ans, «neuf créatures mâles de chaque classe» étaient solennellement pendues dans le bois sacré du temple d'Uppsala. Leur sang devait, selon l'usage, rendre les dieux favorables, et nous savons que les chevaux tenaient une place importante dans le lot. La consommation rituelle de la viande de cheval accompagnait d'ailleurs tous les sacrifices importants.

Le rôle cultuel du cheval remonte très loin dans le temps. L'un des premiers témoignages que nous en ayions est antérieur à l'âge du Bronze. Il s'agit d'un cheval sacrifié au moyen d'un poignard de pierre, qui fut découvert à Ulltorpa, dans la province suédoise de Scanie (H. Ringgren & A.V. Ström, op. cit., p. 343). C'est également en Scanie que l'on peut voir, sur les fresques du tombeau de Kivik, des scènes rituelles associant des personnages masqués et des chevaux de l'âge du Bronze. Le magnifique chariot de

(26 bis) «Le chien, chez les Celtes, est toujours l'objet de comparaisons ou de métaphores flatteuses. Le plus grand héros, Cùchulainn, est le *chien de Culann,* et nous savons que tous les Celtes, aussi bien insulaires que continentaux, ont eu des chien dressés pour le combat et la chasse. Comparer un héros à un chien était faire honneur, rendre hommage à sa valeur guerrière. Toute idée péjorative est absente» (Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, dir. op. cit., p. 199). Cùchulainn ne mange jamais de viande de chien ; pour le condamner à périr, des sorcières qu'il a rencontrées sur sa route l'obligent à en consommer (voir à ce sujet *Ogam.* Vol. XI. Rennes, 1959. pp. 213-15). Ce respect du chien contraste avec les sentiments professés dans certains pays du Tiers-monde. En Syrie, le chien est considéré comme *l'impur* par excellence. L'Islam, qui lui reproche notamment d'aboyer contre les scribes, en fait l'image de ce que la création comporte de plus vil.

(27) Sleipnir est né de l'accouplement de Loki, métamorphosé en jument, et de Svaldilfari, étalon d'un géant. Son caractère est quelque peu démoniaque, et c'est à juste titre que Mircéa Eliade l'a décrit comme le «cheval chamanique» par excellence. Christinger et Borgeaud, qui voient dans ce coursier fabuleux deux chevaux jumeaux accolés signalent avoir trouvé une représentation d'un cheval à huit pattes à Val Camonica. Les gravures rupestres de ce site sont d'ailleurs du plus haut intérêt, et présentent de nombreux points communs avec celles, fort nombreuses, que l'on connaît en Scandinavie (Raymond Christinger & Willy Borgeaud. op. cit., pp. 28-29. Voir aussi Fred Gudnitz. *Broncealderens Monumentalkunst.* Bohusläns Hällristnings-Forskningsarkiv, éd. Tanumshede, 1962).

dehors *(Curiosities of Indo-European Traditions and Folk-Lore.* London, 1863, p. 278). Des exemples analogues, concernant des vaches et des boeufs, sont cités par Otto Höfler.

Lorsqu'il passe dans les maisons, le Chasseur sauvage emprunte toujours le même itinéraire. C'est pourquoi l'on dit que certains villages anglais fondés par les Saxons se trouvent *on Woden's way*, «sur la route de Wodan». En ces endroits, disait-on au siècle dernier, la *Wilde Jagd* passe de préférence dans les granges, et par les portes situées en vis-à-vis dans les habitations (Walter K. Kelly. op. cit., p. 269).



*«Comment le Veneur doit aller en quête aux hautes futaies».* Traité de Vénerie de Jacques du Fouilloux (Coll. Viollet).

Après son passage, Woden-Wodan laisse souvent un chien derrière lui. Durant la période du Jul, Hakelberg, c'est-à-dire Odhinn (26), a coutume d'envoyer un chien dans les foyers. L'animal se couche près du feu, et aboie toute la nuit. C'est une bête étrange, parfois borgne comme son maître, tantôt grosse et grasse (dans les périodes d'épidémies), tantôt très maigre, qu'on prétend à la fois nécrophage et vorace. On dit aussi qu'elle se nourrit de cendres, de braises et de fumées, qu'elle apporte le feu, la maladie et la mort. Au bout du cycle des douze jours de fin d'année, Hakelberg revient généralement chercher son chien (Alfred Endter. op. cit., pp. 27-32). Mais il arrive aussi qu'il disparaisse de lui-même, au petit matin, et qu'on ne trouve plus qu'une pierre à sa place. Une pierre magique d'ailleurs, car on aura beau la rejeter, elle reviendra toujours dans la maison.

Pendant cette période, qui est celle du solstice d'hiver, il n'est pas recommandé de faire sécher du linge dehors, ni même d'en laver. Car les chiens du Chasseur pourraient le mettre en morceaux (Walter K. Kelly. op. cit., p. 270). Aujourd'hui encore, dans la région de Hambourg et le Schlesvig-Holstein, certaines personnes évitent de laver du linge et de le suspendre dehors durant les «douze nuits». Enfreindre cette coutume pourrait irriter des voisins.

Ce rôle joué par le chien n'est pas accidentel. Dans l'Europe antique, une fonction funéraire lui est constamment dévolue. «Il n'est sans doute pas une mythologie qui n'ait associé le chien au monde du dessous, à la mort, aux enfers, aux empires invisibles que régissent les divinités chtoniennes ou séléniques (..). La première fonction mythique du chien est celle de psychopompe, guide de l'homme dans la nuit de la mort, après avoir été son compagnon dans le jour de la vie. D'Anubis à Cerbère, par Thot, Hécate, Hermès, il a prêté son visage à tous les grands guides des âmes, à tous les jalons de notre histoire culturelle occidentale» (Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, dir. *Dictionnaire des symboles.* Robert-Laffont, éd. Paris, 1969. p. 197).

«Chez les Germains, écrit Alexandre H. Krappe, les chiens seuls voyaient Hel, déesse de la mort, quand elle parcourait le pays» (A.H. Krappe. op. cit., p. 44). C'est d'ailleurs un chien, nommé Garm, qui garde l'entrée du Niflheim, royaume des morts, des glaces et des ténèbres. Dans la *Grimnismàl*, poème eddique, seuls les chiens reconnaissent Odhinn lorsqu'il fait son apparition à la cour du roi Geirröd, déguisé en mendiant. Dans le monde celtique, le chien, associé au monde des guerriers, est particulièrement à

(26) *Hakelberg* ou *Hakelbärend*, selon Walter K. Kelly (op. cit., p. 268), voudrait dire «qui porte un manteau». On sait qu'il s'agit là d'une caractéristique vestimentaire d'Odhinn.



D'autres faits, puisés dans le folklore européen, accréditent l'identité du Chasseur sauvage et d'Odhinn. Ainsi cette coutume danoise, encore observée au XIXème siècle, que signale Axel Olrik. Durant la période du Jul (Noël, fin d'année), les couteaux de la maison doivent être disposés de façon à présenter le tranchant en l'air. Auparavant, les lames auront été bien affûtées «pour protéger efficacement contre la Chasse sauvage». Le bruit court, en effet, que «König Hans et sa suite» vont venir, en volant dans les airs, s'emparer du *Julschwein* (le porc de Noël).

On pense évidemment au sanglier aux soies d'or du dieu Freyr, Saehrmnir, qui est dévoré chaque jour et renaît chaque soir dans la Valhöll. On pense aux festivités collectives du Jul païen, «fête d'Odhinn par excellence» (Georges Dumézil. *Mythes et dieux des Germains.* op. cit., p. 37), durant lesquelles le porc est consommé en commun.

Mais on pense aussi au dicton qui remmémore les visites faites par Odhinn à ses sujets : «Quinconque veut devenir riche invite publiquement Oden comme hôte, et le fait venir chez lui» (dicton répandu au XVIIème siècle en Suède méridionale ; cité par Dumézil. Ibid., p. 142). Car Odhinn, en bon souverain, est reçu par les seigneurs de son royaume. Ceux-ci, considérant sa présence comme contraignante, offrent des présents à leur hôte. Ils s'assurent ainsi l'assistance du roi (c'est-à-dire la bienveillance du dieu). La coutume citée plus haut montre simplement *l'inversion des valeurs* intervenue à l'intérieur du mythe. La venue d'Odhinn n'est plus attendue, elle est même redoutée. Mais on continue à prévoir que le dieu viendra chercher son dû (le porc des réceptions solennelles, véritable mets de l'hospitalité).

On prit ainsi l'habitude de faire des cadeaux au *Wilde Jäger*, pour conjurer sa fureur, comme on en faisait auparavant à Odin, pour s'attirer ses bienfaits. L'offrande, le plus souvent, consiste en bétail, en objets symboliques, en petits animaux.

## *le chien de Hakelberg*

Walter K. Kelly rapporte qu'au siècle dernier, dans un petit village de l'Ostenholz, situé entre l'Elbe et la Weser, une vache était offerte tous les ans au *Helljäger* («Chasseur des enfers»), à la veille du jour de Noël. Les habitants savaient quel était l'animal qui devait être sacrifié, car, passé la saint-Martin, il se mettait à engraisser beaucoup plus que la normale. A peine l'avait-on sorti de son étable qu'il disparaissait mystérieusement. Avait-on la mauvaise idée de le laisser dans son enclos ? Il se produisait alors un vacarme effrayant. La vache se mettait à sauter sur place, comme folle, jusqu'à ce qu'on l'ait menée

dans le récit gallois intitulé *Breudwyt Ronabwy* («Le songe de Ronabwy») : après avoir été taillés en pièces par les soldats d'Arthur, les corbeaux d'Owein les massacrent à leur tour. Selon Mme Françoise Le Roux, «le corbeau est l'oiseau divin par excellence, celui qui, disait-on même, avait enseigné aux Gaulois le remède contre un poison redoutable dont ils imprégnaient leurs flèches» *(Les druides.* op. cit., p. 58). Le Pseudo-Plutarque affirme que le nom de la ville de Lyon *(Lug-dunum* : «colline de Lug») voudrait dire en réalité «colline aux corbeaux». Alors qu'on creusait les fossés des fondations de la cité, rapporte-t-il, «apparurent tout à coup des corbeaux qui, volant çà et là, couvrirent les arbres des alentours. Momoros, qui était habile dans la science des augures, appela la ville nouvelle Lugdunum. Car, dans leur langue, le corbeau se nomme *lougos*». Cette étymologie n'a pas été retenue par les spécialistes. Mais l'idée de *présage* n'en est pas moins liée au vol du corbeau. En Grèce, où l'animal était consacré à Apollon (la corneille étant un attribut d'Athéna), et s'il faut en croire Strabon, ce seraient des corbeaux qui auraient déterminé l'emplacement de l'*omphalos* de Delphes (sanctuaire précisément voué au culte d'Apollon).



En Basse-Saxe, et dans quelques autres régions, le corbeau tient un rôle assez important dans la légende de la Chasse sauvage. On rapporte que le père du Chasseur aurait changé son fils en corbeau. L'animal a des ailes de fer. Carnivore et nécrophage, il tue ceux qui se moquent de lui (Alfred Endter. op. cit., p. 37). Ailleurs, le vol du corbeau est interprété comme un présage. De très vieux récits rapportent que la montagne du Kyffhaüser est survolée par des corbeaux. L'empereur Barberousse, qui sommeille à cet endroit (voir plus loin), se réveille parfois et s'inquiète de leur présence. Lorsqu'il apprend qu'ils sont toujours là, il affirme qu'il doit «encore dormir cent ans». En Grande Bretagne, une antique tradition veut que l'Empire britannique soit condamné à s'écrouler du jour où les corbeaux de la Tour de Londres disparaîtront. Aussi les oiseaux sont-ils nourris et protégés par l'administration royale.

Le Chasseur sauvage a tous les traits d'Odhinn. Son allure est inquiétante, voire effrayante : corps velu, parfois couvert de mousse, plus généralement livide et grisâtre (Alfred Endter. op. cit., p. 33). Il arrive qu'il soit borgne (n'a-t-il pas le «mauvais oeil» ? ). La tradition lui prête le pouvoir de rendre fou, aveugle ou sourd, de paralyser les importuns et les voyageurs égarés (Ibid., p. 48).

### *«corbeau de nuit»*

Dans les pays de culture germanique, le *Wilde Jäger* porte d'ailleurs le nom de Wodan ou d'Odhinn. Pour désigner la Chasse sauvage, en Suède, on parle d'*Odenjagar* ou d'*Odensjagd*. Au Danemark, il est question d'un *Odinsjäger*, en Norvège, de *l'Asgardreit*, la «chevauchée d'Asgard» (24). Au Schlesvig-Holstein, le *Nachtjäger* («Chasseur de nuit») se nomme *Wod* ou *Wode*, dénominations également utilisées au Mecklenbourg, où l'on évoque le passage de la *Wodensheer* ou de la *Wodensjagd*, et en Poméramie. Aux Pays-Bas, le Chasseur s'appelle *Nachtrabe* («corbeau de nuit») (25), mais aussi *Woedende Leger* (Ibid., pp. 11-17).

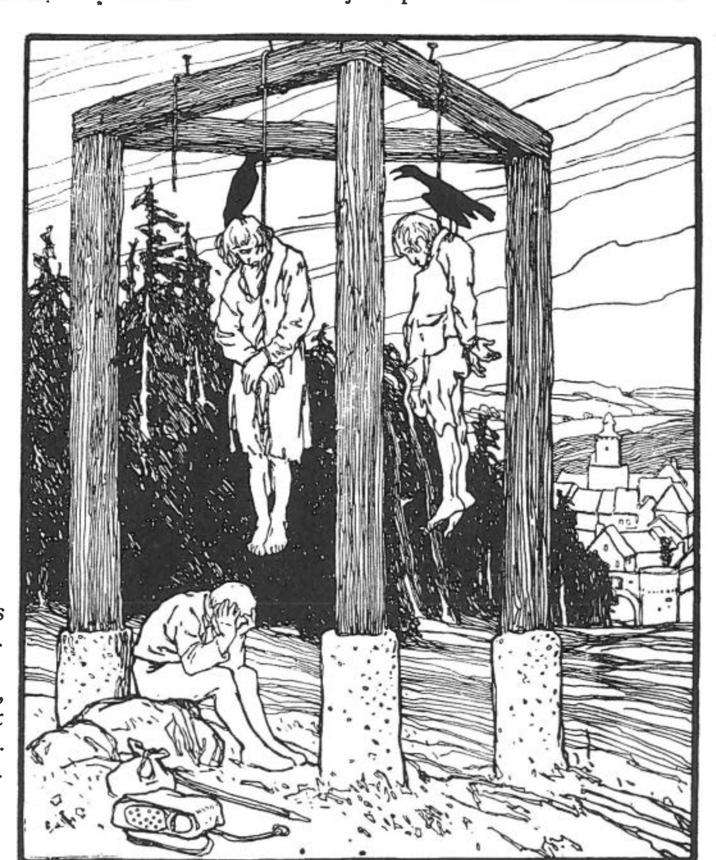
---

cit., pp. 26-28 ; R.L.M. Derolez. op. cit., pp. 70-92 ; H. Ringgren & A. V. Ström. *Les religions du monde.* Payot, éd. Paris, 1966. pp. 346-51 ; Martin Nick. *Wodan und Germanischer Schicksalsglaube.* Wissenschaftliche Buchgesellschaft, éd. Darmstadt, 1967 ; Eckart Peterich & Pierre Grimal. *Götter und Helden. Die Klassischen Mythen und Sagen der Griechen, Römer und Germanen.* Walter-Verlag, éd. Olten & Freiburg i.Br., 1971. pp. 210-15 et 315-16.

(24) Asgard (de *gard* : all. *garten*, angl. *garden*, fr. *jardin*) est la demeure des Ases, peuple sur lequel règne Odhinn (dans la version «historicisée»), et, par suite, le séjour des dieux.

(25) Le corbeau, qu'un scalde nommait «la mouette d'Ygg» (autre dénomination du dieu), est, comme on l'a vu, l'un des principaux attributs d'Odhinn. Sur la plaque décorative d'un casque découvert à Vendel (Suède), se trouve un cavalier armé d'un javelot, qui, très probablement, se confond avec le dieu. Un corbeau vole devant lui, un autre derrière lui. A ses pieds, se trouve un serpent. Sur d'autres représentations, ce sont deux loups qui accompagnent les oiseaux. Les deux corbeaux symboliseraient alors le principe de *création*, et les loups, le principe de *destruction* (Pierre Grappin. art. cit., pp. 47-51).

Encore une fois, nous nous trouvons en présence d'un animal funéraire et devin (i.e. d'*augure* et de *mauvais augure*). Chez les Aryens, le *Mahâbhârata* appelle les corbeaux les «messagers de la mort». En Perse, ils figurent parmi les attributs de Mithra. Chez les Celtes, la déesse irlandaise de la guerre, Bodb, porte le nom de la corneille. Le corbeau joue par ailleurs un rôle essentiel



*Les voleurs étaient autrefois pendus ou étranglés. Etaient-ils consacrés à Odhinn ? Ils attiraient en tout cas les «mouettes d'Ygg», les corbeaux (d'après Otto Ubbelohde.* Grimmsche Märchen. *Elwert Verlag, éd. Marburg/L., 1922).*



empruntant l'apparence d'un aigle, qu'il s'empare de l'«hydromel des scaldes». On lui doit aussi la découverte des *runes.* Pour en connaître les secrets, il est resté neuf jours et neuf nuits suspendu à un arbre agité par le vent, offert en sacrifice à lui-même, sans boire ni manger. De là, probablement, le fait qu'il soit aussi le dieu des pendus (20).

Tout cela lui vaut une quantité de pouvoirs : pouvoir d'ubiquité ou de translocation (il adopte alors des formes animales : aigle, cheval, ours, loup, etc.), pouvoir d'aveugler, d'assourdir, de paralyser ses adversaires. Sa magie lui sert à l'administration du monde. Il peut éteindre le feu, calmer la mer, tourner les vents, prévoir les événements et le destin des hommes. Intervenant dans les batailles, il «lie d'un lien» les guerriers dont il a décidé la perte (21).

Odhinn possède une lance de fer, Gungir, sur laquelle sont gravées de puissantes runes magiques. Il est le dieu-au-javelot (22). Il est aussi «Ase-aux-corbeaux», car deux corbeaux, Hugin (l'esprit) et Munnin (la mémoire), volent à ses côtés, qui lui rapportent le fruit de leurs observations. Sleipnir, son cheval à huit pattes, est le plus rapide des coursiers. Sa femme s'appelle Friga, ses enfants, Thor et Baldr. Odhinn est borgne. La version méridionale de son nom, Wodan, se retrouve dans la forme anglo-saxonne du mot «mercredi» («jour de Mercure») : *Wednesday*, de *Wôdnesdaeg* (23).

---

*Germains.* op. cit., p. 32 ; *Les dieux des Germains.* op. cit., p. 65). Loin de les effacer, la mort maintient et accentue les différences entre les hommes. Les sujets d'Odhinn rejoignent la Valhöll, où ils combattront jusqu'au Ragnarök, tandis que les sujets de Freyr, liés à la terre et au bétail, gagnent le domaine souterrain de Hel. D'un côté survie par les combats, de l'autre dissolution dans le cycle vital. Conception aristocratique (Georges Dumézil. *Du mythe au roman.* PUF, éd. Paris, 1970. p. 139).

(20) En Allemagne septentrionale et méridionale, comme en Scandinavie, les voleurs étaient autrefois pendus ou étranglés. Cela a conduit Otto Höfler à se demander si certains criminels de droit commun n'étaient pas en quelque sorte «consacrés» à Odhinn au moment qu'on les châtiait. La question s'est à nouveau posée en 1952, lorsque des hommes de l'âge du Fer furent retrouvés, conservés presque intacts dans des tourbières du Schlesvig danois (homme de Tollund, de Grauballe, etc.). En effet, certains de ces hommes avaient été étranglés ou pendus. P. V. Glob, qui leur a consacré un ouvrage très documenté, rappelle qu'en Scandinavie des sacrifices humains furent associés au culte de Nerthus, déesse de la fertilité, et de Mercure, dieu des voleurs, que les Romains assimilèrent à Wodan. «Il apparaît clairement, écrit-il, que les circonstances d'inhumation des hommes des tourbières n'ont rien de commun avec les habitudes funéraires de l'époque, et qu'elles présentent au contraire de nombreuses caractéristiques d'inhumations sacrificielles» *(The Bog People. Iron-Age Man Preserved.* Paladin/Granada Publ., éd. London, 1971, p. 108).

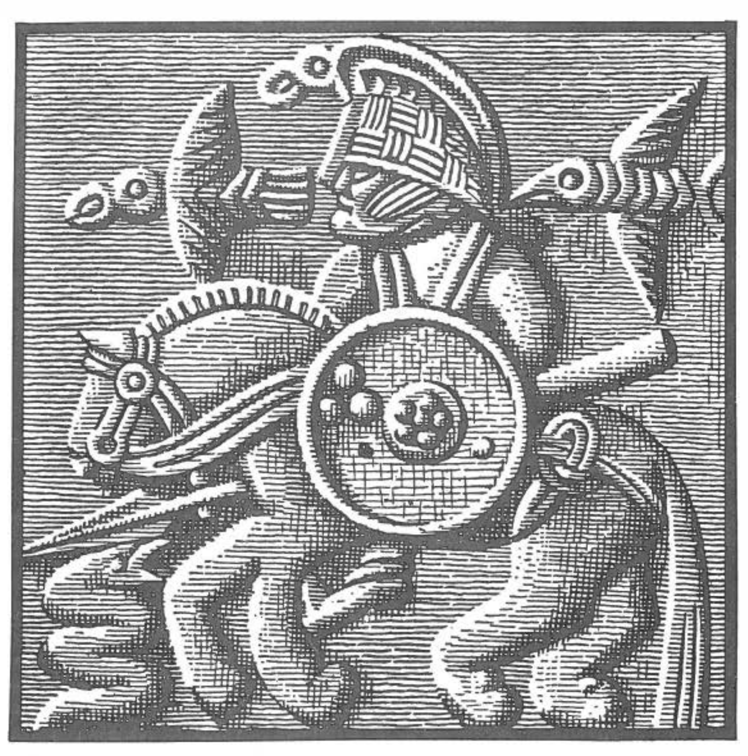
(21) Alors qu'il combattait aux premiers rangs de sa dernière campagne, rapporte la *Saga des Volsungs*, le roi Sigmund vit apparaître un homme portant un chapeau profondément enfoncé sur la tête, les épaules couvertes d'un manteau de couleur bleue, borgne et brandissant un javelot. Voulant éviter d'être atteint par l'arme de jet, Sigmund brisa son épée. Dès cet instant, le destin des armes se retourna contre lui. Blessé, on lui demanda s'il espérait se relever bientôt. «Plus d'un a survécu, répondit-il, bien qu'il n'ait subsisté qu'un faible espoir à un moment donné ; mais de moi, le bonheur s'est détourné ; aussi, je ne veux pas me laisser soigner. Odin ne veut pas que je manie encore le glaive ; il l'a en effet brisé. J'ai livré la bataille aussi longtemps qu'il l'a permis» (R.L.M. Derolez. op. cit., p. 79).

(22) Le culte du dieu-au-javelot est connu dès l'âge du Bronze (R.L.M. Derolez. op. cit., p. 81). Il est en rapport avec la coutume de jeter une lance par-dessus l'armée ennemie, au moment d'entamer le combat. Il s'agit, en fait, de répéter le geste d'Odhinn lançant son javelot, et provoquant ainsi «une fatale panique» chez l'ennemi (Georges Dumézil. *Les dieux des Germains.* op. cit., p. 37). L'une des plus anciennes représentations cultuelles de cette scène bien connue figure peut-être sur l'une des deux cornes d'or découvertes à Gallehus, près de Tondern (en Schlesvig nord). En 1956, le comte Eric Oxenstierna a cru reconnaître, dans l'une des figures de la corne de Hlewagast, une représentation d'Odhinn porteur du javelot. Il situe le personnage dans une scène de «mascarade», dérivée du cycle annuel des solennités religieuses. La corne remonte au Vème siècle de l'ère. Elle porte une inscription gothique en caractères runiques, dont le vocabulaire extrêmement archaïque «peut-être considéré comme l'ancêtre des langues scandinaves ou de l'anglais moderne» (John Geipel. *The Viking Legacy. The Scandinavian Influence on the English Language.* David & Charles, éd. Newton Abbot, 1971. p. 48).

(23) Sur la personnalité d'Odhinn-Wodan, consulter : Gonzague de Reynold. op. cit., pp. 323-55 («Odin et ses interprètes») ; Ernest Tonnelat. *Les religions des Celtes, des Germains et des anciens Slaves.* Paris, 1948. p. 363 ; Georges Dumézil. *Mythes et dieux des Germains.* op.



Les Berserkir, «élus d'Odhinn».
*Fouilles de Torslunda (Suède), VIIème siècle. Musée des Antiquités nationales, Stockholm.*



Odhinn et ses corbeaux.
*Détail du casque de la tombe XIV de Vendel (Suède).*

sauvage n'est autre, à l'origine, que le grand dieu germanique Wodan. Sur ce point, la question peut être considérée comme réglée» (art. cit., p. 433).

Le nom même d'Odhinn, «dieu terrible et inquiétant» (Dumézil dixit), vient renforcer cette hypothèse. Il dérive en effet du vieux-scandinave *ôdhr*, qu'Adam de Brême a traduit par *furor*, et qui correspond au gotique *wôds*, «possédé», et à l'allemand *Wut*, «fureur» (angl. *wuthered :* fr. *envoûté* ? ). Pris comme adjectif, le mot peut signifier «violent», «furieux», «rapide». Substantivé, il exprime l'ivresse, l'excitation, le génie poétique, le mouvement de la mer, de l'orage et du feu (Georges Dumézil. *Les dieux des Germains.* op. cit., pp. 57-59). «Odhinn, c'est le possesseur de l'*ôdhr* multiforme, de cette *Wut* volontiers nocturne qui anime aussi sur le continent les chevauchées de la Chasse fantastique *(das wütende Heer)*, dont Wôde, Wôdan est parfois le chef» (*Mitra-Varuna.* Gallimard, éd. Paris, 1948. p. 146).

Pour Emile Benveniste, ce nom, formé de *Woda-naz*, «chef de la *Woda»* dit bien qu'Odhinn est à la tête de la «fureur» ou de l'«armée furieuse», c'est-à-dire de ce qu'on appelé plus tard la *Wuotanes heri* (all. *wütendes Heer).* Son surnom de *Herjan*, «seigneur des guerriers», renvoie lui aussi à la direction de l'armée (Emile Benveniste, op. cit., II, pp. 112-13). Dans l'un et l'autre cas, nous voyons donc se confirmer qu'Odhinn-Wodan est un dieu du tumulte (17).

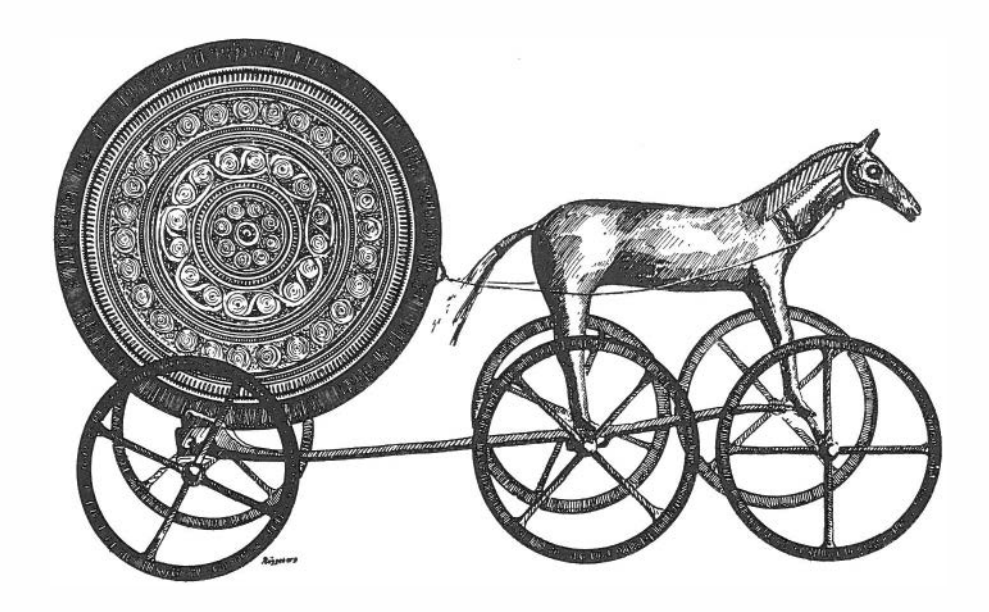
«Le caractère d'Odhinn est complexe et peu rassurant, écrit Dumézil. Le visage dissimulé sous son capuchon, dans son manteau bleu sombre, il circule à travers le monde, à la fois maître et espion» *(Les dieux des Germains.* op. cit., p. 46).

Sa complexité (dans une étude intitulée *Odensheite*, parue en 1924 à l'Université d'Oslo, M. Hialmar Falk n'énumérait pas moins de 169 noms, surnoms et qualificatifs attribués à Odhinn) tient au fait qu'il exerce une double fonction, à la fois *souveraine* et *guerrière.* Seigneur du peuple des Ases, il est le roi des dieux, le dieu des rois (18), le dieu d'une partie des morts (19) et le dieu magicien. Dieu du *seid*, maître de la magie, il tient sa sagesse de la tête parlante du géant Mimir. Dieu de la poésie, c'est par ruse, en

(17) Dérivent de *wuotan* un certain nombre de noms et de prénoms : Wuth, Wüttig, Wuttrich, Wutz, Wodja, Wodrig, Woderich, Wüdiger, Woldaric, Wothe, Wottke, etc. (Albert Heintze. op. cit., pp. 276-77).

(18) De là, probablement, l'habitude des Scandinaves et des Anglo-Saxons d'en faire le «premier roi» de leurs dynasties (Michel de Boüard, dir. et alia. *Les Vikings.* Paris, 1968. p. 142), ce qui n'a pas manqué de susciter des interprétations évhéméristes assez contestables. Alexandre H. Krappe a pu écrire : «Le roi George VI (serait ainsi) le descendant lointain, mais direct, du dieu Woden, all. Wuotan, v. nor. Othin» *(La genèse des mythes.* Paris. 1952. p. 58).

(19) L'hypothèse a été émise selon laquelle, à un premier niveau, celui de l'*Allvater* et de l'administration du monde, tous les défunts sans distinction auraient appartenu à Odhinn. Mais cette vue quasi-monothéiste est loin d'avoir reçu confirmation. Au second niveau, celui où le dieu souverain s'efface devant le magicien et le guerrier, ne reviennent à Odhinn que les combattants tombés sur les champs de bataille, et ceux dont une blessure symbolique (le «signe d'Odhinn») a provoqué la mort. Dans le *Chant de Hârbardhr*, strophe 24, Odhinn précise ses attributions par rapport à celles de Thor : «Odhinn possède les *jarl* (nobles) qui tombent dans le combat ; tandis que Thor possède la race des valets» (Georges Dumézil. *Mythes et dieux des*



Reconstitution du char solaire découvert à Trundholm, en Seeland (Danemark).
*Musée national, Copenhague.*

Trundholm (Danemark), représentant un cheval tirant le disque solaire, date de la même période. Mais la tradition s'est maintenue beaucoup plus tard. Le navire de Gokstad, découvert dans le tumulus de Vestfold (Norvège), contenait les squelettes de douze chevaux et de six chiens sacrifiés à l'occasion des funérailles d'un chef viking (Jean-Jacques Mourreau. *Les navires vikings*, in *Nouvelle Ecole* n° 7. février-mars 1969, p. 54). L'une des tombes-bateaux mises au jour à Valsgärde (Suède) comportait également deux chevaux à l'avant, et deux chiens à l'arrière, ainsi qu'un jeune boeuf et un vieux sanglier (Birgit Arrhenius. *La sépulture du «bateau-tombe» de Vendel*, in *L'or des Vikings.* Bordeaux, 1969, p. 104).

## *suspects de paganisme*

La consommation de la viande du cheval, procédure à vrai dire exceptionnelle, avait bien un caractère rituel. Elle suscita une violente réprobation dans les milieux chrétiens. «La nouvelle foi, écrit le comte Oxenstierna, n'acceptait aucun compromis, ne souffrait aucune adaptation. Au sacrement païen du cheval sacrifié s'opposait la Cène chrétienne» *(Les Vikings.* op. cit., p. 194). *Immundim enim est atque...*, s'écriait le pape Grégoire III, en évoquant le rite détesté *(Monumenta Germanica Historica.* Epist., t. III. Lettre de 732). La *Heimskringla* rapporte que le roi de Norvège Haakon le Bon, après sa conversion, se refusa formellement à manger de la viande de cheval ; il n'en absorba qu'une fois, au cours d'une fête sacrificielle, encore était-ce contraint et forcé. De même en Islande, au temps de saint-Olaf, la disparition du rite alla de pair avec l'interdiction du culte païen en privé (Lucien Musset. *Les peuples scandinaves au Moyen-Age.* Paris, 1951, p. 136).

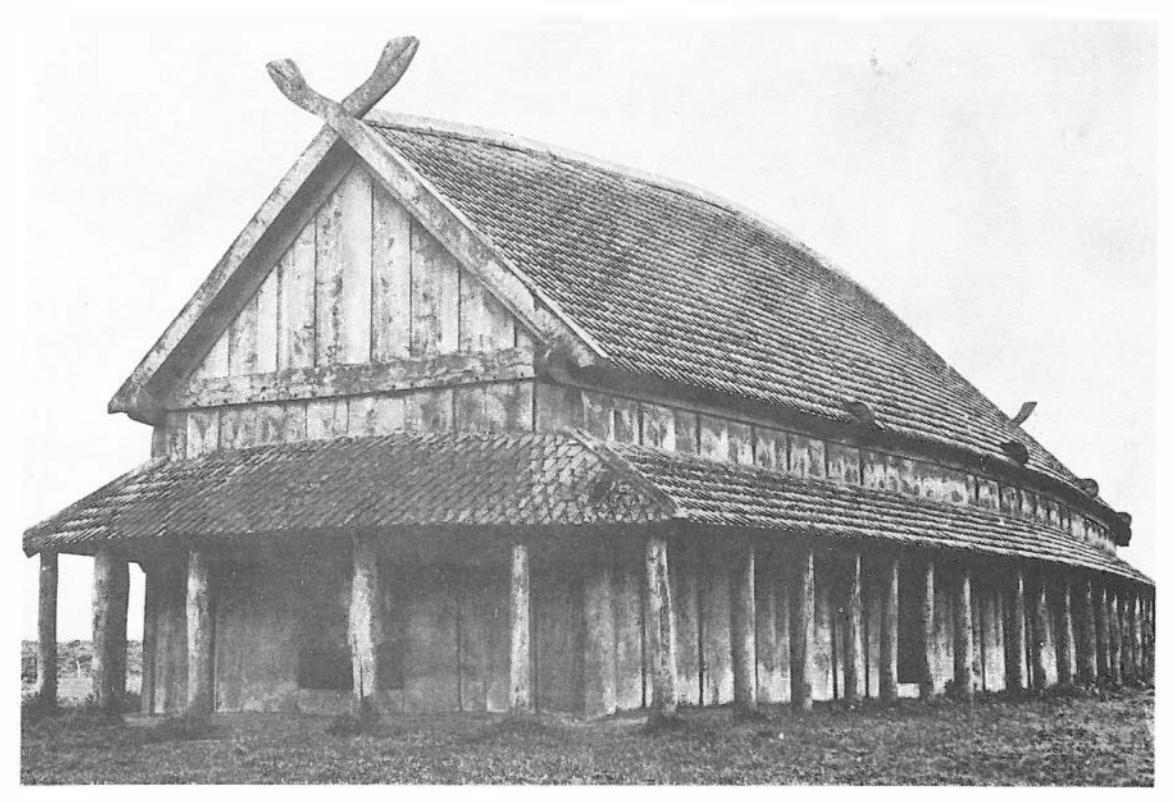
La coutume sacrée devint peu à peu l'objet d'une répugance, organisée d'abord, quasi-spontanée ensuite. En Allemagne, où encore de nos jours les boucheries hippophagiques sont inconnues, on fait valoir que «le cheval est un animal trop noble pour être mangé». Ainsi, en l'espace de quelques siècles, le même argument aura justifié des comportements rigoureusement opposés.

«Il n'y a pas si longtemps que ceux qui abattaient les chevaux étaient encore suspects de paganisme, et de ce fait méprisés et exclus de la communauté chrétienne. Des détenus et des gens aux moeurs dépravées trouvèrent en cet emploi l'objet de subvenir à leurs maigres besoins. Mais ils étaient l'objet de la malédiction et de la crainte populaires. Tout ce qu'ils touchaient devait être récuré ou brûlé. On raconte qu'un pasteur suédois se servit même pour eux de calices eucharistiques spéciaux, en étain. Mais l'évêque interdit vite cet usage. Toujours est-il que leurs corps ne pouvaient entrer au cimetière par la porte : on les passait par dessus les murs. C'est à peine si ces successeurs des prêtres païens pouvaient reposer en terre bénite» (Eric Oxenstierna, op. cit., pp. 195-96) (28).

Le culte du cheval n'en a pas moins survécu, sous des formes marginales il est vrai. Les Romains trouvèrent des crânes de chevaux cloués aux arbres de la forêt de Teutobourg *(Teutoburger Wald)* lorsqu'ils pénétrèrent pour la première fois dans ce sanctuaire naturel où, en l'an 9, Varus avait connu sa terrible défaite (R.L.M. Derolez, op. cit., p. 71 ; N. de Pierrefeu. *Irminsul et le livre de pierre des Exsternsteine en Wesphalie*, in *Ogam.* Vol. VII, pp. 363-86). C'est un usage qui s'est maintenu dans le monde germanique,

---

(28) A rapprocher de la réprobation dont les équarrisseurs ont longtemps fait l'objet dans les campagnes. Rappelons qu'en France la consommation de la viande de cheval est relativement récente. Il fallut les nécessités du siège de Paris, en 1870, pour en vulgariser l'usage, d'abord dans la capitale, puis dans les autres régions.



Bâtiment viking, portant des chevaux stylisés au fronton.
*Entrée du camp de Trelleborg (Danemark).*

et tout particulièrement chez les Saxons (29). On cloue toujours des têtes de chevaux sur les portes des granges, tout comme l'on place des fers à cheval à l'entrée des maisons.

Le cheval étant l'animal de guerre par excellence, le compagnon de l'homme et l'instrument de ses conquêtes, sa présence dans la tombe du héros s'explique au même titre que celle du char ou du bateau, du casque ou de l'épée. Mais son *rôle funéraire* n'est pas seulement passif. Le cheval est *psychopompe* : il introduit le défunt dans la Valhöll.

Ce rôle apparaît clairement dans la *Thidreksaga* (chap. 393). Thidrek, qui n'est autre que Théodoric le roi des Goths (Dietrich von Bern), est au soir de sa vie. Un jour qu'il se baigne dans l'eau d'une rivière, l'un de ses compagnons lui signale le passage d'un cerf splendide. Sans attendre ni ses gens ni ses chiens, le roi s'entoure d'un manteau de bain, se jette sur un grand cheval noir, qui n'est pas le sien mais se trouve sur les lieux, et se lance à la poursuite du bel animal. Thidrek s'aperçoit bientôt que sa monture mène un train d'enfer, et qu'il ne parviendra pas à l'arrêter. Il s'écrie alors : «Je vais à ma perte, ce cheval est un démon !» (J.O. Plassmann. *Dietrich von Bern als Wilder Jäger*, in *Germanien*. Heft 5, mai 1940. pp. 170-80).

Il est à noter que Sleipnir, le coursier d'Odhinn, occupe également une fonction psychopompe sur deux pierres tombales de l'île de Gotland (30). Il s'agit des pierres historiées d'Alskog Tjängvide (VIIIème ou

(29) Le cheval blanc était l'emblême national des Saxons. On le retrouve encore aujourd'hui dans leur patrie d'origine, l'Allemagne du nord-ouest, en Angleterre, et dans les provinces orientales des Pays-Bas. Des villes britanniques fondées par les Saxons, telles que Canterbury, l'ont pris pour blason ; des clubs sportifs en ont fait leur fanion. Les hôtels allemands *Zum weissen Rossel* sont aussi nombreux que les auberges anglaises *The White Horse* (et l'on y sert, bien entendu, du whisky du même nom) (Jan Kruls. *The Saxon Horses*, in *Northern World*. Vol. VII, n° 1. Coventry, autumn 1962. pp. 20-24).

Chez les Germains, rapporte Tacite, les chevaux passaient pour être «dans l'intimité des dieux». Il arrivait, au cours des expéditions, que les hommes leur laissent le soin de «décider» de la direction à suivre, et dans les combats, leur hennissement était interprété comme un présage de victoire (Paul Herrmann. *Das altgermanische Priesterwesen*. Eugen-Diederichs Verlag, éd. Jena, 1929. pp. 35-36). Il est remarquable, à cet égard, que les chefs légendaires qui menèrent les Saxons et les Jutes à l'assaut de l'Angleterre, soient connus sous le nom de Hengist et Horsa. *Hengst* est en effet le nom de l'«étalon» en allemand et en néerlandais, tandis que Horsa est évidemment *horse*, «cheval» (angl. *horse*, flam. *hors*, néerl. *ros*, all. *Ross*, v.fr. *rosse*, d'où Rossinante ; le nom du «poulain» est également commun : angl. *foal*, néerl. *veulen*, all. *Fullen*). Christinger et Borgeaud voient dans ces deux personnages des dioscures mythologiques «historicisés», éponymes de chevaux jumeaux (op. cit., pp. 28-29). Le fait serait en rapport avec la coutume germanique de placer des figures stylisées (deux têtes de chevaux croisées) sur les fermes, les granges, et au faîte des maisons.

(30) L'île de Gotland (Suède) est l'une des plus grandes îles de la Baltique. C'est un ancien sanctuaire. *Got-land* : «terre des dieux», «terre sacrée».

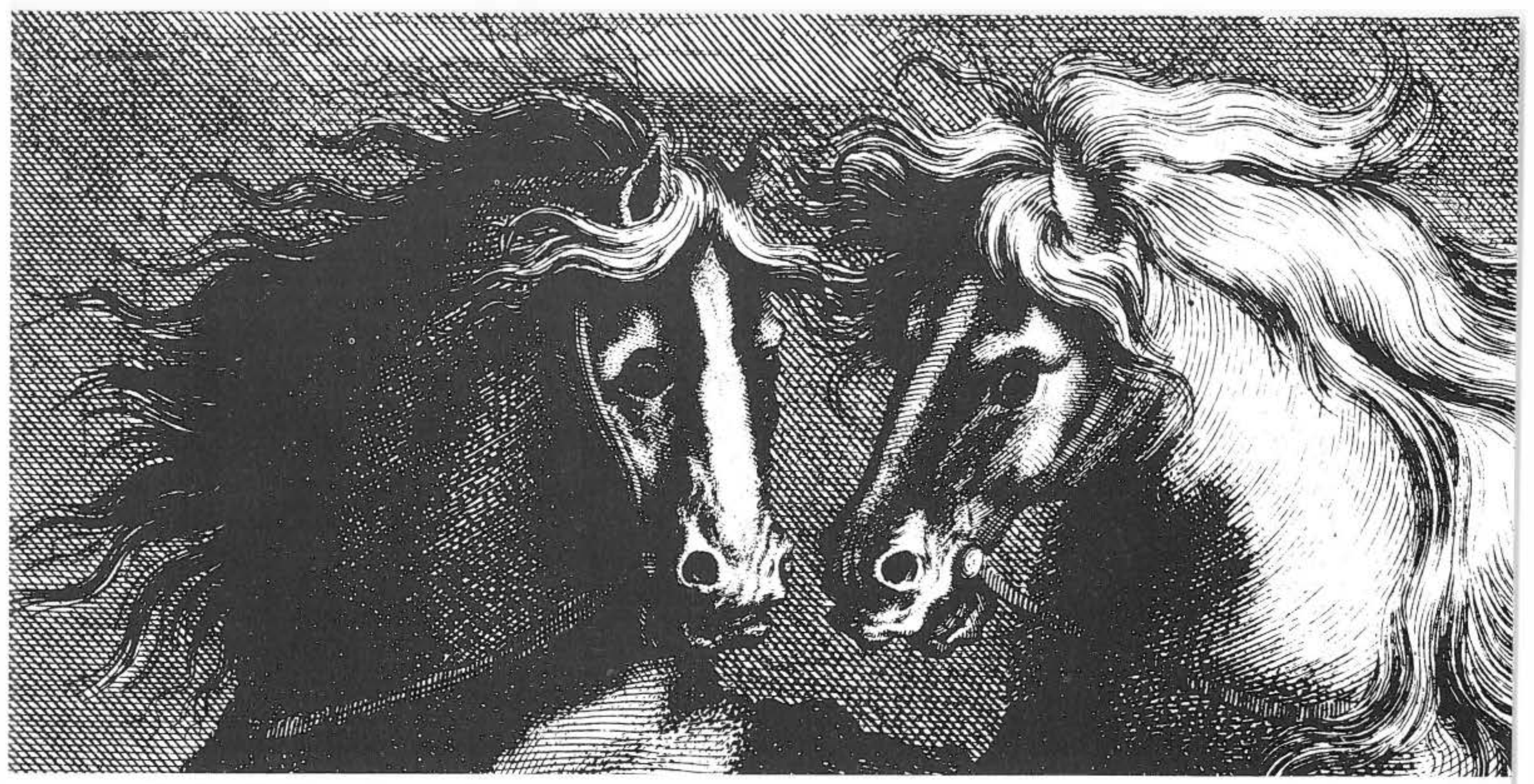
IXème siècle) et d'Ardre VIII (fin du VIIIème siècle). Une inscription runique relevée sur la première indique qu'elle fut érigée, par son frère, à la mémoire d'un certain Jurulv, tué au cours d'un voyage en mer. La pierre est divisée en deux parties. Celle du bas représente un navire viking et son équipage. Dans celle du haut, le défunt arrive à la Valhöll. Il est monté sur Sleipnir, qu'on reconnaît à ses huit pattes, et précédé d'un chien. Une Walkyrie le salue, et lui offre le breuvage de bienvenue contenu dans une corne à boire. On aperçoit aussi la Valhöll, grande enceinte circulaire aux portes cintrées, et des scènes de bataille rappelant l'occupation favorite des élus d'Odhinn. A quelques détails près, les mêmes dessins se retrouvent sur la seconde pierre tombale.

La guerre et la mort sont tout naturellement associées. «La valorisation négative du symbole chtonien fait du cheval une *kratophanie* infernale, une manifestation de la mort, analogue à la *faucheuse* de notre folklore. En Irlande, le héros Conal I Cernach possède un cheval à tête de chien, le *Rouge de Rosée*, qui déchire le flanc de ses ennemis. Les chevaux de Cùchulainn, le Gris de Macha (c'est le *roi des chevaux d'Irlande)* et le Sabot Noir, ont une intelligence humaine : le Gris refuse de se laisser atteler au char du héros qui se prépare pour son dernier combat, et verse des larmes de sang ; un peu plus tard, il guidera le vengeur Conal I Cernach, vers le corps de son maître ; le Noir, lui, va se noyer de désespoir» (Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, dir. op. cit., p. 187). On a retrouvé dans un trésor celtique, à Neuvy-en-Sullias (Loiret) un cheval votif, accompagné d'une inscription à *Rudiobus* («le Rouge»), qui semble appartenir, lui aussi, à la famille des chevaux guerriers.

Dans l'Antiquité classique, les chevaux funéraires sont légion. Démeter d'Arcadie, identifiée avec l'une des terribles Erinnyes, exécutrices de la justice infernale, est généralement représentée avec une tête de cheval. De ses amours avec Poséidon, naît un autre cheval, Aréion, qui devient la monture d'Héraclès. Les *Harpies*, «démons de la tempête, de la dévastation et de la mort» (H. Jeanmaire. *Dionysos, Histoire du culte de Bacchus.* Paris, 1951), sont à la fois des femmes-oiseaux et des juments. L'une d'elles est la mère des chevaux d'Achille, une autre celle des coursiers offert aux Dioscures par Hermès. Chez les Indo-Iraniens, c'est sous la forme d'un cheval qu'Ahriman se présente pour enlever ou tuer ses victimes.



*Monté sur Sleipnir,*
*le défunt arrive à la Valhöll.*
*Une Walkyrie lui offre le breuvage*
*de bienvenue.*
*Type du bateau confirmé*
*par de nombreuses fouilles en Scandinavie*
*(pierre tombale d'Alskog Tjängvide, Suède*
*Calcaire, 1,68 m)*



«Un cheval brillant, qui ramène le jour ; un autre, qui étend la nuit..»
*Errand. Détail de chevaux Poulonnais (Bibliothèque nationale).*

Le cheval blanc des récits de la Chasse sauvage est sans nul doute cet animal nocturne, dont la robe a l'absence de couleurs des froideurs séléniques. C'est lui qui accompagne Arthur à la poursuite du lièvre magique. C'est le *Schimmel Reiter* du folklore franco-allemand, qui détruit les digues pendant la tempête, la *Blanque Jument* du Pas-de-Calais, le *Bian Cheval* de Celles-sur-Plaine, le *Drac*, qui saisit les voyageurs et les noie dans le Doubs (Henri Dontenville. *La mythologie française.* Paris, 1948 ; *Les rites et récits de la mythologie française.* Paris, 1950). C'est, au sens propre du terme, l'animal des *nuits blanches* et des *cauchemars*, (all. *Mahr*, «cauchemar», *Mähre*, «jument» ; angl. *nightmare*, «cauchemar», *mare*, «jument» ; néerl. *mare*, «fantôme nocturne» ; v.sl. *mora*, «sorcière» ; russe *mora*, «spectre» ; tchèque *mura*, «cauchemar» ; v.irl. *marah*, «mort», «épidémie» ; lit. *maras*, «mort», «peste» ; let. *meris*, «peste»), termes qu'Alexandre H. Krappe rapproche de la *Mor(r)igain* irlandaise, et du *March-Malaen* (lat. *malignus)*, fléau de l'île de Bretagne (op. cit., p. 229).

## le char du soleil

Bien entendu, le cheval n'est pas seulement un animal funéraire. Il y a même une ambiguïté dans sa fonction. Tantôt associé aux ténèbres lunaires du monde chtonien, tantôt symbole du règne de l'esprit et de la beauté accomplie, il est à la fois porteur de mort et de vie. «La représentation de têtes de cheval sur quelques menhirs contenus dans le tumulus de Mané-Lud, écrit Jan de Vries, donne à penser qu'elles étaient censées avoir un pouvoir tutélaire, en particulier celui de repousser les démons (..). Mais le cheval est aussi un animal solaire. Quand il est dessiné à côté d'un bateau, il est difficile de savoir ce que cela veut dire ; le bateau, en effet, est lui aussi ambivalent : il peut être soit la barque du soleil, soit celle des morts» (op. cit., p. 189).

Dans la mythologie grecque, la figure de Pégase combine les deux aspects. Pégase porte sa foudre à Zeus ; c'est donc un cheval céleste (Zeus réunissant, comme Odhinn, les fonctions guerrière et de souveraineté). Mais son origine est également chtonienne, puisqu'il est né, soit des amours de Poséidon et de la Gorgone, soit de la Terre fécondée par le sang de celle-ci.

Ce sont les chevaux qui tirent le char du soleil, ce qui fait d'eux, en Grèce, les attributs d'Apollon. Le chariot de Trundholm, déjà cité, n'est donc pas un exemple isolé. «Dès les temps préhistoriques, le soleil est représenté sur un char pour signifier son déplacement. Ce char deviendra celui d'Apollon» (Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, dir. op. cit., p. 190). Mithra remonte au ciel dans un chariot solaire. Et l'on voit, dans une miniature de l'*Hortus deliciarum* de Herrade de Landsberg, le char du soleil tiré par deux ou quatre chevaux *(«Le «Jardin des délices» de Herrade de Landsberg. Un manuscrit alsacien à miniatures du XIIème siècle.* Oberlin, éd. Strasbourg, 1945. pl. 4). Lumineux également sont les chevaux ailés du *Rig-Véda*, le cheval aryen *asha* (c'est-à-dire «le pénétrant») et les *Ashvin*, Dioscures issus des amours d'un cheval et d'une jument, qui incarnent la Connaissance et la Loi.

Le poème eddique de *Valthrunder* mentionne l'existence d'un cheval brillant, *Skinfaxe*, qui ramène le jour, et *Hrimfaxe*, qui étend la nuit (Raymond Christinger & Willy Borgeaud. op. cit., p. 116). C'est peut-être le coursier solaire de Trundholm. Dans la saga islandaise de *Hrafnkel*, l'intrigue est nouée autour d'un cheval consacré à Frey, «le grand dieu solaire des anciens Scandinaves» (A.H. Krappe. op. cit., p. 86) (31). Le rite du *völsi* (32) est, lui aussi, étroitement lié au dieu Frey. Le rôle solaire appartiendrait

(31) Il s'agit d'un grand cheval à robe claire, portant une crinière noire. Son nom est *Freyfaxi*, ce qui signifie littéralement «l'étalon de Frey à crinière noire». «Hrafnkel avait une telle passion pour ce cheval, lit-on dans la saga, qu'il avait fait le serment de tuer celui qui monterait l'étalon

donc auc chevaux dépendant de Frey, dieu de la troisième fonction, qui fut effectivement considéré comme «protecteur des chevaux».

Après la disparition du paganisme, la tradition cultuelle fut *intégrée* par la nouvelle religion. «Dans la Suède médiévale et moderne, le jour de la saint-Etienne (successeur chrétien de Frey) est toujours consacré aux chevaux» (A.H. Krappe. op. cit., p. 86). Ce jour-là (le 26 décembre, soit en pleine période de Jul), des courses de chevaux sont organisées sous le patronnage de saint-Staffan (Etienne), devenu protecteur des écuries. Dans le nord de la France, c'est saint-Eloi, patron des orfèvres et des forgerons, qu'on invoque «pour les chevaux malades et contre les chevaux méchants» (Omer Englebert, op. cit., p. 564). Sa fête, le 1er décembre, donne lieu à des défilés et des bénédictions de chevaux (C. Leroy. *Le culte de saint-Eloi en Artois et dans le nord de la France*, in *Les traditions populaires dans le nord de la France.* Arras, 1945. I. pp. 34-68). Courses et défilés avaient également lieu à la fin de l'année. En Suède, on se rendait auprès des sources, et les chevaux devaient y boire, «par dessus la monnaie» que le cavalier jetait dans l'eau (Eric Oxenstierna, op. cit., p. 189). Des courses du même genre avaient lieu au printemps et à l'automne. On en trouve la survivance dans les *cavalcades* de Pentecôte, et dans les défilés de la saint-Georges (autre saint militaire et cavalier, fête le 23 avril). Ces rites païens christianisés étaient autrefois suivis de combats et de poursuites d'étalons. La saga de *Viga-Glum* rappelle d'ailleurs l'importance qu'on accordait à ces tournois. Toutes ces manifestations associaient, comme à Rome (33), les sacrifices de chevaux aux rites de fertilité et de renouveau.

## *Jul, sous le signe du sacré*

Ainsi qu'on vient de le voir, la période du Jul, située à la fin de l'année, revêt une importance capitale pour la compréhension des légendes et des coutumes relatives à la Chasse sauvage. Cette période, que les ethnographes appellent «cycle des douze jours», est celle où les journées sont les plus courtes et les nuits les plus longues. C'est un temps d'attente et de renouveau, où le soleil disparaît pour renaître. On y a vu la préfiguration des douze mois de l'année à venir (Mircéa Eliade. *Le mythe de l'éternel retour.* op. cit. Paris, 1949, p. 107). Chez les Celtes (34) comme chez les Germains, il est placé sous le signe du sacré.

Dans les langues nordiques, le mot *Jul* (v.germ. *guili*, «décembre-janvier», got. *fruma jiuleis*, «novembre») est toujours employé pour désigner Noël. En Angleterre, les mots *Yule* (Noël) et *Yuletide* (période de Noël) sont peu usités, mais connus. *Joel* se rencontre en pays flamand *(Joelfeest - Winterzonnewende*, in Eugeen Verstraete, dir. *Volksche Feesten.* Vlaamsch Instituut voor Volkskunst, éd. Brussel, 1942. p. 14).

---

sans sa permission». On trouve dans la *Vatnsdoela Saga* (ch. 34) un autre cheval portant le nom de Freyfaxi, et l'une des versions de l'*Olaf Tryggvason's Saga* mentionne aussi un troupeau de chevaux consacrés au dieu Frey (Hermann Pàlsson, dir. *Hrafnkel's Saga and other Icelandic Stories.* Penguin Books, éd. Harmondsworth, 1971. pp. 37-38).

(32) «Un phallus d'étalon, appelé *völsi*, enveloppé avec des oignons dans un linge, passe de main en main chaque soir, les membres de la famille récitant une strophe obscène avec le refrain : «Que les Maurnir acceptent cette offrande» *(Flateyarbok)* (..) Völsi est Frey, et les Maurnir sont vraisemblablement les Dises» (H. Ringgren & A.V. Ström. op. cit., p. 355). A vrai dire, ce rite ne s'explique pleinement que dans le cadre d'un fonds commun indo-européen. Il rappelle le sacrifice du cheval chez les Indo-Aryens, et les procédures d'intronisation du roi chez les Celtes (Jan de Vries. op. cit., pp. 252-53 ; Jaan Puhvel. art. cit., pp. 160-72).

(33) Dans le monde romain, les *equirria* (27 février, 14 mars) et l'*equus october* (15 octobre) voyaient se dérouler des courses en l'honneur de Mars, suivies de sacrifices de chevaux. A l'issue de l'*equus october*, «le cheval de droite dans l'attelage vainqueur était sacrifié sur le Champ de Mars. On passait une couronne de pain au cou de l'animal, «pour la prospérité de la récolte» ; le sang était recueilli et remis à la garde des Vestales, la tête et la queue étaient portées à la *regia*, l'ancien palais royal» (H. Ringgren & A.V. Ström. op. cit., p. 316). Dumézil a vu dans cette coutume une sorte de «capitalisation royale de la victoire».

(34) Les Celtes célébraient Samuhin (ou Samhain, *Samonios* dans le calendrier de Coligny) le 1er novembre, au début de l'hiver. La Toussaint et la Fête des Trépassés, avec les visites au cimetière, en sont les survivances christianisées. On célébrait à Samuhin l'union d'un dieu avec la déesse des enfers, Morrigu. Des bûchers étaient dressés et embrasés sur les collines. «Le monde des esprits s'entr'ouvrait, et des personnages de cauchemar en sortaient» (Jan de Vries. op. cit., p. 238). Les morts revenaient à leurs anciennes demeures, pour s'y réchauffer et s'y alimenter. «Pour un moment, le monde des puissances mystérieuses revenait se mêler au monde des humains» (Joseph Vendryès. *La religion des Celtes*, in *Les religions de l'Europe ancienne.* PUF, éd. Paris, 1948. III, p. 314 ; Marie-Louise Sjoestedt. *Dieux et héros des Celtes.* p. 65).

On dit *Weihnachten* en Allemagne, où les festivités, comme autrefois, s'étendent toujours sur plusieurs jours (le mot *Weihnachten* signifie «dans les nuits saintes». Voir Eugen Fehrle. *Deutsches Volkstum in Elsass.* Berlin, 1942. p. 34). La fête chrétienne de la Nativité n'a fait que prendre le relais des solennités païennes du solstice d'hiver (35).

Jul est une «fête du solstice et du *clan»*, souligne le comte Oxenstierna. Or, le clan ne comprend pas seulement les vivants, mais aussi les morts qui reviennent parmi eux. Noël est donc le *temps des ancêtres* (36), dont les générations s'enchaînent les unes aux autres comme l'enfance à la vieillesse, le printemps à l'hiver, et le jour à la nuit. Leur venue est attendue. Un sacrifice, l'*alfablot (blot*, «sacrifice» ; s'adressant aux *Albes* ou *Elfes*, «ancêtres», isl. *Alfr*, pluriel *Alfar)*, leur est réservé. A l'époque des Vikings, «on dressait une magnifique table de Jul sur le tumulus des parents. Dans la salle servant à la toilette, on chauffait le bain de vapeur ; on dressait des lits, et les paysans se couchaient par terre, sur la paille, pour que les autres, les «étrangers» entrent dans la bonne chambre, s'y réconfortent, s'y chauffent et s'y rassasient de toutes les friandises préparées» (Eric Oxenstierna. op. cit., p. 190). Du reste, on craignait le mécontentement des défunts. Ceux-ci, sortis de la montagne ou du tumulus, ne s'en retournaient pas à la terre avant d'avoir séché leurs habits. La *Saga de Grettir* donne un exemple de la terreur que ces êtres surnaturels, surgissant au milieu de nuit hivernale, inspiraient aux paysans islandais» (Lucien Musset. op. cit., p. 135).

On craignait aussi la ronde interminable des lutins, des elfes et des korrigans, des gnomes et des nains de la forêt, tous esprits bienfaisants ou malfaisants, plus ou moins apparentés aux ancêtres, qui, tel Lusse (ou Lussi) le 13 décembre (37), envahissaient la maison pour y jouer des tours.

C'est encore à la Noël que Holda et Berchta faisaient leur apparition. Holda était une déesse protectrice, veillant particulièrement au sort des femmes et des petits enfants. Habitant dans la montagne ou les cavernes, elle venait chaque année apporter prospérité et bonheur. Les enfants morts en bas âge (plus tard, les enfants non-baptisés) entraient dans son cortège. C'est probablement elle qui, apparaissant dans la Chasse sauvage, la dirige parfois, sous les traits de la «dame blanche», notamment en Norvège où elle se nomme Huldra (Eckart Peterich. *Götter und Helden der Germanen. Kleine Mythologie.* München, 1963. p. 43). Par la suite, Holda est devenue une sorte de fée (ou de vieille femme) bienfaisante, qu'on retrouve dans les contes germaniques sous le nom de *Frau Holle.* Quant à Berchta, elle n'est autre que la grande déesse fileuse des Germains, connue en France sous le nom de «Berthe la brillante» ou «Berthe la fileuse».

---

(35) On sait qu'à l'origine, les seules fêtes à date fixe de l'Eglise primitive étaient celles qui rappelaient la mort des saints et des martyrs. Fêter une naissance relevait de moeurs païennes. Mais en dépit de leurs efforts, les chrétiens ne parvinrent pas à remplacer l'*anniversaire* (naissance biologique, entrée dans la vie) par la *fête du saint patron*, (souvenir du baptème, entrée dans l'Eglise), ni même à lui donner la même importance. Les Pères de l'Eglise se mirent donc en devoir de fixer une date calendaire et liturgique, correspondant à la naissance supposée de Jésus. Cela les contraignit à «se livrer à toutes sortes de calculs, sans aboutir à un même résultat» (Arnold Van Gennep. op. cit., pp. 2858-59). Les textes évangéliques brillaient en effet par leur imprécision. On proposa donc successivement le 18 avril (Clément d'Alexandrie), le 25 mars, le 6 janvier (saint-Epiphane), etc. Ce n'est qu'au IVème siècle (sur l'initiative du pape Liberus, d'après les uns, de Jules ler, selon les autres), que l'on retint la date du 25 décembre. Entre temps, on s'était aperçu de la tenacité avec laquelle les païens défendaient leurs coutumes. En fixant au 25 décembre la naissance de Jésus, l'Eglise s'annexait du même coup les festivités indo-européennes du solstice d'hiver, les libations du Jul et la grande cérémonie annuelle du culte de Mithra (Jean Mabire & Alain de Benoist. *Les fêtes du solstice d'hiver*, in *Nouvelle Ecole* n° 6. Paris, hiver 1968-69, pp. 49-54).

(36) Non seulement le temps des *pères*, mais aussi de ces *matres* celtiques ou pré-indo-européennes, considérées comme les «protectrices tutélaires des vivants, mais aussi de la tombe et des morts» (Jean-Jacques Hatt. *Les croyances funéraires des Gallo-Romains d'après la décoration des tombes*, in *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est.* Thèse complémentaire, 1948. T. XXI, fasc. 1-2). Au cours de la nuit solsticiale, en Gaule et en Germanie méridionale, le culte des *matres* comportait un réveillon où «la place était marquée pour les Mères et pour les morts» (Ibid.). Bède le Vénérable (672-735) rapporte que, vers l'an 700, les Anglo-Saxons appelaient la nuit de Noël *modranight*, c'est-à-dire la «nuit des mères». En allemand, l'expression *Mütternacht*, «nuit des mères», est restée dans le langage courant ; elle correspond à *Weihnachten* (Eugen Fehrle. *Deutsches Volkstum in Elsass.* op. cit., p. 34).

(37) De nos jours, le 13 décembre est dédié à sainte-Lucie. En Suède, cette date, véritable *fête de la lumière*, revêt toujours une grande importance. «La jeune fille de la maison, portant une longue chemise de nuit blanche et la couronne aux bougies allumées, doit faire le tour du foyer et offrir à chacun de ses habitants une tasse de café et des petits pains, aux formes curieuses, où l'on retrouve la roue du soleil» (C.G. Bjurström. *Santa Lucia en Suède*, in *Viking.* Paris-Cherbourg, décembre 1955. p. 15). Lucie n'a fait que succéder à un démon (Lucifer : *lux-fero*, «j'apporte la lumière»).

C'est également une divinité protectrice et chtonienne, déesse de la fertilité végétale et des femmes en mal d'enfant. Dans les contrées jurassiennes, elle apparaissait la baguette à la main, pour réprimander les enfants désobéissants. Elle veillait aussi à la tenue du ménage, et emmêlait le chanvre ou le lin des ménagères peu soigneuses. Berchta n'est plus aujourd'hui que la fée protectrice des fileuses. Mais c'est pour elle que le rouet s'arrête encore durant les «douze nuits».

Toutes ces croyances ont mis longtemps à disparaître. M. Lucien Musset rapporte qu'en Scandinavie, «l'imagination populaire resta jusqu'à l'époque moderne hantée par les *trodls*, généralement des morts mécontents de leur sépulture, qui reviennent troubler les vivants et même, à l'occasion, les tuer». Le toast qu'on porte aujourd'hui «à la santé des absents» n'est d'ailleurs que «le souvenir atténué d'une libation faite en l'honneur des morts» (op. cit.) (38).

Souvenir des morts, chaos naturel, fureur et renouveau : le solstice d'hiver est bien, selon la formule de M. Dumézil, «la fête d'Odhinn par excellence». Wodan, comme le Chasseur sauvage, rassemble ses guerriers et les entraîne à la rencontre des démons. C'est le temps des luttes et des rapines rituelles, des masques (39), des dépouilles de carnassiers et des tumultes. Le dieu veille au déchaînement des forces et à l'ordre du monde. Il attire sur lui les puissances chtoniennes et démoniaques qui rôdent dans la nuit, et lorsque les sonnailles de l'Armée infernale s'élèvent dans les nuits d'hiver, les hommes savent qu'il est là, qui chasse sans fin dans les tempêtes du vieux monde. Alors, rassurés, ils songent aux saisons à venir, à l'année qui commence, aux glaces qui vont fondre, à la fertilité des femmes et des champs. Ils songent au soleil qui renaîtra toujours, jusqu'à ce qu'Odhinn affronte le loup Fenrir. Jusqu'au jour où le frère de Hel et le roi des Ases se déchireront, comme Heimdall et Loki. Jusqu'au Ragnarök.

## *le symbolisme du cerf*

La Chasse sauvage se lance le plus souvent à la poursuite d'un cerf. C'est aussi en chassant le cerf qu'Eustache et Hubert sont «sauvés», que Dietrich von Bern est «maudit». Le *cerf*, lointain descendant du «dieu-renne» des antiques sociétés européennes de chasseurs, est en effet, avec le *cheval* et le *porc*, l'un des principaux «animaux européens», l'un de ceux auxquels, dès l'origine, fut affectée une valeur symbolique et consacré un culte (40).

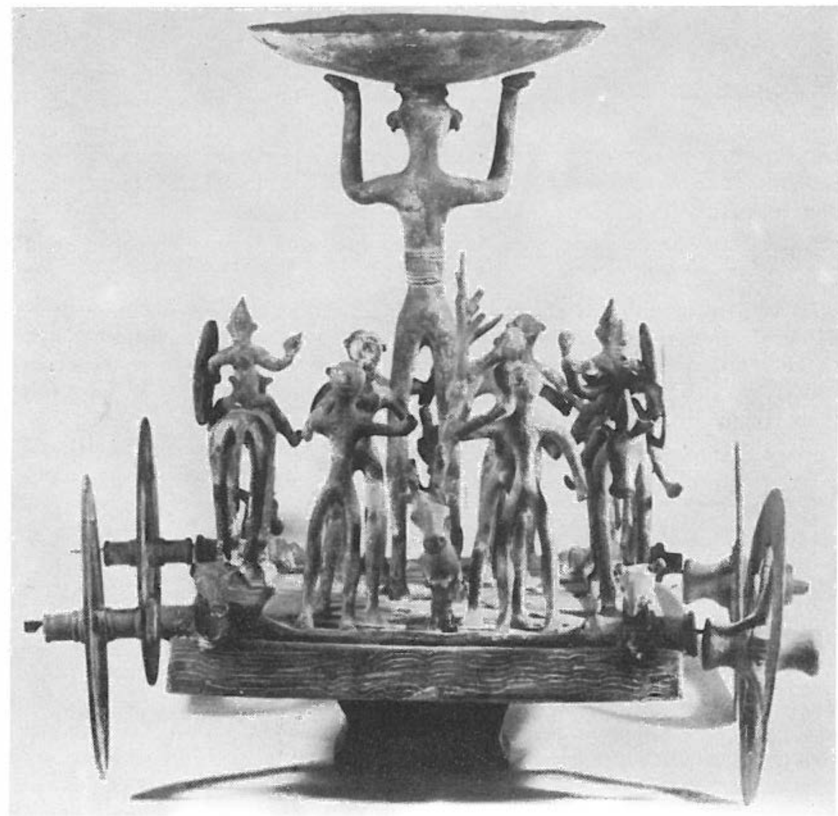
La fonction cultuelle du cerf (all. *Hirsch*, néerl. *hert ;* le mot *hère* apparaît chez Buffon, en 1750, pour désigner le «jeune cerf» ; à rapprocher du fr. *harde* et de l'angl. *hart*, «cerf de plus de cinq ans») remonte à la préhistoire (Karl Theodor Weigel. *Der Hirsch. Zur Verbreitung und Bedeutung eines Sinnbildes*, in *Germanien.* Berlin, juillet 1939. pp. 313-19). On connaît, par exemple, l'étrange figure de la Grotte des Trois-frères (Ariège), qui représente un homme-cerf et date du paléolithique. Viennent ensuite, en Italie, les gravures rupestres de Val Camonica, où des représentations du soleil sont fréquemment associées avec des cerfs ; et, en Suède, celles du Bohuslän, comprenant des scènes de chasses de l'âge du Bronze, des bovidés, des bateaux, des guerriers, des roues solaires et des cervidés. Plus tard, à l'époque de Hallstatt, on retrouve un certain nombre de figurines sacrées, parmi lesquelles un cavalier et un cerf sur l'urne à décor peint de la riche tombe de Gemeinlebarn (Basse-Autriche). Le char cultuel de Streetweg, découvert en Styrie (Autriche), qui se trouve actuellement au musée de Saint-Germain-en-Laye, date de la même période. On y voit des cavaliers et des hommes armés, groupés autour d'une divinité géante portant une

---

(38) L'usage païen de boire en l'honneur des morts fut d'abord prohibé par l'Eglise. Mais, dans un second temps, «le droit ecclésiastique sanctionna la coutume de ces libations solennelles *(ölgerdh)* de la mi-hiver». En Norvège, elles «devinrent même l'objet d'obligations, dans les lois provinciales (..) La bière devait être bénie et bue par au moins trois familles ensemble, une fois par an ; la négligence de ce rite entraînait l'amende ecclésiastique typique de trois marks, et la récidive une confiscation des biens» (Lucien Musset. op. cit., pp. 135-36).

(39) Dans les pays de langue allemande, la «période des Douze» *(Zwölften)* reçoit parfois le nom de *Rauhnächte.* Ce mot dériverait de *Rauch*, en dialecte *Rauch*, «garni de poils», «velu», «sauvage», lequel renverrait aux *Haries revêtus de peaux de bêtes* (Hedi Lehmann. *Volksbrauch im Jahreslauf.* München, 1964. p. 151).

(40) Le cerf apparaît comme un animal *sacerdotal*, de même que le cheval est essentiellement *guerrier*, tandis que le porc, dont l'élevage a commencé très tôt dans l'histoire, correspond à la troisième fonction. Le vocabulaire qui leur est propre montre que ces trois animaux ont toujours occupé une place à part, plus proche des hommes parfois que des autres bêtes. C'est ainsi qu'en français pour désigner les membres inférieurs servant à la locomotion, on parle plus souvent des *pieds* du cheval, de la biche ou du cochon, que de leurs *pattes* (le mot s'employant également, en fauconnerie, pour désigner les pattes des oiseaux de proie). Aux Pays-Bas, où l'on emploie aussi de préférence le mot *benen* (all. *beine*), au lieu du mot *poten* (all. *pfoten*), on raconte qu'une jeune recrue, ayant parlé à son officier des *poten* de son cheval, se vit répondre : «Que voulez-vous dire ? Il n'y a que vous qui ayiez des *poten* ici, stupide animal !» (Jan Kruls. art. cit., pp. 23-24).



*Le char cultuel de Strettweg, en Styrie (Autriche), appartient à la période de Halstatt. Des cavaliers et des piétons armés entourent une divinité géante. Massacres de cerfs au premier plan*

vasque sur sa tête, et des massacres de cervidés. Plus tard encore, au VIIème siècle de notre ère, on trouve un cerf à la pointe de l'étendard du bateau funéraire *(ship burial)* de Sutton Hoo, dans le Suffolk (Grande-Bretagne).

Le cerf est en lui-même un *symbole de la chasse.* Dans l'Antiquité classique, il est consacré à Diane-Artémis. Ce sont d'ailleurs des cerfs, dans l'iconographie gréco-romaine, qui sont attelés au char de la déesse. Celle-ci les dirige avec des rênes d'or. Diane de Poitiers, généralement représentée en compagnie d'un cerf (glissement «historicisant» du mythème), avait une devise qui pourrait être celle de la vierge chasseresse : *quodcumque petit consequitur*, «elle obtient tout ce qu'elle désire».

«En Irlande, le fils du grand héros du cycle ossianique, Find, s'appelle Oisin *(faon)*, tandis que saint-Patrick se métamorphose et métamorphose ses compagnons en cerfs (ou en daims) pour échapper aux embûches du roi païen Loegaire : il agit ainsi en vertu de l'incantation ou procédé magique appelé *feth fiada*, lequel procurait normalement l'invisibilité. Au retour de sa première expédition sur la frontière d'Ulster, Cûchulainn enfant capture plusieurs cerfs, et il les contraint à courir à côté de son char. Il faut citer encore l'histoire de Tuan Mac Cairill, transformé successivement, entre la première invasion de l'Irlande et l'arrivée de saint-Patrick, en cerf, en sanglier, en faucon et en saumon. Le symbolisme du cerf dans le monde celtique est donc très vaste, et il a trait certainement aux états primordiaux» (Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, dir. op. cit., p. 163).

## *un guide funéraire*

Comme le cheval, le cerf est un animal funéraire. De nombreuses traditions attestent qu'il est également psychopompe, et c'est sans doute la raison pour laquelle les Gaulois possédaient de nombreux talismans en bois de cerf. La croyance selon laquelle les morts apparaîtraient parfois sous la forme de cerfs, a donné naissance à la coutume consistant à envelopper les défunts dans des dépouilles de cervidés (Mircéa Eliade. *De Zalmoxis à Gengis Khan.* Paris, 1970. pp. 146-47). C'est ainsi que le Morholt d'Irlande, oncle d'Yseult, occis par Tristan en un combat singulier, est dépeint gisant mort «cousu dans une peau de cerf» (Joseph Bédier. *Le roman de Tristan et Iseut.* Paris, 1946. p. 20).

Des découvertes archéologiques ont apporté confirmation. Dans la région bâloise, une tombe alémanique, de l'époque mérovingienne renfermait un guerrier paré de son épée, avec un cheval et une biche (Henri-Paul Eydoux. *Hommes et dieux de la Gaule.* Plon, éd. Paris, 1961, p. 170). Dans un puits funéraire des environs de Bernay (Eure), au milieu d'une grande quantité d'ossements, plusieurs cerfs entiers, ainsi que des têtes et des bois de cerfs, ont été dénombrés. Les plus anciens enfouissements remonteraient aux Gallo-Romains, les plus récents aux Mérovingiens (Ibid., p. 170). Mais la découverte la plus sensationnelle est celle qui fut effectuée en 1956, lors des fouilles menées sous la direction de M. André Brisson, au Mont Granet (Marne). Il s'agit d'un important cimetière gaulois, où l'on a retrouvé la tombe d'un cerf, inhumé à la façon d'un être humain. L'animal avait été sacrifié, et couché encore chaud dans la fosse. Il était doté d'une bride et d'un mors, ce qui laisse à penser qu'il avait été attelé. «L'animal était couché sur le côté droit, la tête repliée. Les andouillers avaient été sciés à leur base du vivant de la bête, qui ne possédaient donc plus que ses deux perches» (Ibid., p. 166).

Bien entendu, la fonction funéraire ne saurait, là encore, expliquer à elle seule l'importance du cerf. Son rôle est ambivalent. A l'instar du cheval, il conjugue les symboles de mort et de renaissance, les aspects chtoniens et les aspects lumineux. Ce double caractère apparaît clairement sur les gravures de Val Camonica. En relation, dans l'Edda, avec Odhinn et Yggdrasil (l'«arbre du monde»), le cerf devient «solaire» dans une poésie islandaise datant du XIIIème siècle. Ses pieds restent sur terre, tandis que ses bois atteignent jusqu'au ciel (Mircéa Eliade. *De Zalmoxis à Gengis Khan.* op. cit., pp. 146-47).

Un épisode de l'*Histoire des Francs* (Livre II), de Grégoire de Tours, élargit encore ses fonctions. La scène se déroule durant la campagne contre les Goths. L'armée de Clovis vient d'arriver sur les bords de la Vienne, qu'une forte pluie a grossie, et cherche vainement comment franchir le fleuve. Survient alors une biche d'une grandeur extraordinaire, qui s'engage dans l'eau sous les yeux des Francs, et localise ainsi le seul passage à gué. Le cerf (ou la biche) apparaît donc également comme un *guide* (et pas seulement comme un *guide funéraire*).

A ce titre, le cerf peut être à l'origine de la découverte d'un nouveau territoire, ou d'un acte de fondation. Dans la Chasse sauvage, son apparition correspond à un changement de niveau (commencement ou fin). On peut y voir, avec Mircéa Eliade, *la réactualisation d'un mythe originel des sociétés de chasseurs :* l'ancêtre mythique, c'est-à-dire le carnassier poursuivant un cervidé, conquiert et délimite la future patrie de son clan *(De Zalmoxis à Gengis Khan.* op. cit., p. 153). Comme dans la Grèce antique, le cerf est l'animal de la *renovatio* périodique (Ibid., p. 152).

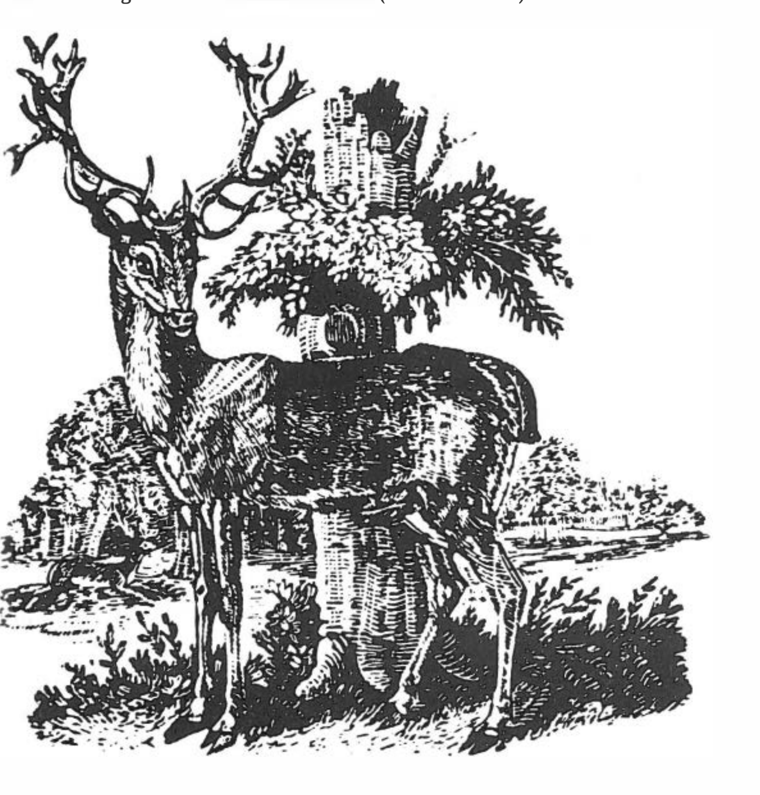
## *Cernunnos, dieu de fertilité*

Plusieurs conciles dénoncèrent et interdirent les «mascarades des calendes», survivances de rites celtiques au cours desquelles des masques de cerfs étaient portés par les participants. Or, ces mascarades n'étaient pas sans rappeler les activités des sociétés guerrières masculines et des «confréries de jeunes gens».

De quoi s'agissait-il ? «Au moment des calendes de janvier, hommes et femmes se déguisaient en cerfs et en biches, en taureaux et en génisses, et se livraient à des danses rituelles» (Jean-Jacques Hatt. *Essai sur l'évolution de la religion gauloise*, in *Revue des études anciennes.* Janvier-juin 1965. T. LXVIII, n° 1-2. p. 118). Ces processions ressemblaient au *Perchtenlauf*, pratiqué en Haute-Bavière : on suppose, écrit Jan de Vries, «que les masques servaient à métamorphoser les participants en morts-démons, ceux-ci étant souvent représentés comme des animaux». Il s'agissait d'évoquer les morts, et d'assurer de bonnes récoltes pour l'année à venir. «C'est pourquoi il a été difficile de faire renoncer les paysans à de telles coutumes : s'ils s'abstenaient de célébrer le rite, il était à craindre que la prochaine récolte fût mauvaise» (Jan de Vries. op. cit., p. 182).

«Les hommes d'Eglise, ajoute de Vries, n'ont pourtant cessé de vitupérer le rite appelé *cervelum* (ou *cervula) facere.* Cela semble indiquer qu'ils y voyaient, non pas un divertissement populaire, mais une faute grave. Césaire d'Arles va jusqu'à condamner cette coutume comme *sordidissimam turpidunem.* Plus précis encore, saint-Hilaire dit, au sujet d'un rite célébré, en plein IVème siècle, au mois de janvier dans le Gévaudan (Lozère) : *Praefixo quidem cervi capite ad imitandum ferae forman conditionem humanam persuasionis diabolicae scelus inclinat.* Au VIIIème siècle encore, Saint-Pirminius interdit *in cervulos et veculas* (lat. *vitulas) in Kalandas vel aliud tempus nolite ambulare* (Ibid., p. 182).

Gravure anglaise du XIXème siècle (Coll. Viollet).



Traité de Vénerie de Jacques du Fouilloux (Coll. Violet).



Selon la légende, Arthur (bien identifié par M. Dontenville comme un «homologue celtique» de Wodan) et ses chevaliers reposent ainsi, avec leurs chevaux et leurs armes, dans le sein d'une montagne. Un jour, les trompes sonneront. Les chevaux se mettront à piaffer, et l'on entendra le cliquetis des épées. Ce jour là, Arthur s'apprêtera pour la dernière bataille. Vision du Ragnarök. Dans l'intervalle, comme le héros irlandais Finn, il chasse le sanglier mythique et chevauche dans la nuit (Henri Dontenville. *Les dits et récits de mythologie française.* Paris, 1950. pp. 28-29 et 34-36 ; Walter K. Kelly. op. cit., pp. 286-87).

Plusieurs souverains germaniques, héroïsés de leur vivant, se sont endormis de la même façon. Entouré de ses hommes d'armes et de ses écuyers, Frédéric Barberousse (1123-1190) sommeille au coeur du Kyffhäuser, sommet de l'Allemagne septentrionale, en Thuringe. Il attend, «dans les cavernes ténébreuses de la montagne, le reveil de l'unité et de la puissance des Germains». Quand les corbeaux cesseront de survoler la région, il sortira de sa retraite pour sauver l'Empire menacé (Fluard Hugo Meyer. *Deutsche Volkskunde.* Strassburg, 1898. pp. 346-47 ; Martin Ninck. *Wodan und Germanischer Schicksalsglaube.* Jena, 1935 & Köln, 1967. pp. 133-38). Une autre tradition, alsacienne celle-là (ayant été duc de Souabe avant de devenir empereur, Frédéric Ier s'était rendu très populaire en Alsace), prétend qu'il repose sous un roc de l'Ochsenfeld, le *Bibelstein* (Jean Variot. op. cit., pp. 89-90).

Charlemagne attend son heure à l'Odenberg (c'est-à-dire à la «montagne d'Oden-Odhinn), en Basse-Hesse. Quant à Kaiser Karl (Charles V ou Charles-Quint), on dit qu'il dort sous l'Unterberg ou Wunderberg, près de Salzbourg (Martin Ninck, op. cit., pp. 133-38).

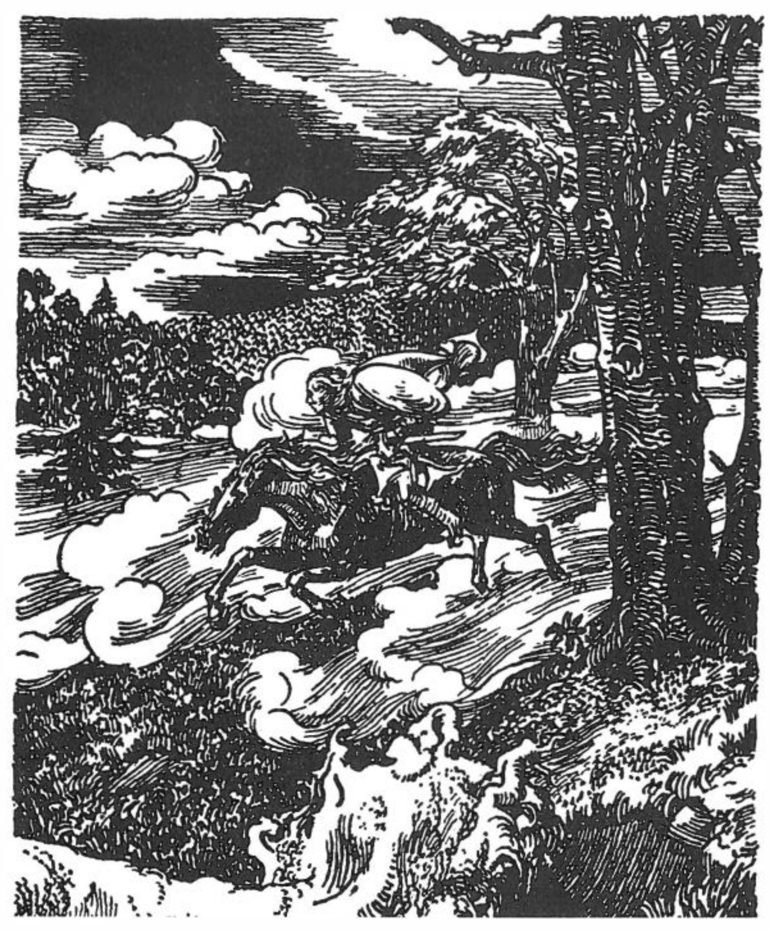
## *l'Empereur*

Il y a d'autres exemples, plus près de nous. L'annonce de la mort de Napoléon, par exemple, rencontra dans les milieux les plus divers une incrédulité absolue. «Napoléon peut-il mourir ? Une légende évasionniste se développa, qui prenait naissance sur des rumeurs, des confidences, des projets plus ou moins vagues. Dans sa *Vie de Napoléon*, Walter Scott raconte qu'un contrebandier écossais aurait imaginé un submersible qui aurait permis à l'Empereur de s'évader de son île-prison. Théophile Gautier reprendra l'anecdote dans *Partie carrée.* La survie de Napoléon : un thème très exploité après 1821. On en retrouve l'écho jusque dans *Les Burgraves* de Victor Hugo : Frédéric Barberousse sorti de sa retraite pour régénérer l'Allemagne ne préfigure-t-il pas Napoléon ? » (Jean Tulard. *Le mythe de Napoléon.* Armand-Colin, éd. Paris, 1971. p. 59).

Le thème fut popularisé par Béranger : «A moi soldat, à vous gens du village, / Depuis huit ans on dit : «Votre Empereur / A dans une île achevé son naufrage ; / Il dort en paix sous un saule pleureur». / Nous sourions à la triste nouvelle, / O Dieu puissant qui le créas si fort, / Toi qui d'en haut l'a couvert de ton aile, / N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ? » (Jean Touchard. *La gloire de Béranger.* Armand-Colin, éd. Paris, 1968). «Un phénomène identique, ajoute M. Tulard, a suivi la mort de Hitler, dont la présence fut signalée un peu partout dans le monde après 1945» (op. cit., p. 59).



*Monté sur un cheval portant une cloche,*
*précédé d'un chien,*
*un cavalier poursuit un sanglier.*
*Il tient un épieu à la main.*
*S'agit-il du Chasseur sauvage ?*
*Char cultuel de Mérida*
*(Espagne).*



*La chevauchée fantôme du roi Weking*
*(d'après Karl Paetow.* Die Wittekindsage. *Adolf-Sponholtz Verlag, éd. Hannover, 1960).*

Allant jusqu'au bout du processus, certains auteurs font même de Napoléon un *mythe solaire.* La thèse est soutenue en 1827 par J.B. Pérès, dans un livre intitulé *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé ou grand erratum, source d'un nombre infini d'errata à noter sous l'histoire du XIXème.* Reprenant la méthode employée par Charles Dupuis dans son *Origine de tous les cultes*, Pérès montre «que Napoléon n'a jamais existé, qu'il s'agissait en réalité du soleil *(Apollon-Apoléon)* ; la mère d'Apollon s'appelait Leto, celle de Napoléon Laetitia ; l'Empereur avait quatre frères, en réalité les quatre saisons ; il était venu de l'Est (l'Egypte) pour se coucher à l'Ouest (Sainte-Hélène), au terme d'un règne de douze ans (les douze heures du jour). N'était-ce pas là la course du soleil ? » (Jean Tulard. op. cit., pp. 87-88 ; texte complet in Jean Tulard, dir. *L'Anti-Napoléon. La légende noire de l'Empereur.* Julliard, éd. Paris, 1964. pp. 16-24).

Tandis que la légende impériale prenait le relais de l'histoire, le thème du «réveil des héros» inspirait de nombreux artistes, parmi lesquels Détaille, et surtout Auguste Raffet, dont au moins deux lithographies *(Le Réveil*, en 1848 ; *La Revue nocturne*, en 1836) mettent en scène une sorte de cavalcade mortuaire et héroïque. L'une d'elles porte le commentaire suivant : «La caisse sonne, étrange, / Fortement elle retentit, / Dans leur fosse, en ressuscitent / Les vieux soldats péris».

### *toujours vivant*

Ces croyances populaires sont à rapprocher de la «Chasse du cardinal de Rohan», qui, au début de ce siècle, défrayait encore la chronique. On lisait ainsi, le 31 décembre 1901, l'écho suivant dans les colonnes du *Petit Journal* : «La population des environs de Heiligenberg (43), en Alsace, est depuis quelques jours en proie à une vive émotion. Des paysans croient avoir rencontré plusieurs fois le spectre du cardinal de Rohan, errant sur la route de Still, *à la poursuite du diable, qui fait son apparition sous la forme d'un chien noir.* Le souvenir du cardinal de Rohan, qui était coadjuteur de Strasbourg et qui avait des droits seigneuriaux dans la vallée de Boersch, est encore très vivace dans cette partie de l'Alsace. Une légende populaire veut que l'ombre du cardinal apparaisse toutes les fois qu'un événement heureux pour l'Alsace-Lorraine se prépare. On interprète d'une façon particulière la chasse qu'il est censé faire, *depuis Noël*, au chien noir. Des gens sceptiques croient cependant qu'il ne s'agit là que de simples manoeuvres de contrebandiers» (cité in *Revue des traditions populaires.* T. XVII, n° 1. janvier 1902). ■

Le mythe se perpétuait encore.

Jean-Jacques MOURREAU

(43) Ici encore, l'étymologie vaut la peine d'être notée. Heiligenberg, c'est évidemment *heiliges berg*, «montagne sacrée».

# sociologie

Hervé LAVENIR

## ELITE & TERTIAIRISATION

C'est bien un signe de notre époque de «tertiairisation», de notre âge industriel (ou post-industriel), que la question des élites y soit abordée le plus souvent sous le seul angle du pouvoir ou, comme on dit maintenant, de la technique d'élaboration des décisions. Or, s'il est évident que des élites sans pouvoir ne peuvent jouer pleinement leur rôle (que celui-ci soit spirituel, intellectuel, politique, social ou économique), il n'est pas moins clair que le seul exercice du pouvoir ne saurait suffire à définir la nature profonde des élites. Sans doute n'est-il pas inutile de le rappeler ici, en préambule à quelques réflexions sur la situation et les perspectives d'avenir des élites dans une société occidentale en transformation, tant est forte la propension à confondre les élites avec (la ou) les classes dirigeantes, ou même avec ce qu'il est convenu d'appeler la «technostructure».

Il ne s'agit évidemment pas là, tant s'en faut, d'une simple question de vocabulaire, car le problème des élites est avant tout le problème des valeurs fondamentales, plus ou moins permanentes, représentées, maintenues et défendues par certains hommes, ou certains groupes d'hommes, au sein d'une civilisation donnée. L'élite n'est pas une fin en soi, et peu importe, somme toute, du point de vue de ces valeurs, que les hommes, les familles, les classes, voire les peuples —car il est des élites parmi les nations comme parmi les hommes—, qui les maintiennent et les font vivre, soient soumis à la loi du vieillissement et donc du changement qui caractérise non seulement tout être vivant, mais aussi toute société et, par là même, d'une certaine manière, tout système de valeurs.

Ce qui compte, finalement, c'est de savoir comment on peut maintenir les valeurs sur lesquelles s'est fondée notre civilisation, malgré cette loi de vieillissement qui rend à la fois indispensable le renouvellement des élites, et toujours précaire le maintien de valeurs que leur caractère transcendant, quasi-permanent, lié à la nature même de l'homme et à l'ordre général du monde, peut mettre en opposition avec l'esprit du temps, en particulier dans une société vieillissante, telle que la nôtre.

Y a-t-il, à vouloir maintenir ces valeurs, danger de verser dans le traditionalisme ou le sentimentalisme, voire le moralisme, et d'accepter comme une donnée immuable ce qui n'est peut-être, selon certains, qu'une idéologie dépassée ? Il est permis de s'interroger là-dessus, comme de se demander si les valeurs sur lesquelles se fondent les élites ne sont pas inéluctablement condamnées, à l'image de tout ce qui vit et procède du vivant, à tomber en désuétude, dès lors qu'elles ne correspondraient plus aux aspirations ou aux besoins d'une époque. N'est-ce pas une aberration, comme le disait Valéry, que de prétendre que ces valeurs puissent «survivre à leur raison d'avoir été» ?

### *des valeurs dénaturées*

Pour nous, cependant, ces valeurs représentent un acquis de civilisation, un acquis qu'il importe de préserver au travers des hauts et des bas que connaissent les sociétés, et qui mettent les élites à l'épreuve, à la fois en tant que personnes ou groupes de personnes, et en tant que partie intégrante d'une société également soumise au processus biologique du développement, de l'accomplissement et du déclin.

Il conviendrait, bien entendu, de définir ces valeurs, et de distinguer ce qu'il y a d'essentiel en elles de ce qui n'est que le reflet d'une époque, ou d'un moment de l'évolution historique. Tel n'est pas notre propos, que nous limiterons à la question des rapports entre l'évolution présente de la société occidentale et le rôle des élites au sein de celle-ci, problème lié à la transformation de notre société dans ce qu'elle a précisément d'essentiel, à commencer par ce qui l'a fondée : son élan vital, son instinct, sa raison d'être. C'est avec ses élites qu'une société évolue, décline ou se redresse. Avec elles, le sens de l'évolution peut changer, et c'est en cela que leur rôle est déterminant.

Il ne faut pas se dissimuler que, dans la phase de son évolution que traverse notre civilisation, tout s'oppose d'une certaine façon à l'influence et même à l'existence des élites. Ne serait-ce que parce que

celles-ci se définissent, encore une fois, par référence à des valeurs que nous voyons dénaturées, contestées ou tout simplement oubliées par une société désormais engagée sur la pente du déclin. Car il est dans la nature des choses que les vertus du temps des pionniers ne soient plus celles que prisent les sociétés vieillies ; que l'instinct présent chez les fondateurs disparaisse chez les héritiers ; et que les décolonisateurs ne puissent plus sentir, agir et penser comme les bâtisseurs d'Empires. Il ne s'agit d'ailleurs pas là d'une appréciation, mais d'un constat de faits : tout comme les individus, les sociétés, les peuples, les philosophies et les religions vieillissent.

Ainsi voyons-nous se tranformer simultanément la société dans laquelle s'insèrent les élites, et la condition même de celles-ci.

Dans une société qui approche du terme de son évolution, et dont le «programme» est à peu près réalisé, il est naturel que le besoin d'élites traditionnelles se fasse apparemment moins sentir. D'autant plus que ces élites, quelles que soient les valeurs qu'elles incarnent (ou sont censées incarner), échappent rarement au danger, menaçant toute aristocratie, que constituent la routine et l'usure, entraînant la diminution de l'aptitude à exercer le pouvoir, et de la volonté de le garder.

## *un besoin permanent*

A cet égard, il faut souligner que les élites, naturellement conduites à former les classes dirigeantes de la société au cours de sa phase ascendante, sont presque toujours exposées à décliner avant elle, car elles en représentent la partie la plus évoluée, et par conséquent la plus vulnérable. Elles sont plus menacées que les masses, tant en raison de leur évolution propre, que des changements intervenant progressivement dans leur position relative. Leur attachement à des valeurs immuables les isole de la société, tandis que leur insertion dans cette même société les fait participer à son vieillissement (le «décalage» provoquant précisément un vieillissement accéléré).

Quant à la société, parvenue à la phase de la matûrité ou du déclin, elle se transforme qualitativement, en opposition presque complète avec tout ce qui se rattache à la notion d'élite : qualité, hiérarchie, culture générale, durée... A la civilisation des créateurs succède celle des consommateurs : civilisation de la sensation et de l'éphémère, à laquelle les considérations de permanence deviennent étrangères ; civilisation des spécialistes et de l'«égalité», faisant disparaître les vieux cloisonnements et les enracinements ; civilisation donc coupée de la culture générale et du passé ; enfin (symptôme caractéristique de son vieillissement) civilisation «technocratique», où la prolifération et la sclérose des services administratifs provoquent l'apparition d'une nouvelle catégorie sociale, se justifiant, non par rapport aux objectifs de la société, mais par les lois internes de son développement propre.

Ainsi apparaît, selon les termes d'Ernst Junger, «la perspective la plus effrayante (..), celle de la technocratie qu'exerceraient des esprits mutilés et mutilateurs dans une époque de dégénérescence où l'imagination serait atrophiée».

Dans une telle civilisation, où domine la tendance au nivellement, et dans laquelle elles sont progressivement dépouillées de leur pouvoir de décision, en même temps que s'émousse leur volonté de puissance, comment des élites, attachées à des valeurs, des principes et des idées qui ne sont plus «dans l'air», pourraient-elles exercer encore une profonde influence et se maintenir ?

Encore faudrait-il savoir, pour répondre à cette question, si notre société a encore besoin d'élites. Or, poser le problème, c'est le résoudre. Car il apparaît comme bien peu contestable qu'une société, une civilisation, un système de valeurs aient toujours besoin d'élites. Il semble même que ce soit une loi de la vie. Tout système organisé, toute société vivante a besoin d'une tête, d'un centre nerveux, d'impulsion et de commandement. Pas plus qu'un Etat ne peut se passer de capitale, une civilisation ne peut se développer sans qu'un groupe, une classe, un peuple ou un pays n'y joue le rôle d'initiateur et d'animateur. Les communistes eux-mêmes l'admettent implicitement, qui voient dans le Parti l'élite d'une société nouvelle. Dans l'ordre politique, il n'est d'ailleurs guère de révolution qui se soit accomplie, ni d'Etat qui se soit fondé sans l'intervention, sous une forme ou une autre, d'un corps d'élite.

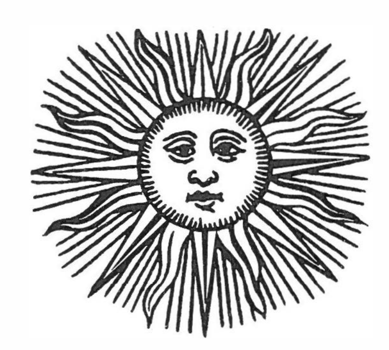
## *rajeunissement*

Le fait est que le déclin des anciennes élites n'a pas abouti à autre chose qu'à leur remplacement par de nouvelles élites (ou pseudo-élites), grâce auxquelles s'expriment les valeurs en honneur dans la société. La mise en vedette des principales figures du monde des affaires, des célébrités du monde du spectacle, du sport ou de la chanson, parallèlement à la personnalisation (au détriment des idées et des partis) du phénomène politique, sont d'autres signes de notre temps. Il n'est peut-être pas excessif d'y voir la manifestation, plus ou moins consciente, de figures et de groupes exprimant les aspirations d'une époque.

Cependant, au-delà de ces phénomènes, dont on retrouve l'équivalent dans toutes les périodes de déclin, il est clair que notre société ressent très profondément l'absence de véritables élites. Dans le cadre du processus de transformation qui s'accomplit actuellement, c'est peut-être l'indice d'un certain rajeunissement.

«Le vrai drame de l'Amérique, écrit M. Herman Kahn, consiste dans la crise qui sape des élites bourgeoises traditionnelles, n'ayant plus rien à souhaiter sur le plan matériel, précisément parce qu'elles ont déjà tout...». Or, une réaction se dessine déjà dans le sens d'une reconstitution de véritables élites, attachées à de véritables valeurs. Tout comme elle commence à réagir contre les villes inhumaines, l'oubli du passé, de la nature, de la mesure, tout comme elle commence à ressentir le besoin de valeurs profondes et durables, la société, dont les réactions ne sont pas sans être soumises à l'accélération de l'histoire, évolue dans un sens susceptible de rendre aux nouvelles élites toute leur signification.

Celles-ci sont appelées à jouer un rôle irremplaçable dans la transformation de notre société, au cours des années et des décennies à venir. Qu'il s'agisse de préparer ce qu'on pourrait appeler l'«hivernage des valeurs», au cas où la société occidentale ne réussirait pas à trouver un nouvel équilibre et prendre un nouveau départ, ou, au contraire, de jeter les bases d'une société rajeunie, c'est sans doute d'un très petit nombre d'hommes et, à l'échelle continentale, d'un ou deux pays seulement, que dépendra la réorientation de notre civilisation.

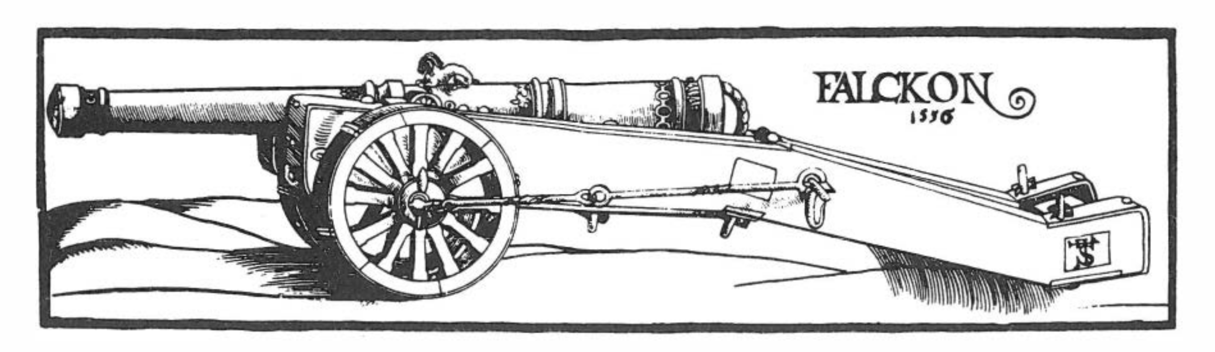


De telles affirmations pourraient apparaître comme gratuites, et sembler s'inspirer d'un simple espoir (ou d'une nostalgie) plutôt que de l'observation des faits, si les faits eux-mêmes n'indiquaient déjà que notre civilisation, dans le Vieux Monde tout au moins, pourrait bien trouver la voie du rajeunissement dans les transformations économiques, sociales, politiques, culturelles et spirituelles, qui se préparent et s'effectuent déjà.

Si le vieillissement d'un fleuve se caractérise par le fait qu'il a parcouru son cycle d'érosion, le propre d'un vieux pays, d'une vieille civilisation, est d'avoir accompli son cycle d'évolution, et d'en arriver au terme où les valeurs, les ambitions, les entreprises sur lesquelles se fondaient la société ou l'Etat, ont perdu leur vertu stimulante et sont remis en cause. Inversement, si le rajeunissement d'un fleuve est provoqué par une variation du niveau de base déclenchant un nouveau cycle d'érosion, le renouvellement d'une civilisation, le rajeunissement d'un pays ou d'un groupe de pays peut être provoqué par une neuve et grande entreprise, réponse à l'un de ces défis dont parle Arnold Toynbee, et par la définition de nouveaux objectifs, entraînant la transformation de la société toute entière, et affectant tous les domaines d'activité.

Or, c'est bien là ce qui semble se préparer en Europe, sur cette terre où les dimensions de l'économie, les perspectives offertes à l'esprit d'entreprise, l'action que le Vieux Monde va devoir mener pour retrouver le rôle et la place correspondants à ce qu'il est, vont ouvrir aux élites un nouveau champ d'action.

C'est dans cette perspective, étant entendu que l'organisation du pouvoir politique et administratif devra être profondément transformée, que l'esprit d'entreprise devra nécessairement s'affirmer, que nombre d'idées communément admises aujourd'hui devront être reconsidérées, et que les nouvelles élites auront effectivement à jouer un rôle déterminant.



Tout laisse prévoir qu'au cours des années à venir, et sans doute beaucoup plus tôt qu'on ne le pense parfois, une société assez différente de celle que nous connaissons actuellement, au regard de laquelle la civilisation «tertiaire» ou «quaternaire» sera déjà frappée de désuétude, va progressivement s'organiser. Il est indispensable que cette société rajeunie fasse leur place aux valeurs essentielles de l'Occident. Mais cela suppose que les élites ayant préservé ces valeurs, et qui se sont préservées elles-mêmes, puissent prendre conscience de leur rôle historique : refuser le déclin pour être l'instrument du renouveau.

«Le monde attend de nous que la jeunesse lui soit rendue...», fait dire Julien Gracq au vieux Danielo, dans son *Rivage des Syrtes.* A la faveur de la révolution européenne, les élites sauront-elles retremper les valeurs occidentales dans l'instinct profond dont elles sont issues —un certain sens de l'humain dans la volonté de transformer le monde ? Sauront-elles se préserver elles-mêmes, au cours des années qui vont s'écouler, avant que n'intervienne le rajeunissement de la société ? Et, si ce rajeunissement devait ne pas se produire, si notre civilisation devait à nouveau connaître un long hiver, comme elle en connut avec le Haut Moyen-Age, sauraient-elles maintenir quand même, en veilleuses mais vivantes, ces valeurs qu'une autre civilisation ne redécouvrirait sans doute pas toute seule, et qui pourraient alors être oubliées pour des millénaires ? Ces questions sont posées. ■

Hervé LAVENIR



Hervé Lavenir, 41 ans, licencié ès Lettres, diplômé de l'Ecole libre des Sciences politiques, ancien élève de l'ENA, a effectué de nombreux voyages et missions d'études économiques en Europe, en Afrique du Nord et en Amérique, notamment pour le Conseil de l'Europe (1954-56). Chargé de mission auprès de la présidence du Conseil, puis du Premier Ministre (1958-60), il a fait partie, successivement, de la direction générale des Affaires sociales (1961), de la direction générale du marché intérieur de la CEE (1966) et du cabinet de M. Philippe Malaud, secrétaire d'Etat auprès du Premier Ministre, chargé de la Fonction publique (1968-70). Il est actuellement chargé de mission auprès du Quai d'Orsay. Membre du Centre européen d'études de population, président du Centre d'études et d'action européennes, du Comité pour le français, langue européenne (section française) et de la Fédération des associations pour l'expansion française, il est l'auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels *Les problèmes démographiques de l'Europe* (1954), *La province de Québec* (1955), *Les Français de l'étranger* (1957), *Survivances françaises à l'étranger* (1957), *Politique pour demain* (1962), *Vers l'Europe des régions* (1966). Son violon d'Ingres : l'étude des langues étrangères. ■

# génétique

Yves CHRISTEN

## CYTOGENETIQUE & ANTHROPOLOGIE

Le IVème Congrès de génétique humaine s'est déroulé, à la nouvelle faculté de Droit de Paris, du 6 au 11 septembre dernier. La publicité qui lui a été donnée, les discussions qu'il a suscitées (1), montrent que cette session a revêtu une certaine importance. Un certain nombre d'informations, qui, pour n'être pas forcément inédites, n'en étaient pas moins fort peu connues, ont effectivement été mises en lumière.

C'est le cas de certains acquis récemment intervenus dans le domaine de la *cytogénétique*, c'est-à-dire de la génétique de la cellule.

(1) Voir notamment Nicole Salez & François Lebrette. *Morale du chromosome*, in *Valeurs actuelles.* 20 septembre 1971 ; Jacqueline Giraud & Jean V. Manevy. *Hérédité : le bond en avant*, in *L'Express.* 13 septembre 1971. Les actes du Congrès seront édités par *Excepta Medica.*

Le professeur Jérôme Lejeune, de l'Institut de Progenèse de Paris, a fait le point, notamment, sur ses recherches concernant une intéressante particularité chromosomique propre aux populations d'origine sémitique, recherches faisant suite à des travaux publiés aux Etats-Unis en 1966.

La cytogénétique est une science récente. L'étude comparée des chromosomes des différents rameaux composant l'espèce humaine n'en est elle-même qu'à ses débuts. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, si l'on se souvient qu'il y a quelques années, on ignorait encore le nombre exact des chromosomes chez l'homme. En outre, il faut tenir compte du manque relatif de finesse des techniques actuelles, et du peu de différences profondes existant, à cet égard, entre les diverses espèces d'*hominoidea* (singes anthropoïdes et genre *Homo*).

Le tableau ci-après, qui montre la parenté de ces espèces (2), rappelle les principales caractéristiques cytogénétiques des primates les plus évolués :

| espèce | nombre de chromosomes diploides | chromosomes métacentriques (*) | chromosomes acrocentriques | | chromosomes sexuels | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | grands | petits | X | Y |
| *Pongo pygmaeus* (orang outan) | 48 | 26 | 16 | 4 | C | C |
| *Gorilla gorilla gorilla* (gorille des plaines) | 48 | 30 | 12 | 4 | C | C |
| *Gorilla gorilla beringei* (gorille des montagnes) | 48 | 30 | 12 | 4 | C | ? |
| *Pan troglodytes troglodytes* (chimpanzé) | 48 | 34 | 8 | 4 | C | a |
| *Pan troglodytes paniscus* (chimpanzé nain) | 48 | 36 | 8 | 2 | C | a |
| *Homo sapiens* (homme) | 46 | 34 | 6 | 4 | C | a |

D'après John L. Hamerton et alia. *Cytogenetics.* 2, 1963. pp. 240-63.

(*) Les chromosomes métacentriques, possédant un centromère médian, résulteraient de la fusion de deux chromosomes acrocentriques, à centromère distal. Leur taille est nettement supérieure.

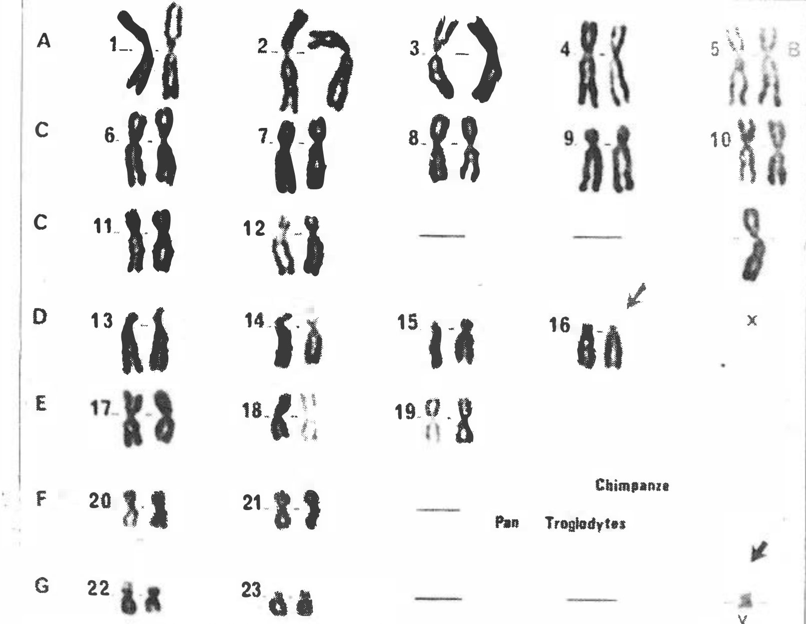
## le «chromosome d'Abraham»

Jusqu'à une époque récente, les seules altérations et différences chromosomiques que l'on connaissait revêtaient un caractère pathologique. Les caryotypes anormaux (polysomies, polyploidies, déficiences, translocations) étaient toujours l'indice de tares héréditaires, entraînant de graves défectuosités physiques et mentales (3). Or il s'avère maintenant qu'il existe, parallèlement à ces anomalies, des variations chromosomiques, dont le caractère héréditaire a été établi (4), qui ne sont en aucune façon des tares, et

(2) Parenté particulièrement probante en ce qui concerne l'homme et le chimpanzé. A ce sujet : M.A. Bender & E.H.Y. Chu. *The Chromosomes of Primates*, in J. Buettner-Janush, dir. *Evolutionary and Genetic Biology of Primates.* Academic Press, éd. 1963, pp. 261-310 ; T.C. Hsu & Kurt Benirsche. *An Atlas of Mammalian Chromosomes.* Springer-Verlag, éd. Wien-Heidelberg, 1970.

(3) Yves Christen. *L'eugénisme : perspectives actuelles*, in *Nouvelle Ecole* numéro 14. Paris, janvier-février 1971. pp. 33-61.

(4) A. Bishop, C.E. Blank & H. Hunter. *Heritable Variation in Length of the Y Chromosome*, in *The Lancet.* London, 1962, pp. 18-20 ; A. Gropp. *Unusually Long Y Chromosome in a Child with Testicular Feminization and His Father Personal Communication ;* A. De La Chapelle, H. Horthing, J. Edgren & R. Kaarianen. *Evidence for Existence of Heritable Large Y Chromosomes Unassociated with Developmental Disorder. A Cytogenetical and Clinical Study of 4 Males with Hypogonadism, One with Mongolism, and Their Relatives*, in *Hereditas.* Vol. 50, 1963, pp. 351-60.




*Caryotype du chimpanzé* (troglodytes). *Deux chromosomes de plus que l'homme (d'après J. Ruffié et P. Colombies).*

correspondent au contraire à la «fiche chromosomique normale» de certains individus. Ces variations concernent le chromosome Y (gonosome, ou chromosome sexuel), lequel caractérise le sexe masculin.

La longueur du chromosome Y peut être évaluée par comparaison avec certains «chromosomes standard» situés dans la même cellule. On peut ainsi définir plusieurs indices, tels que :

$$Y_i = \frac{\text{longueur totale de Y}}{\text{longueur moyenne totale d'un chromosome standard}}$$

C'est en utilisant cette méthode que M.M. Cohen et plusieurs de ses collègues de l'Ecole de médecine de l'Etat de New-York à Buffalo (N.Y.), se sont livrés à des estimations très précises, concernant les variations de longueur du chromosome Y en fonction de l'appartenance ethnique.

Sous le titre «Le chromosome d'Abraham», l'hebdomadaire *L'Express* a résumé par l'entrefilet suivant les résultats de leurs travaux : «Les hommes d'origine sémitique peuvent se reconnaître à leurs chromosomes. Depuis que les généticiens ont classé par paires les 23 chromosomes auxquels s'ajoutent le X et le Y caractéristiques du sexe masculin (5), ils ont constaté que le Y présent dans les cellules des populations masculines originaires du Proche-Orient est nettement plus grand que celui qu'ils voient dans les autres parties du monde. D'où son nom de baptême : le chromosome d'Abraham. Le grand Y se trouve chez tous les Sémites, les Arabes comme les Juifs. Et aussi, chez les Japonais, sans qu'on puisse l'expliquer» *(L'Express.* art. cit., p. 90).

## *des différences constantes*

En fait, M.M. Cohen et ses collaborateurs ont observé des cultures de leucocytes provenant de cent individus différents, appartenant à cinq groupes ethniques de vingt personnes : Japonais, Indiens, Noirs américains, Juifs originaires d'Europe orientale, Anglo-Saxons non-juifs. Ayant choisi comme chromosomes standard le chromosome numéro 2 et un chromosome du groupe F, ils ont donc utilisé deux indices : Y2 et YF.

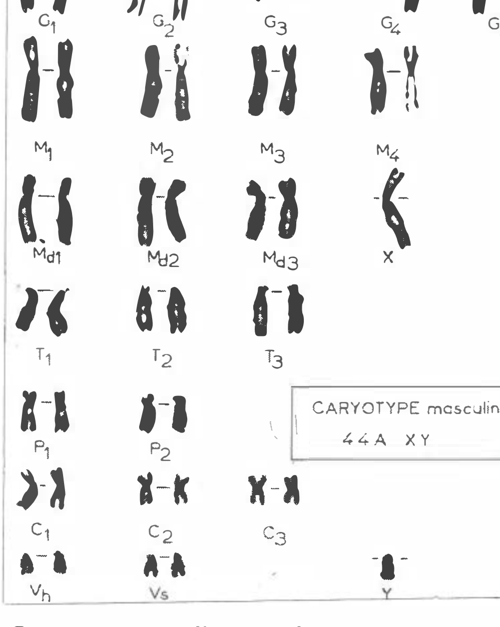
Les résultats (6) sont ramassés dans le tableau suivant, où X représente la *moyenne* pour chaque groupe de

(5) L'article de *L'Express* contient ici quelques imprécisions. Il n'y a pas chez l'homme 23 chromosomes classés par paires, mais 46 chromosomes regroupés deux à deux. En outre, seul le chromosome Y est propre au sexe masculin.

(6) M.M. Cohen, M.W. Shaw & J.W. Mac Cluer. *Racial Differences in the Length of the Human Y Chromosome*, in *Cytogenetics* 5 (1966). pp. 34-52.



Hybridation cellulaire.




Caryotype masculin normal.

population, Var. la *variance* (qui donne une idée de la distribution statistique autour de la moyenne), et E.T., l'*écart-type* (7).

| Groupe ethn. | YF | | | | Y2 | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | X | Var. | E.T. | coeff. de var. | X | Var. | E.T. | coeff. de var. |
| Indiens | 0,8842 | 0,011686 | 0,1081 | 12,2 | 0,2881 | 0,002162 | 0,0465 | 16,1 |
| Japonais | 1,0019 | 0,023317 | 0,1527 | 15,2 | 0,3252 | 0,003919 | 0,0626 | 19,2 |
| Noirs | 0,9223 | 0,007534 | 0,0868 | 9,4 | 0,2964 | 0,001325 | 0,0364 | 12,3 |
| Juifs | 0,9416 | 0,009960 | 0,0998 | 10,6 | 0,2906 | 0,002034 | 0,0451 | 15,5 |
| Non-Juifs | 0,8621 | 0,007868 | 0,0887 | 10,3 | 0,2670 | 0,001789 | 0,0423 | 15,8 |

Il apparaît ainsi que les longueurs moyennes du chromosome Y varient assez nettement selon les populations. Bien entendu, ces variations n'ont qu'une valeur *statistique.* Elles n'affectent pas la *totalité* des individus de chaque groupe ethnique, et ne suffisent pas à elles seules pour les différencier les uns des autres (8). Il n'en est pas moins certain que le chromosome Y des Japonais, par exemple, est nettement plus long, tandis que celui des Européens non-Juifs est nettement plus court.

Le test de Duncan permet d'ailleurs d'apprécier l'importance de ces variations. Pour l'indice Y2, trois groupes sont statistiquement distincts : les Japonais, les Européens, et l'ensemble des trois autres groupes. En ce qui concerne l'indice YF, il apparaît que les Japonais diffèrent *significativement* de tous les autres ; les Juifs, significativement de tous, sauf des Noirs ; les Noirs, significativement de tous, sauf des Juifs et des Indiens ; les Indiens, significativement de tous, sauf des Noirs et des Européens ; les Européens, significativement de tous, sauf des Indiens. Conclusion de M.M. Cohen et de son équipe : les différences

(7) La variance d'une distribution est la moyenne des carrés des écarts à la moyenne. Formule :

$$\text{Var} = \frac{\Sigma (X - \bar{X})^2}{n}$$

L'écart-type est la racine carrée de la variance. On estime que 66 p. 100 de la population se situent dans un intervalle de plus ou moins un écart-type autour de la moyenne, et 95 p. 100 dans un intervalle de plus ou moins deux écarts-types. Le coefficient de variation est le quotient de l'écart-type par la moyenne.

(8) Rien n'étant absolu dans la nature, la race ne peut se définir que sous un angle *statistique* et *dynamique.* Au niveau individuel, on rencontrera toujours des cas-limites, et c'est pourquoi un caractère ne peut être considéré comme significatif que s'il est replacé dans un contexte plus général. C'est ainsi que des recherches récentes, menées par l'Institut de Progenèse, laissent à penser qu'on rencontre aussi le «grand Y» dans une petite fraction de la population française. La proportion, qui n'a pas encore été déterminée avec précision, ne dépasserait pas 5 à 10 p. 1000 avec des «pointes» de 2 ou 3 p. 100 dans certaines régions portuaires.

observées n'existent pas seulement entre individus, mais aussi (et surtout) entre les moyennes spécifiques des groupes raciaux.

Le professeur Jérôme Lejeune, qui est actuellement l'un des meilleurs spécialistes de cytogénétique (on lui doit notamment la découverte des causes du mongolisme), estime que ces différences sont constantes entre les Européens non-juifs d'une part, et l'ensemble des populations sémitiques de l'autre. Des travaux encore inédits, effectués dans les laboratoires de l'Institut de Progenèse, montrent en effet que les Arabes possèdent la même particularité chromosomique que les Juifs. Ils confirment aussi que certains groupes d'origine nord-africaine, comme les Berbères, ne sont pas des Sémites (9).

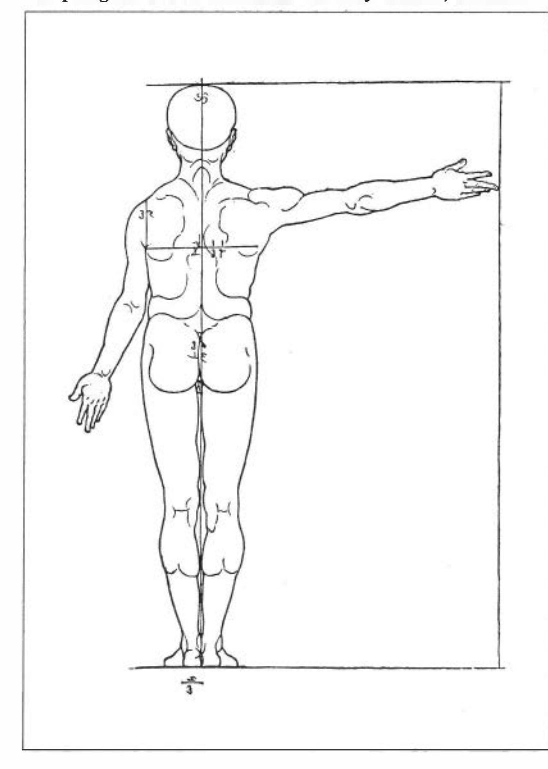
Si ces conclusions devaient être confirmées, on retrouverait au plan évolutif, la preuve de l'origine commune des divers composants de l'ensemble sémitique (10), ce qui revêtirait un intérêt certain du point de vue scientifique. On pourrait aussi, par des calculs systématiques, mieux apprécier ce que ce groupe doit au métissage. Enfin, des études plus poussées permettraient peut-être de situer avec une plus grande précision, l'importance de l'apport purement sémite en Afrique du nord (Arabes, Carthaginois et autres), le passé des anciennes populations asianiques au Proche-Orient (Sumériens notamment), et l'identité des minorités ethniques de ces régions (Kabyles du Maghreb, Kurdes, Druses du Liban, etc.).

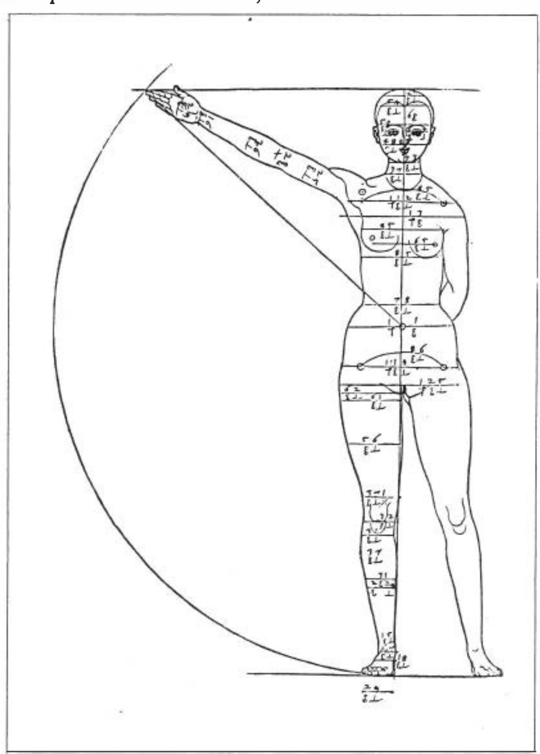
## *gènes spécifiques ?*

Les conséquences sont donc très significatives sur le plan de l'anthropologie. Il est plus difficile, en revanche, de se prononcer sur les implications physiologiques. Mis à part la masculinité, le chromosome Y ne commande à notre connaissance qu'un seul autre trait ; encore est-ce un trait pathologique, puisqu'il s'agit de l'*hypertrichose* (pilosité luxuriante de l'oreille). Il semble qu'il ne détermine aucun autre caractère nécessaire à la vie. Au reste, les individus présentant un syndrome de Turner, qui ne possèdent donc qu'un gonosome X (au lieu de deux chez la femme) et pas de gonosome Y (au lieu d'un X et d'un Y chez l'homme), sont viables, bien qu'anormaux.

(9) Les Berbères actuels apparaissent comme les lointains descendants de populations *caucasoïdes* ayant envahi le Maghreb à la fin du mésolithique et au début du néolithique, en deux vagues successives. Les traces qu'elles ont laissées caractérisent les cultures dites Mouillienne (site de La Mouillah, à 50 km à l'ouest de Tlemcen) et Capsienne (site de Gafsa, à 80 km au sud de Kasserine), lesquelles ont été datées respectivement de 11 000 et 6 450 avant notre ère (Carleton S. Coon. *The Origin of Races.* Alfred A. Knopf, éd. New-York, 1962, pp. 603-09). Le type d'origine (constitution très robuste, face plutôt large, nez camus) était encore celui des indigènes des Canaries, lorsque ces îles furent occupées, au XVème siècle, par les Espagnols.

(10) D'autres indices étaient déjà bien connus, surtout dans le domaine des prédispositions et des affections pathologiques. Des articles récents ont attiré l'attention sur la fréquence des maladies nerveuses chez les individus d'origine sémitique. Aux Etats-Unis, une véritable «campagne communautaire» vient d'être entreprise par le Dr. Michael Kaback, directeur de l'Institut Kennedy à l'hôpital John-Hopkins de Baltimore (Maryland), pour tenter d'enrayer les progrès de la maladie de Tay-Sachs, ou idiotie amaurotique. Cette affection, constamment





Le relatif «manque d'importance» biochimique du chromosome Y n'a pas manqué d'intriguer les chercheurs. Certains ont avancé que ce chromosome possèderait une importante *zone de redondance*, c'est-à-dire une zone dans laquelle des segments d'ADN (acide désoxyribonucléique) se trouveraient *répétés* un grand nombre de fois. Mais ce recours à des «gènes de répétition», transmettant les mêmes informations, ne constitue pas une explication entièrement satisfaisante. Quand on connaît les conséquences très graves que peut entraîner la présence de gènes supplémentaires, notamment dans le cas des *trisomies* (mongolisme = trisomie 21), on peut avoir quelque peine à admettre qu'une duplication partielle du chromosome Y soit sans aucun effet.

## *analyses et dénaturation*

Que le «grand Y» soit ou non porteur de gènes spécifiques, il est intéressant de savoir quelles en sont les segments susceptibles de varier. W. Schnedl, de l'Institut d'embryologie et d'histologie de l'Université de Vienne, s'est tout récemment penché sur la question. Il a fait appel à la méthode de Caspersson, qui consiste à colorer les chromosomes à la quinacrine, puis à les photographier. Après traitement à la quinacrine, les chromosomes présentent en effet trois secteurs inégalement fluorescents. Le centromère délimitant dans le chromosome un bras court et un bras long, on peut distinguer le bras court, non fluorescent, la partie proximale du bras long, peu fluorescente, et la partie distale de ce même bras, fortement fluorescente (11). Schnedl a pu établir que c'est la partie la plus fluorescente qui varie le plus en longueur. La portion distale du bras long varie nettement moins. Le bras court ne varie pas de façon significative (12).

Une autre technique de présentation du caryotype devrait permettre des analyses encore plus fines. Il s'agit d'une méthode de *dénaturation*, due à MM. Bernard Dutrillaux et Jérôme Lejeune (Institut de Progenèse et équipe de recherche associée au CNRS n° 47, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris 6), présentée voici quelques mois à l'Académie des Sciences, par M. Raymond Turpin (13).

La dénaturation est opérée par chauffage. Des cultures de cellules sanguines, normalement étalées et préparées, sont fixées au Carnoy chloroformé pendant 35 mn, puis au mélange Carnoy acétique pendant 20 mn. Lorsqu'elles ont séché, les lames sont plongées durant 10-12 mn, dans un tampon phosphate à pH 6,5 de molarité 20 mn, et maintenues à une température de 87 ° C. Après refroidissement à 70 ° C, elles sont rincées, et plongées dans du colorant de Giemsa que l'on a dilué dans le tampon précédent et ramené à la température ambiante. Au bout de 10 mn environ, on peut observer une coloration pâle des chromosomes, dont on reconnaît la structure fine en contraste de phase. On obtient alors des structures foncées en alternance avec des parties plus claires, et ceci d'une façon constante. Les paires de chromosomes homologues deviennent de ce fait plus faciles à reconstituer, et la dénaturation, mettant en

invalidante et généralement mortelle, atteint les enfants dont les cellules sont dépourvues d'un enzyme, l'hexosaminidase A (Hex. A), indispensable à la dégradation de certains lipides, lesquels, en son absence, s'accumulent dans le tissu cérébral et le détruisent progressivement. Or, «l'une des particularités de la maladie de Tay-Sachs est sa prédilection ethnique : 90 p. 100 de ses victimes sont issues de familles originaires de l'ancienne frontière russo-polonaise (Juifs ashkenazes), et elle se transmet dans ces familles selon le mode héréditaire récessif, c'est-à-dire qu'elle frappe un enfant sur quatre, lorsque les deux parents sont porteurs du gène aberrant (...). Les porteurs qui font courir un risque à leur progéniture, sont très nombreux dans la population d'origine juive ashkenaze : un individu, homme ou femme, sur trente» (Dr. Escoffier-Lambiotte. *L'idiotie amaurotique et les Juifs ashkenazes*, in *Le Monde.* 3 novembre 1971, p. 11 ; voir aussi *Genetics for the Community*, in *Time Magazine.* 13 septembre 1971, p. 40). Soulignant l'«unité relative des réactions pathologiques» du peuple juif, le Dr. Jean-Jacques Richard remarque, concurremment à une relative immunité à la tuberculose, que «les réactions neuro-végétatives et la coronarite, par leur fréquence, dominent la question» (J.J. Richard. *Le facteur racial dans la pathologie.* Gauthier—Villars, éd. Paris, 1963. p. 182).

(11) T. Caspersson, L. Zech, E.J. Modest, G.E. Foley, U. Wagh & E. Simonsson. *Chemical Differenciation with Fluorescent Alkyling Agents in Vivia faba Metaphase Chromosomes*, in *Experimental Cell Research.* 58 (1969), pp. 128-40 ; T. Caspersson & C. Johansson. *Differential Binding of Alkylating Fluorochromes in Human Chromosomes*, in *Experimental Cell Research.* 60 (1970), pp. 315-19.

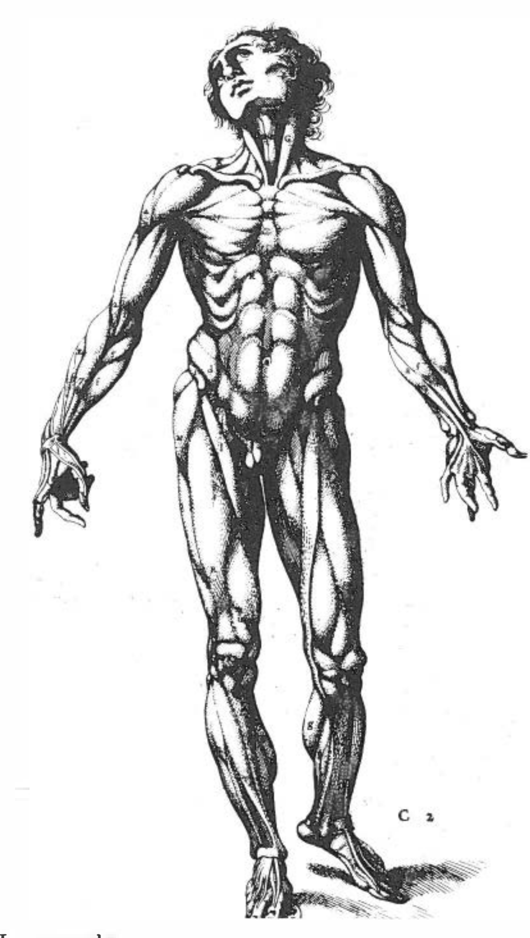
(12) W. Schnedl. *Fluorescenzuntersuchungen über die Längenvariabilität des Y-Chromosoms beim Menschen*, in *Humangenetik.* 12 (1971), pp. 188-94.

(13) Bernard Dutrillaux & Jérôme Lejeune. *Sur une nouvelle technique d'analyse du caryotype humain*, in *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences.* T. 272, pp. 2638-40. Paris, 17 mai 1971.





Les os
*De humani corporis fabrica, Livre I. XVIème siècle*
*(Coll. Viollet)*




Les muscles.
*Planche d'anatomie. Bibliothèque nationale*
*(Coll. Viollet).*

évidence des structures pseudo-moniliformes, produit des images tout à fait remarquables. La technique permet également un repérage aisé des translocations. Il est à souhaiter qu'elle soit appliquée à l'étude des variations du chromosome Y. MM. Dutrillaux et Lejeune concluent d'ailleurs : «La simplicité et la fidélité de cette méthode ne nécessitant aucun équipement particulier, nous font considérer qu'elle accroîtra considérablement l'efficacité des examens cytogénétiques, en précisant l'identification précise de chacun des éléments normaux ou anormaux».

## *variations du cartotype*

D'autres observations relatives aux chromosomes, et ayant une portée d'ordre anthropologique, ont été faites au cours de ces derniers mois. L'une des plus intéressantes concerne la fréquence avec laquelle les variations du caryotype, les unes mineures, les autres rares, interviennent au sein d'un groupe donné. Il ressort en effet des travaux de Lubs et Ruddle, de la Yale University (New Haven, Conn.), que cette fréquence diffère d'une façon significative chez les Noirs et les Blancs (14).

Il s'agit d'une étude effectuée sur grande échelle, auprès des nouveaux-nés de la ville de New Haven, aux Etats-Unis, et portant à la fois sur les anomalies mineures et communes, et sur les anomalies rares. Dans les deux tableaux ci-dessous, P représente le taux de probabilité pour que les résultats obtenus soient purement fortuits (15).

---

(14) H.A. Lubs & F.H. Ruddle. *Application of Quantitative Karyotypy to Chromosome Variation in 4 400 Consecutive Newborns*, in P.A. Jacobs, W.H. Price & P. Lams, dir. *Human Population Cytogenetics.* University Press, éd. Edinburgh, 1970. pp. 120-42.

(15) La numérotation des chromosomes employée ici est celle qui a été adoptée à la conférence sur le caryotype humain normal de 1963 *(Cytogenetics.* 2, 1963. pp. 264-68). Les chromosomes de 1 à 3 constituent le groupe A ; le 4 et le 5, le groupe B ; ceux de 6 à 12 et le gonosome X, le groupe C ; ceux de 13 à 15, le groupe D ; ceux de 16 à 18, le groupe E ; le 19 et le 20, le groupe F ; le 21, le 22 et le gonosome Y, le groupe G.

* *variations mineures communes* (2 444 nouveaux-nés)

| variation chromosomique | Blancs (1929) en p. 100 | Noirs (448) en p. 100 | chi carré (i ddl) | P |
|---|---|---|---|---|
| bras court de D13-15 long | 12,3 | 20,0 | 17,4 | 0,00002 |
| satellite géant de D13-15 | 2,8 | 4,7 | 6,5 | 0,01 |
| bras court de G21-22 long | 2,8 | 6,2 | 13,2 | 0,0003 |
| E16 long | 2,4 | 4,7 | 5,4 | 0,02 |

* *variations rares* (4 000 nouveaux-nés)

| variation chromosomique | Blancs | Noirs | chi carré (i ddl) | P |
|---|---|---|---|---|
| C métacentrique | 2 | 9 | 28,9 | 0,00000006 |
| D13-15 avec bras court très long | 6 | 8 | 14,2 | 0,0001 |
| G21-22 avec bras court très long | 1 | .1 | — | — |

Comme le montre le test dit du *chi carré* (chi deux), la différence entre les deux groupes est presque toujours significative. Elle est particulièrement nette en ce qui concerne l'anomalie rare dite «C métacentrique». Dans presque tous les cas également, le taux de probabilité P reste insignifiant.

Les premiers résultats de ce qui pourrait constituer l'*anthropo-cytogénétique*, sont donc prometteurs. Cette science pourrait d'ailleurs faire des progrès rapides, pour autant que l'on procèderait à l'étude systématique des différents rameaux humains, envisagés sous l'angle de leur «constitution génétique». Associée aux techniques futures dont se dotera la cytogénétique, elle apporterait des données de la plus haute importance relatives aux différenciations ethniques et à l'évolution. ■

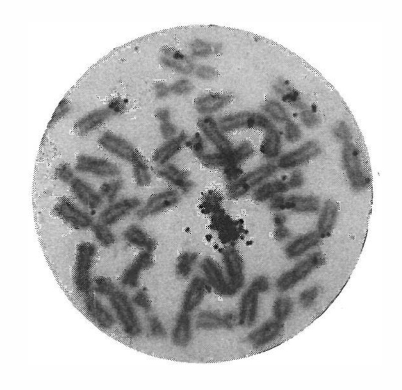
Yves CHRISTEN
*(enquête de François Lebrette)*

## *bibliographie*

En introduction à la cytogénétique, on se reportera à : Carl P. Swanson, Timothy Merz & William J. Young. *Cytogenetics.* Prentice Hall, éd. New-York, 1967.

Pour une étude plus approfondie, consulter : C.D. Darlington & L.F. La Cour. *The Handling of the Chromosomes.* Allen & Unwin, éd. London, 1969 ; Jérôme Lejeune & Turpin. *Les chromosomes humains.* Gauthier-Villars, éd. Paris, 1965 ; John L. Hamerton. *Human Cytogenetics.* Acad. Press, éd. New-York, 1971 ; P.A. Jacobs, W.H. Price & P. Lams, dir. *Human Population Cytogenetics.* University Press, éd. Edinburgh, 1970 ; T.C. Hsu & Kurt Benirsche. *An Atlas of Mammalian Chromosomes.* Springer-Verlag, éd. Wien-Heidelberg, 1970.

Revues : *Annales de génétique, American Journal of Human Genetics, Canadian Journal of Genetics and Cytology, Chromosoma, Cytogenetics, Cytologia, Experimental Cell Research, Genetics Research, Genetics, Hereditas, Journal of Cells Biology, Journal of Genetics, Journal of Heredity, Journal of Medical Genetics, Journal of Molecular Biology, Nature, Proceedings of the National Academy of Sciences, Sciences, Humangenetik.* ■



Métaphase cellulaire (d'après James L. German. Rockefeller Institute, New-York).

Jean-Yves LE GALLOU

# LA SEMANTIQUE GENERALE & LES METHODES D'EVALUATION NON-ARISTOTELICIENNES

On désigne sous le nom de *Sémantique générale* un type particulier de *méthode d'évaluation*, mis au point, durant les années trente, par le comte Alfred Korzybski (1879-1950). Ingénieur et universitaire d'origine polonaise, Korzybski s'était installé aux Etats-Unis en 1917, époque à laquelle les Bolcheviks s'emparèrent du pouvoir en Russie.

A première vue, les termes peuvent intriguer. «La Sémantique générale n'est qu'un lointain cousin de la sémantique linguistique» (feuillet publié par l'Institut de Sémantique générale, 25 octobre 1970). «Il ne s'agit nullement de spéculations philosophiques à propos du langage» (19 décembre 1970). En fait, la présence du mot *sémantique* se justifie par référence au rôle joué par le langage (et différents symboles annexes) dans l'*évaluation* implicite conditionnant le comportement des individus, les uns vis-à-vis des autres et vis-à-vis de leur milieu. Le mot *générale* a été ajouté pour éviter toute confusion avec les autres branches de la logique et de la linguistique, couvertes par la sémantique «classique».

A l'instar de la logistique contemporaine, la Sémantique générale fait ressortir les influences contraignantes que les *habitudes langagières* peuvent exercer sur la pensée, et met en lumière les insuffisances flagrantes de la logique d'Aristote. Elle tire de cette étude des conclusions d'ordre *pratique*, et un *enseignement* valable dans la vie quotidienne.

Dans son principal ouvrage, *Science and Sanity* (Lakeville, Conn. 1933), Korzybski souligne le retard que nos schémas habituels de pensée ont pris par rapport aux implications logiques des derniers développements de la science contemporaine. La théorie de la relativité, la mécanique des quanta, la chimie colloïdale, la neurologie, la logique mathématique sont incompatibles avec les «méthodes aristotéliciennes d'évaluation», dont l'emprise sur la pensée occidentale s'est maintenue jusqu'à nos jours. Les principes de base de la logique d'Aristote sont des simplifications excessives *(oversimplifications)*, qui ne permettent pas de rendre compte d'une façon satisfaisante des véritables structures de la réalité. Il en résulte une déformation de nos pensées, équivalant à une sorte de maladie chronique *(un-sanity)*, laquelle exige une *réorientation* et un *traitement*.

Par rapport à la logistique, la Sémantique générale apporte un «correctif biologique». «Son idée essentielle est qu'une signification ne peut être comprise que si l'on tient compte du système nerveux et du système de perception humains, qui en sont les vecteurs et les filtres. Car, en raison des limitations de son système nerveux, l'homme ne peut appréhender qu'une partie de la vérité, et jamais sa totalité» (Van Vogt). Il ne peut être incarné et désincarné, à la fois juge et partie. Le monde est un ensemble dont il ne peut avoir une vue globale, du seul fait qu'il est l'un de ses composants. La conscience de ces limitations conduit au sentiment tragique. Elle implique des *conventions* au niveau du raisonnement et du comportement.

Pour Korzybski, l'observateur reste une personne déterminée, et l'observation s'en ressent toujours. Les subjectivités et les préjugés interviennent même dans le domaine des sciences dites exactes (physique, chimie, mathématique), contrairement à l'opinion communément répandue. Van Vogt : «Tout expérimentateur scientifique est limité dans son aptitude à *abstraire* des informations (..) Chaque chercheur introduit son équation personnelle dans ses recherches».

Dès sa pleine formulation théorique, la Sémantique générale, à laquelle on se réfère grâce au symbole «Ā» (non-A), fit une vive impression dans les milieux scientifiques. Parallèlement, quelques romans à succès en vulgarisèrent les principes auprès du grand public (1).

---

(1) Signalons notamment les deux ouvrages d'Alfred E. Van Vogt, *Le monde des Ā* (Boris Vian, trad. J'ai lu, éd. ; édit. définitive avec une postface inédite, 1970) et *Les joueurs du Ā*, qui font désormais partie des classiques de la science-fiction. *Le monde des Ā*, qui s'ouvre sur une citation de Bertrand Russell («Le but de la science est d'éviter au bon sens de se laisser surprendre, et de créer des processus mentaux qui devront être en étroit accord avec le

En 1938, un Institut de Sémantique générale (Institute of General Semantics, for Linguistic Epistemologic Scientific Research and Education) s'est ouvert à Lakeville (Connecticut), aux Etats-Unis. Il est aujourd'hui le siège de la Société internationale de Sémantique générale (ISGC) et de son journal trimestriel, *Etc* (et cetera). En France, M. Severen Schaeffer, représentant de l'Institut pour l'Europe, organise régulièrement des séminaires d'études et des sessions d'entraînement d'une, deux ou trois journées, auxquels participent des ingénieurs et des cadres d'industrie désireux de se recycler (2).

Le texte que l'on va lire est le compte-rendu de l'un de ces séminaires de Sémantique générale, qui s'est tenu les 9, 10 et 11 décembre 1970 à Paris.

## bousculer les habitudes mentales

Le 9 décembre 1970, dix personnes se trouvent réunies dans l'une des salles de l'hôtel Royal Monceau, à Paris. M. Severen Schaeffer invite chacun à se présenter. Il y a là un psycho-sociologue de la société BSN (X1), un chargé de formation à l'Européenne de Brasserie (X2), un informaticien (X3), un représentant des laboratoires IBM (X4), un contrôleur de gestion à la SNPA (X5), un documentaliste de la Fédération nationale du Crédit Agricole (X6), etc.

Dès le début de la séance, les participants sont bousculés dans leurs habitudes mentales. M. Schaeffer : «Rien ne sera abordé ici que vous ne sachiez déjà. Vous aurez peut-être une vue d'ensemble dans trois jours, mais pas avant. D'ici là, vous ressentirez surtout un sentiment de frustration. Le meilleur moyen de ne pas saisir est de chercher à comprendre». Suit un test *(Is of Identity Test)*, dont voici quelques extraits :

> «*Instructions :* Il n'y a pas de réponses exactes ou inexactes aux questions suivantes. Vous devez répondre aussi rapidement que possible. Répondez aux déclarations que vous considérez être *toujours vraies* en entourant la lettre V. Pour celles que vous croyez *ne pas être toujours vraies*, entourez la lettre F. Si vous ne pouvez pas vous décidez, entourez la lettre I.
>
> « 4. V.F.I. Dieu est partout
> « 7. V.F.I. Le chien est un animal à quatre pattes
> «13. V.F.I. Il faut être deux pour réaliser un accord
> «58. V.F.I. La liberté de la parole est bonne
> «69. V.F.I. Les couleurs de la France sont bleu, blanc, rouge»

Pour les propositions 4 et 7, M. Schaeffer a entouré, à chaque fois, la lettre F. On ne saurait dire en effet que ces deux propositions sont «toujours vraies». La proposition «Dieu est partout» n'est admissible que si l'on croit en Dieu, et dans la mesure où l'on s'est entendu sur la définition du concept : elle est vraie pour les chrétiens et fausses pour les athées. Quant à la proposition «Le chien est un animal à quatre pattes», il est bien évident qu'il s'agit là d'une définition ne caractérisant nullement les chiens de fusil. Dans les deux cas, ceux qui ont entouré les lettres I ou V ont *borné* leur appréciation. Ils l'ont fait reposer sur des *prémisses implicites.*

## prémisses implicites

Au Moyen-Age, un apothicaire se rend au chevet d'un malade. L'homme est couché, sa figure est verdâtre, il souffre et se contorsionne. Pour le médecin, aucun doute n'est permis : l'homme est possédé du démon (P 1). Il faut faire partir le Malin du corps dont il s'est emparé (T 1). Le médecin prescrit alors un exorcisme, et pratique une saignée (C 1).

En 1971, un médecin rend visite à un patient présentant les mêmes symptômes. Il diagnostique une affection d'origine virale (P 2), et entreprend de s'attaquer aux microbes (T 2). Il rédige alors une

---

processus du monde extérieur»), a pour héros un mutant doté d'un double cerveau, nommé Gilbert Gosseyn (jeu de mot : *go sane*, «qui va sain d'esprit»). Celui-ci redécouvre progressivement son identité dans un monde où «la technique non-aristotélicienne de pensée automatique extensive, unique progrès du XXème siècle, est devenu, quatre cents ans plus tard, la philosophie dynamique de l'espèce humaine». La sortie du livre suscita une formidable vague d'intérêt pour la Sémantique générale. Les étudiants affluèrent à l'Institut de Lakewood, où le comte Korzybski accepta de se faire photographier en train de lire *Le monde des* $\bar{A}$.

(2) Trois sessions de «méthodologie non-aristotélicienne» se sont déroulées durant l'automne 1971, à l'abbaye de Royaumont. Quatre séminaires de perfectionnement ont eu lieu également, à l'hôtel Hilton de l'aérogare d'Orly. Chaque session était limitée à douze participants (inscriptions : 1250 F par personne), dont deux au maximum appartenant à une même organisation commerciale ou industrielle. Une documentation complémentaire est disponible sur demande (M. Severen Schaeffer. 25, place Dauphine, Paris 1).

ordonnance, et fait appel à des médicaments (C 2). Cependant, toujours à notre époque, un autre médecin, placé dans des circonstances analogues, va raisonner autrement. Tout le monde étant en contact avec des microbes, il va se demander pourquoi *telle personne* est atteinte par la maladie, et non telle autre (P 3).

En d'autres termes, il va s'occuper d'un cas particulier *(tel* malade), et pas seulement récapituler son savoir sur une certaine maladie (T 3). Il va donc s'enquérir de la situation familiale de son client, de son milieu de travail, de sa fatigue, de son affectivité, etc. (C 3).

A partir de ces trois exemples, on obtient le schéma suivant, où P = prémisse, T = théorème, et C = conclusion. Il apparaît alors qu'il suffit de modifier les *prémisses* pour affecter le comportement. Les théorèmes ne font que prolonger les postulats. M. Schaeffer : «Ce n'est pas par le seul raisonnement qu'on peut tirer des conclusions. Tout dépend du point de départ».

| | | |
|---|---|---|
| P 1 | P 2 | P 3 |
| ↓ | ↓ | ↓ |
| T 1 | T 2 | T 3 |
| ↓ | ↓ | ↓ |
| C 1 | C 2 | C 3 |

Nul ne peut se passer de prémisses dans la vie courante. Mais on peut acquérir une conscience plus aïgue de la façon dont elles interviennent dans nos pensées, et agissent sur notre comportement.

Bon nombre de prémisses sont impliquées par le langage. Lorsque nous parlons de la «marche», nous supposons implicitement qu'il est possible de séparer l'action (marcher) de l'acteur (l'homme, le chien qui marche). En fait, nous savons bien qu'il s'agit là d'une *commodité verbale*, à laquelle ne correspond aucune réalité. De même lorsque nous écrivons : «un crayon est un crayon», nous excluons par le fait même qu'un crayon puisse servir à autre chose qu'à écrire. Ce en quoi nous nous trompons, et cette *simplification abusive* vient de l'*habitude*. L'amoureux transi qui dit à sa bien-aimée : «tu m'aimes, ou tu ne m'aimes pas», tombe dans le même travers (il s'expose en outre à de graves ennuis personnels en simplifiant à outrance une situation qui ne s'y prête guère). Il se comporte (sans le savoir) comme un logicien «classique», pour qui, suivant Aristote, x ne peut pas être à la fois A et non-A, et qui se condamne ainsi à ne pas comprendre certaines réalités de la vie. Car certains hommes peuvent être imaginatifs un jour, et routiniers le lendemain. D'autres sont particulièrement intelligents dans leur vie professionnelle, et spécialement inconséquents dans leur vie privée, etc.

## *quatre conclusions*

Dans *Le rôle du langage dans les processus perceptuels*, Alfred Korzybski rappelle que les principes de base de la logique aristotélicienne sont liés à la «grammaire philosophique» de notre langage : principe d'identité (tout ce qui est est), principe de contradiction (rien ne peut à la fois être et n'être pas), principe du tiers exclu (tout doit ou bien être ou bien ne pas être).

Pour faire réagir X 1, X 2, X 3, etc., M. Severen Schaeffer fait appel à des exemples concrets et des *gadgets*. Il déplie une grande photo en couleurs, représentant une jeune et jolie personne assez peu vêtue, et demande : «Aimeriez-vous passer une soirée avec elle ? » Quelques uns répondent affirmativement. L'animateur se fâche : «Vous voulez vraiment passer une soirée avec une feuille de papier ? ». Conclusion n° 1 : *Une carte n'est pas le territoire qu'elle représente.*

Rien ne nous empêche de dessiner des cartes auxquelles ne correspond aucun territoire, d'employer des mots ne renvoyant à nulle réalité (la licorne, la conscience universelle, le bon sauvage). Le nom de M. Schaeffer a été mentionné plusieurs fois dans cet article, mais le lecteur n'a toujours pas fait sa connaissance. Conclusion n° 2 : *Les mots ne sont pas les choses.*

Le décalage existant entre les mots et les choses, la carte et le territoire correspond au décalage existant entre une *représentation statique* et une *réalité dynamique*. Korzybski donne l'exemple suivant : «Si nous lisons *Le Manifeste communiste* de Karl Marx et Friedrich Engels, nous trouvons le mot «moderne» à bien des pages. Or, nous avons une propension à évaluer ce mot comme renvoyant tout naturellement à notre époque, ce que font d'ailleurs nombre de lecteurs. Personnellement, je suggère qu'à chaque fois que nous rencontrerons le mot «moderne», nous écrivions en marge la date «1848». En spécifiant la date de cette façon, bien des arguments nous apparaîtront comme désuets, et par suite périmés, car nous vivons dans un monde entièrement différent de celui de 1848». Les idéologies se périment d'autant plus vite qu'elles appliquent les mêmes mots à des réalités changeantes.

Cet article porte sur un séminaire de Sémantique générale. Mais ce n'est pas un séminaire de Sémantique générale. M. Schaeffer : «Aussi longtemps que je puisse parler d'un sujet, je n'aurai jamais tout dit sur ce

sujet». Si long soit-il, cet article ne couvrira *jamais tous* les aspects du séminaire auquel il renvoie. Nous sommes à Paris, prenons une carte de Paris. Cette carte est incomplète, et par là même *conventionnelle,* car elle ne nous représente pas en train de l'examiner. Conclusion n° 3 : *Une carte ne couvre pas tout le territoire auquel elle renvoie.*

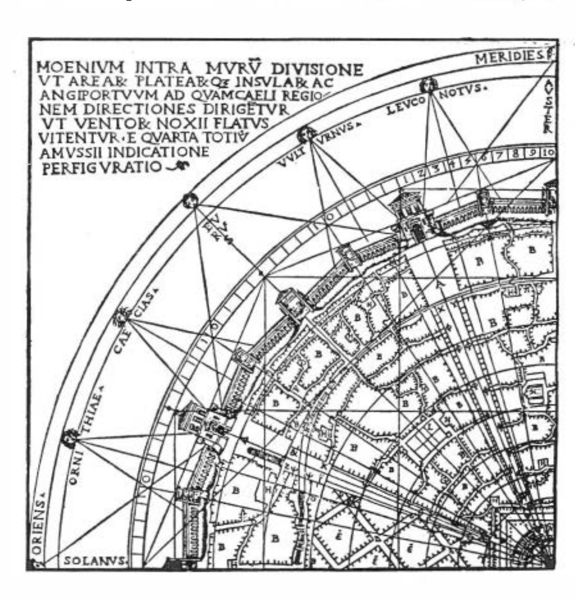
«C'est dans l'hiver de 1830 et à trois cents lieues de Paris que cette nouvelle fut écrite. Bien des années avant 1830, dans le temps où nos armées parcouraient l'Europe, le hasard me donna un billet de logement pour la maison d'un chanoine. C'était à Padoue... Repassant à Padoue vers 1830, je courais à la maison du bon chanoine.. J'y trouvai le neveu du chanoine et la femme de ce neveu. Quelques personnes survinrent, et l'on ne se sépara que fort tard... Ce qui nous fit veiller surtout, ce fut l'histoire de la duchesse Sanseverine, à laquelle quelqu'un fit allusion et que le neveu voulut bien raconter tout entière en mon honneur..».

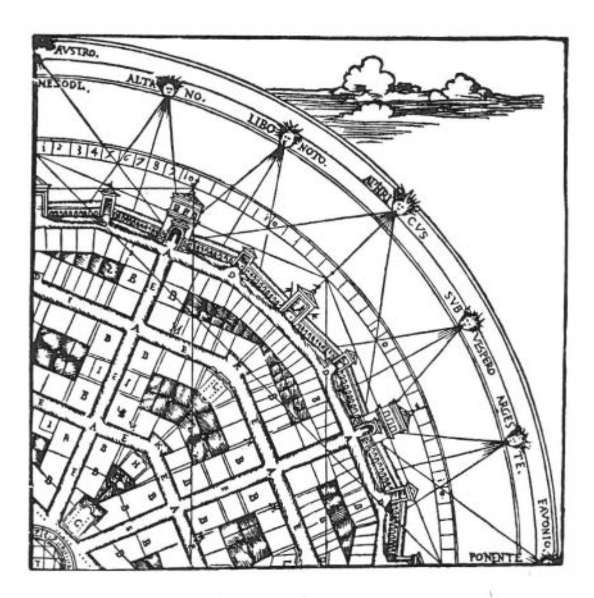
C'est par cet «avertissement» que débute *La Chartreuse de Parme.* Stendhal, pour éclairer ses lecteurs, explique quelle est l'«histoire de l'histoire» qu'il va leur conter. C'est un fait que bien des ouvrages comportent une «préface», un «avertissement» ou un «avant-propos». Les auteurs semblent éprouver le besoin de *dire quelque chose à propos de ce qu'ils vont dire,* d'avoir recours à un «métalangage» (langage sur le langage). Conclusion n° 4 : *Une carte est de nature auto-réflexive.*

Les quatre principes énoncés ci-dessus («Une carte n'est pas le territoire qu'elle représente», «Les mots ne sont pas les choses», «Une carte ne couvre pas tout le territoire auquel elle renvoie», «Une carte est de nature auto-réflexive») constituent les prémisses de la Sémantique générale.

## *indicibles*

J'abstrais, tu abstrais, il abstrait : les personnes assistant à la session doivent conjuguer le verbe «abstraire». La Sémantique générale emploie le mot dans un sens très précis. M. Schaeffer désigne un objet sur une table : «Qu'est-ce que c'est ? ». Réponse de X 7 : «Un cendrier». Réplique : *«Vous appelez* cela un cendrier. Mais je pourrais aussi bien parler d'un support publicitaire, d'un motif décoratif, d'une arme de jet, d'un morceau de céramique, etc.» La désignation que l'on applique aux objets provient de l'emploi que l'on compte en faire, et que l'on en fait *habituellement.* Lorsque nous abordons un objet, nous n'en retenons pas tous les éléments : *nous en abstrayons certains éléments* pour la commodité.

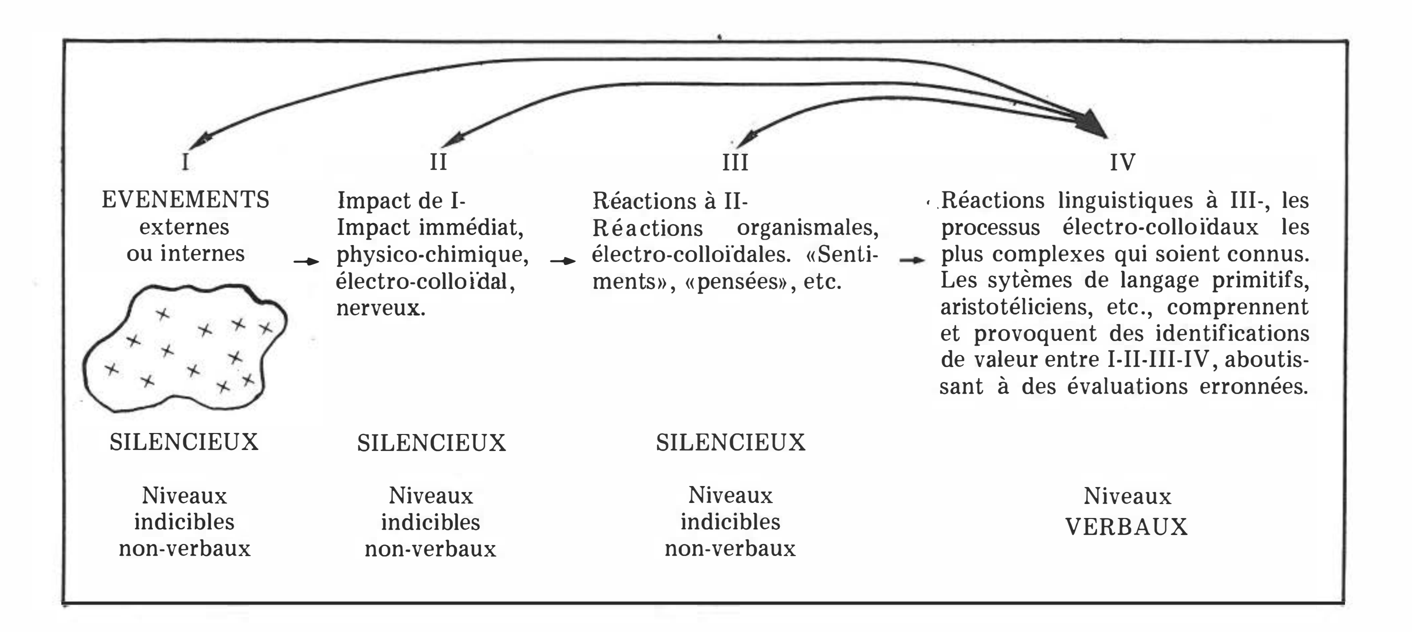



Certaines choses sont pratiquement *indicibles.* M. Schaeffer demande aux personnes présentes de se taire durant quelques minutes, et d'observer ce qui les entoure sans penser à rien. Il les invite ensuite à faire part de leurs observations. Fait remarquable, toutes les descriptions sont différentes : chacun à l'impression qu'un fossé sépare les paroles prononcées des sensations éprouvées. On pourrait multiplier les exemples. Croquez une pomme : essayez de décrire ce que vous avez *ressenti.* Pincez-vous : racontez vos *impressions.* L'expérience quotidienne vérifie le propos de Ludwig Wittgenstein : «Ce qui peut être montré ne peut pas être dit».

## *le mécanisme de l'abstraction*

Korzybski, dans *Le rôle du langage dans les processus conceptuels,* utilise le diagramme suivant pour représenter le mécanisme de l'abstraction «d'un point de vue électro-colloïdal non-aristotélicien» :




Il ajoute : «La plupart d'entre nous identifient en valeur les niveaux I, II, III et IV, et réagissent comme si nos expressions verbales à propos des trois premiers niveaux étaient le *ça* de l'événement. Quoique nous puissions dire que quelque chose «est», il tombe sous le sens que ce n'est pas le quelque chose des niveaux silencieux».

Une proposition grammaticalement correcte telle que «*Nouvelle Ecole* est une revue» signifie, entre autres choses, que celui qui l'emploie *identifie* «ça» (telle partie des signaux perçus en provenance du monde extérieur) avec une revue. «Ce steak est bon», «cette femme est belle», «cet homme est grand» : ces phrases ont ceci de commun que, dans chaque cas, un sujet se voit attribuer une qualité par l'intermédiaire du verbe «être».

## *chasser le verbe «être»*

Bertrand Russell distinguait quatre usages différents du verbe «être» dans les langues du groupe indo-européen : existence («ça y est, la cigarette est allumée»), auxiliaire («c'est fait»), prédication («ce steak est bon»), identification («*Nouvelle Ecole* est une revue»). M. Schaeffer ajoute : «Pour la prédication et l'identification, chassez le verbe «être» de votre vocabulaire. Vous allez faire des découvertes extraordinaires».

La prédication par le verbe «être» est le plus sûr moyen d'en arriver à des simplifications abusives et des *affirmations totalitaires.* Elle nous conduit en effet à séparer implicitement l'expérimentateur de l'objet de l'expérience, et donc à transformer une sensation perçue par un individu x dans un cadre spatio-temporel y, en une «vérité» prétendûment universelle. La saveur d'une pièce de viande sur tel palais à un moment donné s'exprime par la phrase : «ce steak est bon». Pourtant le bon goût n'est pas *dans le steak* ; il est dans le fait qu'un individu carnivore apprécie la viande qui lui passe sous la dent au moment opportun. L'opinion, là encore, reste essentiellement subjective. Chaque homme, chaque peuple formule ses jugements, fixe sa propre échelle de valeurs en fonction de sa mentalité, des règles qu'il s'est données, des circonstances, du milieu, etc. Le «beau en soi», l'humanité conceptuelle, le Vrai et le Juste à majuscules, sont de simples vues de l'esprit, des accidents de langage dont les métaphysiques ont tiré argument (3).

L'identification par le verbe «être» n'est pas plus satisfaisante, puisqu'elle met exclusivement en valeur tel ou tel aspect des choses, et cet aspect seulement. Il faudrait dire : «*Nouvelle Ecole* est, *notamment*, une revue», car *Nouvelle Ecole* est aussi une équipe rédactionnelle, un outil intellectuel, un titre légalement déposé, de la cellulose et de l'encre d'imprimerie, etc.

Les idéologies ont fait un usage intensif de telles formulations. Ne retenant du réel (i.e. *abstrayant* à leur profit) que les éléments susceptibles de les conforter, elles se ramènent, selon le terme employé par M. Jules Monnerot, à des *unilatéralismes*, lesquels mettent en avant un *facteur explicatif exclusif*, prétendûment applicable à toutes les situations. Ainsi, pour un marxiste, «les relations fondamentales de

(3) Sur les problèmes philosophiques découlant d'un usage abusif du verbe «être», consulter : Louis Rougier. *La métaphysique et le langage.* Flammarion, éd. 1960 ; Alain de Benoist. *De la langue à la structure. Procès du langage*, in *Nouvelle Ecole n° 2* (pp. 7-30) ; *L'empirisme logique et le «Wiener Kreis»*, in *Nouvelle Ecole* n° 13 (pp. 15-62).

toute société humaine *sont* les rapports de production» (Henri Lefebvre. *Le marxisme.* PUF, éd. 12ème édition, p. 63).

L'élimination, chaque fois que faire se peut, du verbe «être» entraîne une véritable *libéralisation* des formes d'expression. Une proposition telle que *«je trouve* que ce steak a bon goût», substituée à «ce steak est bon», laisse prévoir que d'*autres* auront peut-être une opinion différente. Elle ouvre la porte au dialogue, et permet une meilleure approximation de la vérité. De même, une phrase comme *«je considère* les rapports de production comme les relations fondamentales de toute société humaine» admet implicitement que d'autres classifications peuvent être envisagées.

## *en fonction d'un modèle théorique*

Marianne, âgée de cinq ans, se promène dans un parc en compagnie de ses parents. Ceux-ci, venant à passer près *d'un* manège pour enfants, lui proposent de monter sur un cheval de bois. Marianne refuse : «Je n'aime pas *les* manèges». Mais les parents insistent, et la petite fille finit par céder. Quelques minutes plus tard, Marianne, conquise, demande à la générosité parentale de se manifester à nouveau. Les parents, intrigués, se souviennent alors d'un incident survenu quelques semaines plus tôt. Marianne était montée dans un manège dont le mouvement était trop rapide. Elle avait eu mal au coeur. D'où sa conclusion : «Je n'aime pas les manèges».

«Je n'aime pas les manèges», «Je n'embauche jamais des candidats portant des chaussures mal cirées», «Je déteste les Américains», «Je n'achète jamais que des pommes golden» : ceux qui adoptent de telles prémisses s'économisent bien des efforts. Dès qu'ils ont identifié une personne ou un objet entrant dans l'une des *catégories* sur lesquelles ils ont arrêté leur opinion, leur attitude ne change jamais. Ils ne réagissent plus en fonction de la *réalité concrète*, mais en fonction d'un *modèle théorique* déclenchant chez eux un certain nombre de stimuli. Dans toute société, cette réaction caractérise le plus grand nombre. Les propagandistes politiques, les spécialistes du *marketing* et de la publicité l'utilisent à leur profit. Une firme qui entend s'imposer sur un marché doit imposer son *image de marque.* Bien souvent, plutôt que de se lancer toute seule à découvert, elle préfèrera s'associer ou s'approprier une société déjà installée, et dont l'image de marque bénéficie d'un certain *impact.* Dans le monde universitaire, les diplômes servent d'images de marque indépendamment de leur valeur réelle : la plupart des candidats au concours d'entrée à l'Ecole Nationale d'Administration ne cachent pas qu'ils sont essentiellement motivés par le désir de se procurer le «label ENA».

## *impact et catégories*

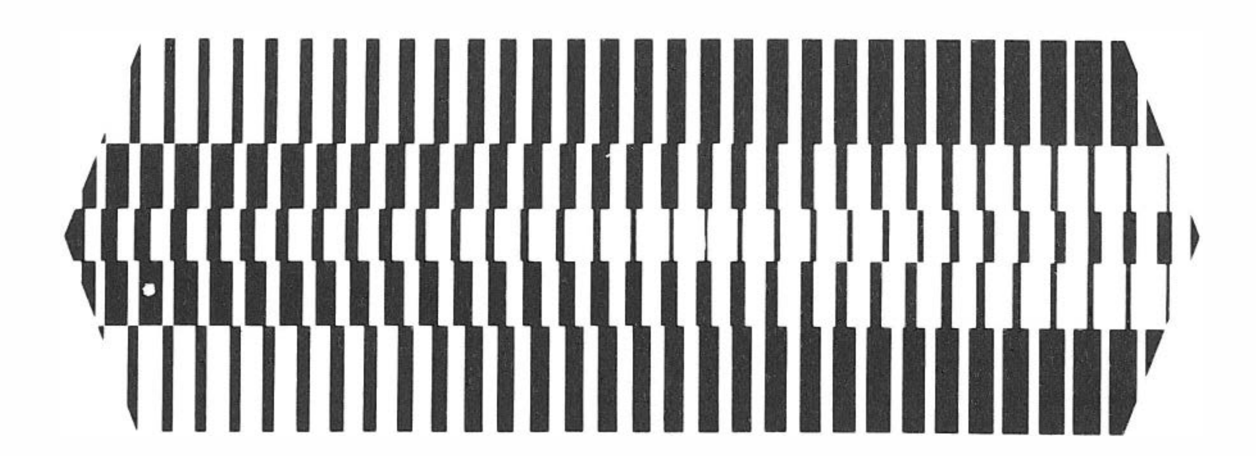
Un dirigeant de la Banque de France, qui désirait organiser un séminaire de Sémantique générale, avait pris contact avec M. Severen Schaeffer. Celui-ci s'apprêtait à lui parler des sessions qu'il animait lorsque son interlocuteur l'interrompit pour lui demander de bien vouloir préciser ses titres et qualités. «Représentant pour l'Europe de l'Institut de Sémantique générale», répondit-il. Le haut fonctionnaire devint alors aussi déférent que possible. Or, le titre avait été choisi aux Etats-Unis, pour obtenir précisément un *impact* maximum.

Vilfredo Pareto fut l'un des premiers à mettre en lumière le rôle des *dérivations* d'autorité dans le domaine social et politique. Comme le remarque le professeur G.-H. Bousquet dans son *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto*, l'opinion d'Einstein sur les problèmes de la guerre et de la paix n'a pas plus de valeur intrinsèque ni d'importance que celle de n'importe qui. Mais il est extrêmement courant que les intellectuels, les artistes et les savants s'efforcent d'utiliser leur prestige (i.e. leur compétence *dans un domaine donné)* pour donner plus de *poids* à l'opinion qu'ils peuvent porter sur les problèmes les plus différents (i.e. dans les domaines où ils ne sont nullement compétents).

Un jugement *catégorique* (au sens propre du terme), affectant les objets ou les personnes, est automatiquement limité dans sa portée. Il revient à réagir en fonction d'une *étiquette*, et non en fonction des caractéristiques réelles de la chose ou de l'individu concernés. La pratique de la *catégorisation* limite le champ d'appréhension et le raisonnement à une expérience isolée («Je n'aime pas les manèges»), un parti-pris («Je déteste les Américains»), un préjugé («Je n'embauche jamais des candidats portant des chaussures mal cirées»), etc. M. Schaeffer : «Nous construisons nos catégories *en fonction de ce que nous avons abstrait».* Cette même pratique privilégie les similitudes de situations, et néglige les différences. C'est tout le problème de la valeur de l'expérience historique : «On donne le même nom à deux choses, et on suppose que c'est la même chose».

Là encore, il importe plus de connaître les travers dans lesquels la pensée risque à tout moment de tomber, que d'espérer échapper à des imperfections qui semblent bien inhérentes à la nature même du langage. Les quelques tentatives qui ont été faites pour donner naissance à une «langue idéale» (voir les efforts de Carnap, Kleene, etc.) n'ont d'ailleurs pas été payées de succès. On n'échappe pas à ce que l'on est. Mais on peut essayer de se connaître soi-même.

La langue que nous employons, et qui reflète la structure mentale dont elle est issue, prédétermine la façon dont nous analysons le monde. En français, l'arc-en-ciel a sept couleurs. Mais en anglais, le «marron»



n'existe pas. Le linguiste américain Benjamin Lee Whorf écrit : «Le langage est avant tout une classification et une réorganisation opérées sur le flux de signaux interrompu de l'expérience sensible ; classification et réorganisation qui ont pour résultat une ordonnance particulière du monde».

A cette «dissection de la nature suivant des lignes tracées d'avance par nos langues maternelles», s'ajoutent les définitions personnelles que nous donnons aux catégories.

L'ORTF avait interrogé les élèves d'une petite classe maternelle pour savoir ce qu'était pour eux un soldat. Les enquêteurs avaient obtenu des réponses telles que : «c'est un monsieur», «c'est quelqu'un de méchant», «c'est un cow-boy», «c'est quelqu'un qui porte une casquette», etc. A vrai dire, bien des discussions d'adultes ne vont pas plus loin : les mêmes mots ne renvoient pas aux mêmes choses, les mêmes choses ne rentrent pas dans les mêmes catégories. M. Henri Laborit remarque à ce sujet : «Chacun de nous possède, des êtres et des choses, une expérience unique parce que sa situation dans l'espace-temps est également unique. L'expérience que nous avons des êtres et des choses peut être «analogue» à celle de nos contemporains, elle ne peut être identique, elle est en fait le plus souvent différente. Cependant, nous utiliserons pour exprimer cette expérience un «langage» commun qui ne pourrait servir de véhicule d'information que si les signaux qui le constituent exprimaient une expérience identique de ces êtres et de ces choses. Ce qui est impossible. Un père et un fils parlant la même langue ne se comprennent plus, parce que l'expérience des mots et des concepts qu'ils recouvrent qu'ils ont acquise, est différente du seul fait qu'elle ne s'est pas située dans le même cadre spatio-temporel» *(L'agressivité détournée. Introduction à une biologie du comportement social.* 10-18, éd. p. 26).

S'il veut améliorer ses communications, le locuteur doit donc préciser à quel objet il se réfère, quelles sont les circonstances spatio-temporelles de la situation qu'il décrit. La Sémantique générale l'incite à rester au plus bas niveau d'abstraction possible (c'est-à-dire, compte tenu de la définition donnée plus haut, à retenir le plus grand nombre possible d'aspects du réel). Plutôt que de parler de «l'époque moderne», il est préférable de dire si l'on se réfère à 1848 ou à 1971. Plutôt que de disserter sur «l'humanité», il vaut mieux indiquer si l'on veut parler des habitants de Stockholm ou des Boschimans du Kalahari.

## *des procédés extensionnels*

Alfred Korzybski a proposé d'avoir recours à des «procédés extensionnels», c'est-à-dire à des méthodes susceptibles de donner une dimension plus concrète au langage courant.

a) Les *indices* et les *indices-chaînes.* Les indices permettent de remplacer un nom générique par un nom propre : X 1, X 2, X 3 ; manège 1, manège 2, manège 3. Les indices -chaînes, plus descriptifs, introduisent l'environnement de l'objet dans l'analyse : candidat 111 (ayant eu ses chaussures salies, un jour de pluie, après avoir traversé un chantier de travaux publics), candidat 122 (portant des chaussures sales, un jour d'été, sur les Champs-Elysées), etc.

b) Les *dates.* L'emploi de la chronologie rappelle que le monde est essentiellement dynamique, tandis que toute description (toute *carte)* reste statique : modernité 1848, modernité 1971 ; idéologie de référence modèle 1936, idéologie modèle 1960.

c) *etc.* Le séminaire des 9, 10 et 11 décembre 1970 s'est déroulé dans une salle contenant un groupe de tables disposées en demi-cercle, des chaises, des cendriers, des tableaux, des crayons, etc. L'usage du terme «etc.» dispense ici de rédiger un exercice de style qui tiendrait à la fois du bilan comptable et du nouveau roman. Il indique que, si longue puisse-t'elle être, une description ne peut jamais être complète («une carte ne couvre pas tout le territoire auquel elle renvoie»). Korzybski écrit : «Ce procédé, où nous trouvons incidemment la clé de la solution de l'infini mathématique, nous amène à éviter le dogmatisme, l'absolutisme, etc.»

d) Les *guillemets*. Dans certains contextes propositionnels, l'adjonction de guillemets permet de «dédramatiser» certains mots : «corps», «esprit», «émotion», «intellect». Les guillemets mettent en garde le lecteur contre des conclusions hâtives, l'incitent à ne pas trop se fier aux termes élémentalistes et métaphysiques, et lui rappellent que les spéculations verbalisantes sont le plus souvent vides de sens.

e) Le *trait d'union*. Espace-temps, psycho-somatique, socio-génétique, bio-politique : le trait d'union rappelle que les mots ne constituent pas des entités autonomes, et qu'il existe dans la réalité des inter-relations complexes entre les choses auxquelles ils renvoient.

## *ce que nous savons, et qui ne convient pas*

A l'*évaluation par définition*, caractéristique de l'orientation aristotélicienne, la Sémantique générale substitue l'*évaluation par extension*, qui tient compte, comme le rappelle Korzybski *(Le rôle du langage dans les processus conceptuels)* des «faits positifs» de chaque situation particulière à laquelle nous avons à faire face.

M. Severen Schaeffer a recours à une métaphore pastorale. Un certain nombre d'éleveurs entourent leurs champs avec des clôtures électriques. Or, il est très rare que le courant passe effectivement dans les fils constituant ces clôtures. Pourtant, le bétail ne cherche pas à sortir de l'enclos. L'explication est assez simple. Lorsqu'au début, la barrière a été branchée, les animaux qui s'en sont approchés ont reçu une décharge dont ils ont gardé le souvenir. Ils ont alors pris l'habitude de se tenir à l'écart. L'habitude étant acquise, il devient inutile de consommer du courant. Dans la vie de tous les jours, bien des individus ne se comportent pas autrement que ces bovins. Les habitudes qu'ils ont acquises demeurent toute leur existence, bien après que la situation les ayant fait naître a disparu. Négliger les éléments propres à chaque situation revient ainsi à se laisser emprisonner dans la routine et les schémas théoriques, attitude éminemment nuisible à l'efficacité des interventions, notamment dans le domaine économique.

M. Marcel Capet, professeur d'économie d'entreprise à la faculté de Droit de Paris, rapporte qu'un grand nombre de sociétés ont tendance à faire confiance à des «méthodes éprouvées», sans chercher à savoir si les circonstances dans lesquelles ces méthodes ont été employées présentent quelque analogie avec leur propre situation. M. Schaeffer : «Les problèmes ne viennent pas de ce que nous ne savons pas, mais de ce que nous savons, et qui ne convient pas».

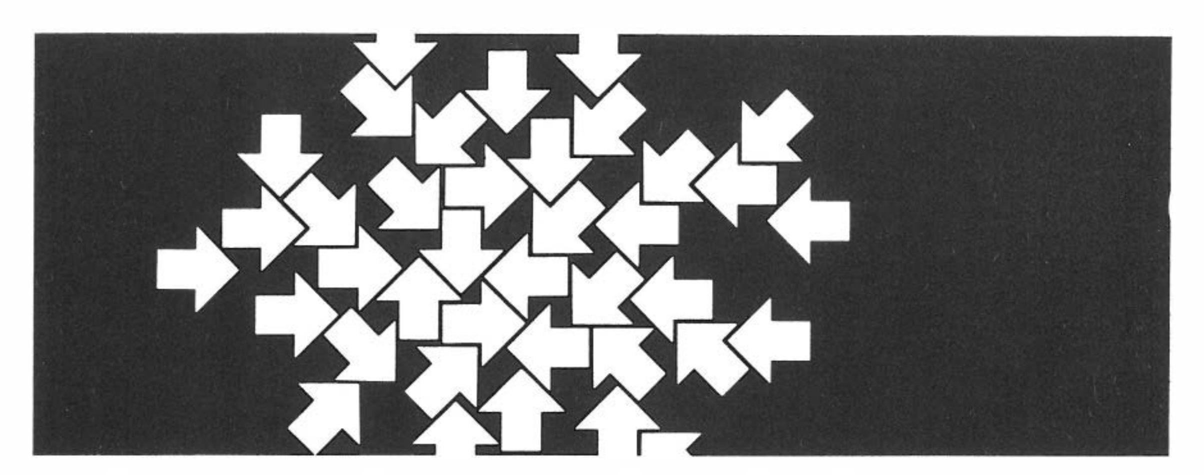
Il arrrive que M. Schaeffer soit lui-même appelé à jouer un rôle comparable à celui des sociétés de conseil. Un entreprise lui avait ainsi demandé si elle devait entreprendre une troisième campagne de prospection, ou bien y renoncer. Une première campagne, avait procuré 4 300 ventes. Une seconde, du même genre apparemment, n'en avait amené que 1 200. Les dirigeants de l'entreprise cherchaient une *loi explicative*, leur permettant de prévoir le rendement d'une nouvelle opération. M. Schaeffer s'aperçut très vite que les deux premières campagnes n'avaient en réalité presque aucun point commun : les annonces n'avaient pas paru aux mêmes pages de journaux, ni aux mêmes jours de la semaine, ni à la même époque, etc. Il n'y avait donc pas de *loi* à découvrir. «L'un des *credo* de la philosophie non-aristotélicienne est que deux objets, deux situations ne peuvent être *absolument identiques* dans l'univers» (Van Vogt).

Il existe toute une catégorie d'ouvrages dont les titres semblent constituer autant de recettes infaillibles : «Comment obtenir un emploi», «Comment vendre à un PDG», «Comment séduire les Françaises», etc. Or ces ouvrages, souvent fort distrayants, ne peuvent donner au mieux que des idées générales, c'est-à-dire peu de choses. «Il faut, dit M. Schaeffer, faire en sorte qu'en ce qui concerne les méthodes d'évaluation, le schéma n° 2 se substitue au schéma n° 1» :

| n° 1 | | n° 2 |
|---|---|---|
| E a | } R 1 | E a — R a |
| E b | | E b — R b |
| E c | | E c — R c |
| E d | | E d — R d |
| E e | | E e — R e |
| E f | | E f — R f |

(E = événement ; R = réaction à l'événement)

Alfred Korzybski raconte l'histoire suivante : «Une grand-mère américaine et sa jeune et ravissante petite-fille étaient, avec un officier roumain et un officier nazi, les seuls occupants d'un compartiment de chemin de fer. Le train traversait un tunnel sombre, et la seule chose que l'on entendit fut le bruit d'un baiser sonore suivi d'une gifle vigoureuse. Lorsque le train déboucha du tunnel, personne ne souffla mot, mais la grand-mère se disait en elle-même : «J'ai quand même bien élevé ma petite-fille. Elle saura se



débrouiller dans la vie. Je suis fière d'elle». La petite fille, elle, se disait : «Grand-mère est assez âgée pour ne pas s'offusquer d'un petit baiser. D'ailleurs, ces garçons sont gentils. Tout de même, je ne lui savais pas la main si lourde». L'officier nazi méditait : «Ces Roumains quand même, comme ils sont astucieux ! Ils volent un baiser, et s'arrangent pour que ce soit le voisin qui reçoive la gifle». L'officier roumain, lui, contenait mal son hilarité. «Comme je suis malin, pensait-il, je me suis baisé la main, et j'ai flanqué une gifle au nazi»...»

L'histoire illustre assez bien la différence existant entre les deux *types d'idées* que nous pouvons avoir sur le monde extérieur. D'une part, les *observations*, qui résultent de notre perception du monde extérieur ; pour observer, nous devons voir, entendre, sentir, goûter, toucher, etc. D'autre part, les *inférences*, qui sont des décisions que nous prenons sur la signification à donner à ces observations.

Compte tenu de cette distinction, l'officier allemand aurait pu décomposer ses réflexions de la façon suivante : 1) J'ai *entendu* le bruit d'un baiser, et *senti* une main s'abattre sur ma joue ; 2) J'en *infère* que le Roumain a volé un baiser, en faisant croire que j'en étais l'auteur.

## *les inférences et les observations*

Bien entendu, il n'est pas question de renoncer aux inférences. D'ailleurs, la plupart des théories scientifiques reposent sur des généralisations inductives et des calculs de probabilités. Personne n'a jamais vu un atome ou un électron, mais il n'est nullement exagéré d'en *inférer l'existence*, puisque c'est à partir de telles présomptions que l'on parvient à construire des accélérateurs de particules et des centrales nucléaires. De même, dans la vie quotidienne, nous sommes en permanence amenés à recourir aux inférences pour compléter nos observations, toujours partielles, de la réalité, ou pour faire des *prévisions* (i.e. des inférences sur les conséquences qu'entraîneront nos décisions). M. Schaeffer : «Il ne s'agit pas de renoncer aux inférences, mais de nous interroger pour savoir si nous sommes capables de faire la différence entre ce que nous constatons et ce que nous déduisons».

Le test suivant, dû au Dr. William Haney (S. Schaeffer, trad.), permet de juger de la capacité à discerner les inférences des observations :

> «*Instructions :* Lisez soigneusement cette histoire, en tenant pour certain que *tout ce qu'elle dit est exact.* Mais, par endroits, elle est délibérément vague. N'essayez pas de l'apprendre par coeur, puisque *vous pouvez la relire à n'importe quel moment.*
>
> «Lisez ensuite les affirmations numérotées et décidez si chacune d'elles vous paraît exacte, fausse ou discutable. Cercler le V signifie que vous êtes sûr que l'affirmation est *strictement vraie.* Cercler le F, que vous êtes sûr qu'elle est *strictement fausse.* Cercler le ? , que *vous ne pouvez pas dire si elle est vraie ou fausse.* Si vous sentez des doutes sur n'importe quelle partie de l'affirmation, cerclez le point d'interrogation.
>
> «Prenez les affirmations à la suite, et *ne revenez pas en arrière pour corriger une réponse précédente. Ne relisez pas les affirmations après y avoir répondu.* Ces changements ou relectures altèreraient le test.
>
> «Test.
>
> «Les lampes étaient allumées à dix heures du matin, le 6 juin 1961, dans un bureau de la société PQR. L'inscription sur la porte de ce bureau portait : L.D. Jones, président.

«Il y avait une inscription sur la porte du bureau. V F ?
«Les lampes n'étaient pas allumées dans le bureau le matin du 6 juin 1961. V F ?
«L.D. Jones est le président de la société PQR. V F ?
«Les lampes étaient allumées dans le bureau à 9 heures le 6 juin 1961. V F ?

Bien entendu, dans l'exemple ci-dessus, la première proposition est vraie (l'histoire mentionne explicitement une inscription sur la porte), la seconde est fausse (l'histoire mentionne qu'il y avait des lampes allumées dans le bureau ce matin-là), les deux dernières sont discutables (l'histoire précise seulement l'inscription sur la porte, et M. Jones pourrait être mort depuis peu ; d'autre part, la lumière aurait pu être allumée quelques minutes avant dix heures).

Les participants au séminaire ont dû statuer ainsi sur quelque 86 affirmations (réparties en quatre tests de 11, 48, 9 et 18 propositions), individuellement d'abord, puis par équipes de trois. Peu après, la session prenait fin.

## *réfléchir sur les situations*

L'adhésion intellectuelle à la «philosophie générale» qui sous-tend les thèses de Korzybski est une chose. L'intégration des prémisses de la Sémantique générale au niveau des méthodes d'évaluation en est une autre. M. Severen Schaeffer insiste sur le fait que les séminaires qu'il organise ne sont pas des cours théoriques, visant exclusivement à apporter des «connaissances», mais bien plutôt des cycles de formation pratique, fournissant de nouvelles méthodes de pensée applicables aux problèmes de tous les jours.

Il est certain que la fréquentation des grands principes de la Sémantique générale conduit à réfléchir sur les situations. Elle amène par exemple, au cours d'une conversation, à interrompre l'interlocuteur pour lui demander de préciser le sens des mots qu'il emploie (qu'il s'agisse de détendre l'atmosphère, d'abréger une discussion stérile, ou de rechercher une meilleure conclusion). Elle amène aussi, préalablement aux entrevues auxquelles on attache une certaine importance, à se défaire des réponses stéréotypées, greffées par imagination sur des situations purement théoriques. Elle amène surtout à renoncer aux habitudes injustifiées, à distinguer les postulats (observations) des théorèmes (inférences), à nuancer les appréciations générales, à subjectiver les opinions, etc.

Il est évidemment bien difficile de juger objectivement de l'*utilité* de la Sémantique générale. Il n'y a pas d'«ophélimité» dans l'absolu. L'ophélimité d'un séminaire de Sémantique générale varie selon les individus. Elle dépend de l'idée qu'on se fait des besoins, et du désir qu'on ressent d'assister à la session.

Toutefois, il semble bien que l'intérêt majeur de la formation non-aristotélicienne tienne au fait qu'elle permet d'atténuer l'*absolutisme* du langage, et qu'elle facilite ainsi une meilleure compréhension (4).

«Quel vilain temps ! — Non, il fait meilleur qu'hier. — Il pleut ! — Mais il fait moins froid». De telles conversations sont totalement dépourvues de sens : chaque interlocuteur porte un jugement sur les mêmes choses en partent de prémisses différentes. Or, aucune discussion ne saurait aboutir si les individus en présence ne tiennent pas compte des définitions, des échelles de valeurs et des préoccupations de ceux qui sont en face d'eux. La Sémantique générale incite à se mettre à la place de l'autre. Elle favorise cette disposition d'esprit en mettant en lumière la *relativité* de tout centre d'intérêt. Elle rappelle que notre témoignage n'est pas exclusif de celui d'autrui. Puisqu'il existe autant de témoignages que d'observateurs, notre appréciation sera toujours partielle. Un autre avis pourra la compléter.

## *l'innovation*

Dans une société qui se caractérise, notamment, par la fréquence et l'alternance des mutations (changements dans l'ordre des relations, des besoins, des situations professionnelles, des logements), il est de la plus haute importance d'apprendre à se débarasser des habitudes devenues caduques.

Dans *Machiavel et les princes de l'entreprise*, M. Antony Jay rapporte qu'il existe un jeu qui s'appelle «repartir à zéro». «Une grande chaîne de magasins anglais, écrit-il, se pose régulièrement la question :

(4) Dans *Le monde des* $\bar{A}$ (postface 1970), Van Vogt rappelle comment le professeur Hayakawa mit fin à la révolte des contestataires du Collège d'Etat de San Francisco. «Il s'agissait là d'une des plus graves manifestations d'étudiants qu'on ait enregistrées dans ce pays (aux Etats-Unis). Le recteur démissionna, et fut remplacé par M. Hayakawa. Or, ce professeur est aujourd'hui «Monsieur non-A» lui-même, car il est le président de l'Institut international de Sémantique générale. Il se rendit seul au coeur de l'émeute, persuadé que, dans une telle situation, le dialogue restait l'unique solution possible, mais un dialogue qui tienne compte des règles du jeu des adversaires. M. Hayakawa réussit. Les étudiants qui revendiquaient pour des motifs réels reçurent immédiatement satisfaction. Quant aux enragés, ils n'ont pas encore compris aujourd'hui ce qui les avait désarmés, et pourquoi ils avaient perdu leur fureur initiale».

«Pourquoi garderions-nous cela ? ». C'est une question pleine de lucidité, que l'artillerie royale aurait pu méditer dans les années cinquante, tandis qu'elle se livrait à des manoeuvres en l'honneur de visiteurs étrangers dans la plaine de Salisbury.. Les spectateurs étaient très intéressés par la rapidité et la précision de l'équipe d'artillerie légère, mais l'un d'eux demanda quelle était la fonction du soldat qui se tenait au garde-à-vous pendant l'exercice. — C'est le numéro 6, dit l'adjudant. — Bien sûr, je sais aussi compter. Mais pourquoi est-il là ? — C'est son rôle. Le numéro 6 doit rester là. — Mais pourquoi, alors, n'avez-vous pas seulement cinq hommes ? .. Personne n'en savait rien. Il fallut de longues recherches dans de vieux manuels d'entraînement pour découvrir sa fonction. C'était l'homme qui gardait les chevaux».

La Sémantique générale développe une mentalité favorable à l'innovation. Celle-ci résulte moins souvent d'une véritable découverte que de la mise en rapport de deux idées distinctes, ou de l'analyse d'un problème dans une optique différente (usage des procédés extensionnels).

Voici quelques années, les salles de la bibliothèque de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris étant très souvent combles, l'administration se résolut à accroître la superficie des locaux, afin de pouvoir disposer de places supplémentaires. Malheureusement, ces mesures s'avérèrent très vite insuffisantes. Le problème paraissait donc insoluble, jusqu'au jour où l'on s'avisa, plus ou moins consciemment, que la proposition «il n'y a pas assez de places disponibles» est équivalente à «il y a trop de lecteurs dans les salles de travail». L'administration de l'IEP modifia alors les conditions de prêt, encourageant ainsi les étudiants à travailler chez eux sur les ouvrages qu'on leur communiquait.

## *«faites-le !»*

---

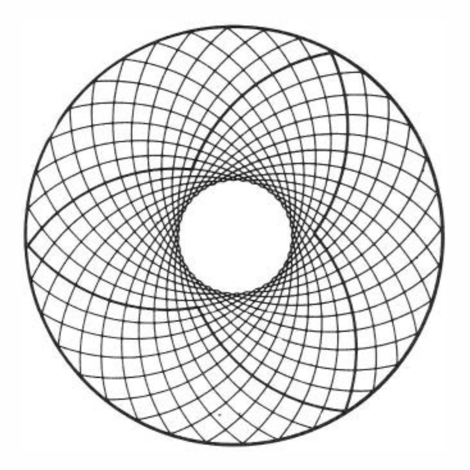
L'une des formules-clés de l'«art de vivre non-aristotélicien» est : *shut up and do it* («taisez-vous et faites-le»). Il y a en effet une différence considérable entre le fait de «penser tout haut» (en termes verbaux), et celui de «contempler» en restant aux niveaux silencieux. Mieux vaut admirer le Parthénon sans rien dire que de le trouver «bien proportionné», formule totalement dénuée de sens si on ne l'intègre pas dans un système de valeurs et de références bien déterminées.

De même, mieux vaut agir que parler. Les discours ne sont pas inintéressants en eux-mêmes, mais *les actes que nous réaliserons* auront toujours plus d'importance que *les paroles que nous prononcerons à leur sujet.* M. Severen Schaeffer précise : «Pourquoi dire : j'aurais pu ? Si vous aviez pu, vous l'auriez fait». Attitude qui débouche évidemment sur une morale des conséquences, et non sur une morale des intentions.

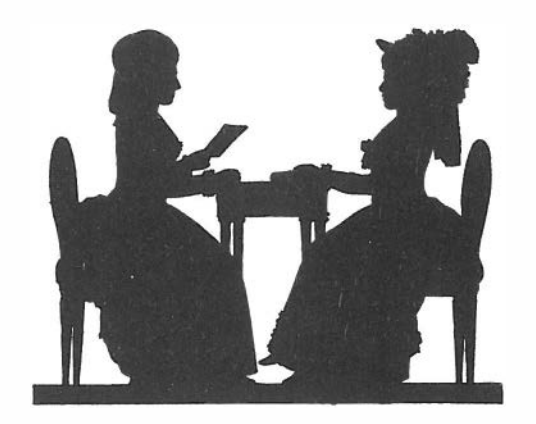
Les limites inhérentes à notre nature nous empêchent d'appréhender tous les aspects d'un problème, de *saisir la totalité comme totalité.* Toute décision que nous prenons entraîne inéluctablement un nombre infini de conséquences impossibles à prévoir au départ. La Sémantique générale nous remet en mémoire la nécessité d'un certain scepticisme. Mais il s'agit d'un doute éminemment producteur, qui ne conduit ni à l'absurde, ni à l'inaction, mais à une meilleure approximation du réel. M. Schaeffer : «La Sémantique générale nous apprend à douter, mais aussi à mettre en cause notre doute».

Un mot encore : etc. ■

Jean-Yves LE GALLOU



# bibliographie



Dans chacun de ses numéros, *Nouvelle Ecole* publie un classement des principaux essais récemment parus. Les ouvrages, regroupés par discipline, sont répartis en trois catégories, auxquelles correspond un indice chiffré d'intérêt décroissant : 1. *La Sélection*, qui comprend les titres les plus intéressants publiés durant la période écoulée ; 2. *Les livres à consulter*, sur lesquels on peut faire certaines réserves, mais qui méritent quand même d'être lus ; 3. *Les livres à signaler* : généralement sans valeur théorique, ils contiennent parfois des éléments documentaires pouvant être utilisés.

L'indice chiffré (1, 2 ou 3) figure après chaque titre. Les ouvrages sont cotés en fonction de leur valeur intrinsèque, mais aussi des informations qu'ils contiennent, et des conclusions de l'auteur. Les essais sans intérêt du point de vue de la rédaction de *N.E.*, ne sont pas signalés. La cote (°) indique un ouvrage spécialisé, qu'il est préférable d'aborder avec de bonnes connaissances du sujet.

## references

### sociologie

G.-H. BOUSQUET. *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto* (1) / Remarquable «digest» du *Traité de sociologie.* Réédité au moment opportun. Dalloz. 207 pp., 21 F.

Edward T. HALL. *La dimension cachée* (1) / Dissertation sur la «proxémie» : les peuples et les individus organisent différemment leur «espace individuel». Seuil. 253 pp.

Wolfgang WICKLER. *Les lois naturelles du mariage* (1) / De la punaise et du bouvreuil aux bandes de jeunes des régions suburbaines ; une réponse aux théologiens (préface de Konrad Lorenz). Flammarion. 268 pp., 28 F.

Lionel TIGER. *Entre hommes* (1) / Mise en évidence d'un «lien intermasculin» d'origine biologique. Pourquoi la femme est exclue de certaines activités sociales. Robert-Laffont. 299 pp., 20,50 F.

Max WEBER. *Le savant et le politique* (1) / «Celui qui est convaincu qu'il ne s'effondrera pas si le monde, jugé de son point de vue, est trop stupide ou trop mesquin pour mériter ce qu'il prétend lui offrir, celui-là seul a la «vocation» de la politique». UGE-10/18. 184 pp., 3 F.

Ramona & Desmond MORRIS. *Hommes et singes* (2) / La véritable nature des primates, par l'auteur du *Singe nu*. Marabout. 244 pp.

Theodore CAPLOW. *Deux contre un* (2) / Les relations sociales et les coalitions au sein des «triades». Avec un chapitre «à la louange de Georg Simmel». Armand-Colin. 296 pp., 13 F.

Paul VEYNE. *Comment on écrit l'histoire* (1) / L'histoire est-elle une science ? Réponse dans la ligne de Max Weber et du néo-positivisme. Un ouvrage destiné à faire date. Seuil. 349 pp., 30 F.

### religions

Jaan PUHVEL (dir.). *Myth and Law Among the Indo-Europeans* (1) / Seconde publication du Centre d'études indo-européennes de l'Université de Los Angeles. Textes de J. Puhvel, Jacques Duchesne-Guillemin, C. Scott Littleton, Edgar Polomé, etc. University of California Press, Berkeley-Los Angeles. 276 pp., 10 dol.

Claude TRESMONTANT. *Le problème de l'âme* (3) / «L'âme vivante, c'est ce qui constitue le corps vivant tout entier». Une position théologique extrêmement audacieuse. Seuil. 220 pp.

Maria Luisa AMBROSINI. *The Secret Archives of the Vatican* (2) / La plus grande bibliothèque du monde n'est pas près de s'ouvrir au public.
Eyre & Spottiswoode (11, New Fetter Lane / London, EC 4). 393 pp., 75 s.

John M. ALLEGRO. *The Chosen People. A Study of Jewish History from the Time of the Exile Until the Revolt of Bar Kocheba* (1) / Critique documentée de la notion de «peuple élu». Par l'auteur du *Champignon sacré et la croix.* Hodder & Stoughton (St. Paul's House. Warwick Lane / London, EC 4). 285 pp., 60 s.

René GUICHARD. *De la mythologie scandinave. Eddas, sagas, drapas, runas* (1) / Répertoire clair et concis. Fait suite à un *Essai sur l'histoire du peuple burgonde.* A. & J. Picard. 76 pp.

Max WEBER. *Le judaïsme antique* (2) / Troisième volume des *Etudes de sociologie de la religion.* Mort en 1920, l'auteur n'eut pas le temps de l'achever. Plon. 615 pp., 47 F.

## *préhistoire, protohistoire*

Jean-Jacques HATT. *Celtes et Gallo-Romains* (1) / Probablement la meilleure synthèse (archéologique) sur les Celtes continentaux. Ouvrage richement illustré. Nagel. 335 pp.

Roger AGACHE. *Détection aérienne des vestiges protohistoriques gallo-romains et médiévaux dans le bassin de la Somme et ses abords* (1) / L'évolution de la carte des *villae.* L'ouvrage a reçu le Prix La Fons Melicoq, décerné par l'Académie des Instructions et Belles-Lettres. Société de Préhistoire du Nord (Musée de Picardie. Rue de la République / 60 - Amiens). 230 pp., 35 F.

Claude BABIN. *Eléments de paléontologie* (1) / Fossilisation, origine de la vie : de quelques faits d'évolution. Plus spécialement destiné aux étudiants du certificat de biologie-géologie. Armand-Colin, 407 pp., (°).

Jürgen SPANUTH. *L'énigme de l'Atlantide* (1) / Présentation condensée d'*Atlantis.* La grande migration des «Peuples de la Mer et du Nord». Ed. de La Vie claire (43, rue de Romainville / 93 - Montreuil). 156 pp., 18 F.

## *économie, entreprise*

André LEYNAUD. *Le marketing d'innovation* (2) / L'étude de marchés au service du chef d'entreprise. Dunod. 124 pp., 24 F.

Francis LEMEUNIER. *Pourquoi et comment constituer une société anonyme* (2) / Présentation détaillée des deux types de S.A. Dans la collection «Ce qu'il vous faut savoir». Delmas. 320 pp., 48,15 F (°).

Jean–Daniel LE FRANC. *L'esprit des entreprises* (2) / Les clefs et les verrous du système industriel. Avec quelques concessions aux idéologies. Hommes & Techniques. 168 pp.

Louis-Lucien LAURENT. *Comment ils réussissent* (2) / Huit chefs d'entreprise face à l'innovation. Style clair et direct. Entreprise moderne d'édition. 192 pp., 30 F.

Robert L. HEILBRONER. *Les grands économistes* (2) / Les trois grandes traditions économiques (classique, marxiste, keynésienne). L'auteur ne cherche pas à trancher. Seuil. 334 p.

Pierre PALASI. *Les préalables à l'informatique* (2) / Quelques réponses claires à des questions actuelles. Chotard. 237 pp., 18 F.

Richard M. CYERT & James G. MARCH. *Processus de décision dans l'entreprise* (2) / Un classique de la littérature économique américaine. Dunod, 352 pp. 68 F (°).

Jean-Marie LELOUP. *La distribution* (2) / Les aspects juridiques de la distribution commerciale. Dans la collection «Cas pratiques du Droit des affaires». Dalloz. 283 pp., 32 F.

Albert DOUILLET. *L'analyse financière pratique* (2) / Un domaine où rien ne devrait être laissé à l'abstrait. Chotard. 222 p., 18 F.

C. AMBROSI, M. BALESTE & M. TACEL. *Histoire et géographie économiques des grandes puissances à l'époque contemporaine* (2) / Une somme de références universitaires. Manuel à l'intention des classes préparatoires aux Ecoles de commerce. Delagrave. 811 & 839 pp. (deux vol.).

François PERROUX. *Indépendance de la nation* (2) / Indépendance et interdépendance : la notion d'«emprise de structure». UGE-10/18. 312 pp., 3 F.

François DALLE & Jean BOUNINE-CABALE. *L'entreprise du futur* (3) / Etude prospective. Le lecteur reste un peu sur sa faim. Calmann–Lévy. 352 pp., 22 F.

BEAL, BOHLEN & RAUDABAUGH. *Les secrets de la dynamique des groupes* (3) / Quelques notations intéressantes, mais les auteurs restent très marqués par le béhaviourisme. Chotard. 320 pp., 19 F.

H. DORRA & G. MILLET. *Les communications : l'entretien individuel* (3) / Les techniques psychologiques permettant d'être écouté dans l'entreprise. Dunod. 123 pp., 9,25 F.

Françoise ENEL. *L'affiche* (3) / Panorama des fonctions, langage et rhétorique de l'affiche. Des bases d'analyse parfois vieillies. Mame, 136 pp., 12,50 F.



## *régions, folklore*

Philippe DOLLINGER (dir.). *Histoire de l'Alsace* (1) / L'Alsace romaine, française, allemande, alsacienne enfin. Textes de MM. Jean-Jacques Hatt, Fernand L'Huillier, F. Rapp, etc. Privat (14, rue des Arts / 31 - Toulouse). 526 pp.

Denis de ROUGEMONT. *Lettre ouverte aux Européens* (1) / La base commune dont les Européens ont besoin pour s'unir existe : c'est la culture dont ils ont hérité. Albin-Michel. 213 pp., 11,20 F.

Robert LAFONT. *Clefs pour l'Occitanie* (2) / Du message des troubadours au discours félibréen, une présentation concise, mais trop souvent contestataire. Seghers. 268 pp., 12,50 F.

Claude SEIGNOLLE. *Contes populaires de Guyenne* (1) / Cent-quarante cinq récits chauffés à la flamme du «passé-présent». Préface d'Arnold Van Gennep (réédition). Maisonneuve & Larose (6, boulevard Arago / Paris 13). 302 pp., 36 F.

SAINT-LOUP. *Plus de pardons pour les Bretons* (1) / Les fées à la rescousse du matérialisme biologique. Une suite celtique à la légende dorée des patries charnelles (roman). Presses de la Cité. 574 pp., 25 F.

Guy HERAUD. *Popoli e lingue d'Europa* (1) / Traduction italienne de *Peuples et langues d'Europe*. Dans la collection *Europa Una*. Ed. Ferro, Milano. 434 pp., 4200 L.

*Annuaire des 10 000 Bretons* (2) / Avec plusieurs monographies, un calendrier, une chronologie, des notices sur l'émigration, etc. La mise à jour aura lieu tous les trois ans. Presses Universitaires de Bretagne (10, rue Vicairie / 22 - Saint-Brieuc). 758 pp.




Roger BARTHE. *Lexique français-occitan* (1) / Etabli surtout d'après les parlers languedociens, mais on y trouve le fond supradialectal commun. Coll. des Amis de la langue d'oc (2, rue Péclet / Paris 15). 201 pp., 20 F.

André DUPONT, Jean MABIRE, Eric d'ONFREVILLE et alia. *Fernand Lechanteur (1910-1971). In memoriam* (1) / F. Lechanteur, décédé le 7 mai 1971, était l'un des meilleurs connaisseurs de l'ethnographie et de la linguistique dialectale normandes. Numéro spécial de *Parlers et traditions populaires de Normandie* (M. A. Dupont. 224, rue Robert-Schuman / 50 - Saint-Lô). 58 pp., 2,50 F.

Guy HERAUD. *Fédéralisme et communautés ethniques* (1) / Le fédéralisme ethnique comme modèle constitutionnel possible pour une Europe unie. Ed. Jules-Destrée (Mme A. Bologne-Lemaire / 6290 - Nalinnes-lez-Charleroi / Belgique). 37 pp., 2 F.

René HERVAL. *Normandie* (2) / Cinq départements, le souvenir d'un ancien duché souverain. L'auteur est président d'honneur des écrivains normands. Arthaud. 400 pp.

## *psychologie*

Georges LERBET. *Piaget* (1) / Présentation concise d'un «non philosophe». Epistémologie génétique et concepts piagétiens. Ed. Universitaires. 139 pp.

Jean PIAGET. *Six études de psychologie* (1) / Le développement des fonctions logique, affective et perceptive chez l'enfant. Denoël-Gonthier. 188 pp., 3,50 F.

Louis CORMAN. *Nouveau manuel de morphopsychologie* (2) / Les relations entre le psychisme et la constitution. Une science bien établie, qui fut trop longtemps dédaignée. Stock. 318 pp., 20,05 F.

Michel RICHARD. *La psychologie et ses domaines, de Freud à Lacan* (2) / Les différents «lieux d'insertion» de la psychologie moderne. Présentation très pratique ; des affirmations contestables. Chronique sociale de France (16, rue du Plat / 69 - Lyon 2). 335 pp.

## *littérature*

Henri de BRIEL (dir.). *Le roman de Merlin l'enchanteur* (1) / La traduction, en français moderne, abandonne la «Version-Vulgate» et restitue l'esprit d'origine du cycle arthurien *(Merlin-Huth)*. Klincksieck. 379 pp.

Henry de MONTHERLANT. *Un assassin est mon maître* (1) / Maladies nerveuses et pénurie d'argent dans l'Algérie d'avant-guerre. Un jumeau des *Célibataires* (roman). Gallimard. 234 pp.

Hans Peter DES COÜDRES. *Bibliographie der Werke Ernst Jüngers* (2) / Utile pour suivre les

rééditions. Avec une biographie et un index. Ernst Klett Verlag (7000 Stuttgart 1 - Rotebühlstrasse, 77). 86 pp., 18 DM.

Jean BELLEMIN-NOEL. *Les critiques de notre temps et Valéry* (2) / Pour un centenaire qu'on aurait pu mieux célébrer (Valéry est né le 30 octobre 1971). Garnier, 191 pp.

Maurice BARDECHE. *Marcel Proust romancier* (1) / Après Balzac et Stendhal, une nouvelle contribution à l'histoire littéraire du siècle dernier. Sept-couleurs (68, rue de Vaugirard / Paris 6). 427 pp. (tome 2).

George FALUDY. *Erasmus of Rotterdam* (2) / Erasme et l'écroulement du vieil ordre médiéval. L'auteur, hongrois d'origine, s'est réfugié aux Etats-Unis en 1956. Eyre & Spottiswoode, London. 298 pp., 65 s.

Aleksis RUBULIS. *Baltic Literature. A Survey of Finnish, Estonian, Latvian and Lithuanian Literatures* (1) / Des origines à nos jours, des textes injustement méconnus. The University of Notre Dame Press, Notre Dame (Indiana). 215 pp., 8,50 dol.

## *philosophie*

André VERDAN. *Le scepticisme philosophique* (2) / Le doute en philosophie équivaut à l'hypothèse en matière scientifique. Bordas. 145 pp.

Charles MORRIS. *The Pragmatic Movement in American Philosophy* (1) / Les idées de Charles Sanders Peirce, William James, George Herbert Mead et John Dewey. Un critère de la mentalité américaine. George Braziller (1, Park Avenue / New-York 10016). 210 pp., 4 dol.

Clément ROSSET. *Logique du pire* (1) / Tragique et silence, tragique et hasard, pratique du pire : éléments pour une «vision du multiple». PUF. 180 pp., 18 F (°).

Adriano ROMUALDI. *Nietzsche* (1) / Le christianisme contre la «transmutation des valeurs». Une interprétation germanisante et traditionnelle. Ed. Europa (C.P. 6201 / 00100 Roma Prati). 251 pp., 2000 L.

G.M. MES. *Mundus Cognobilis and Mundus Causalis* (2) / Interprétation ontologico-épistémologique du vieux problème du sujet et de l'objet, à égale distance de l'existentialisme et de la logique. Martinus Nijhoff (9, Lange Voorhout / La Haye). 159 pp., 20,70 fl. (°).

Frédéric NIETZSCHE. *Par-delà bien et mal*, suivi de *La généalogie de la morale* (1) / Septième tome de la dernière en date des éditions critiques. Textes et variantes établis par G. Colli et Montinari. Gallimard. 399 pp.

Stéphane LUPASCO. *Du rêve, de la mathématique et de la mort* (1) / «L'homme ne veut pas mourir parce qu'il ne peut pas mourir. Il est prisonnier de

ses potentiels biologiques en pleine actualisation». Christian-Bourgois. 225 pp., 20,90 F.

Jerrold J. KATZ. *La philosophie du langage* (1) / Les constructions théoriques des linguistes fournissent-elles les conditions de résolution des problèmes philosophiques ? Forte influence de l'empirisme logique. Payot. 268 pp., 34,70 F ( ° ).

Frédéric NIETZSCHE. *Ecce Homo* (1) / «Pourquoi j'écris de si bons livres», «pourquoi je suis une fatalité». Denoël-Gonthier. 167 pp., 3,50 F.

Ludwig WITTGENSTEIN. *Carnets 1914-1916* (1) / Un état premier de la doctrine du *Tractatus logico-philosophicus.* Traduction et notes de M. Gilles-Gaston Granger. Gallimard. 249 pp. ( ° ).

Gérard DELEDALLE (dir.). *Le pragmatisme* (2) / Une théorie de la science, au sens où science est synonyme de méthode expérimentale et non de résultats pratiques. Brève présentation et morceaux choisis. Bordas. 159 pp.

John Langshaw AUSTIN. *Le langage de la perception* (1) / L'un des plus importants philosophes de l'école d'Oxford *(Quand dire, c'est faire).* Traduction de M. Paul Gochet. Armand-Colin. 173 pp. ( ° ).

Frédéric NIETZSCHE. *Vie et vérité* (1) / Du renversement de la métaphysique à la surhumanité. Textes choisis par M. Jean Granier, professeur à la faculté des Lettres de Rouen. PUF. 232 pp., 14 F.

Eliseo VIVAS. *Contra Marcuse* (2) / Un pamphlet-réponse au doctrinaire d'*Eros et civilisation.* Quelques remarques inopportunes. Arlington House (81, Centre Avenue / New Rochelle, N.Y. 10801). 236 pp., 8,95 dol.

## linguistique

Jean & Claude DUBOIS. *Introduction à la lexicographie : le dictionnaire* (2) / Les couches diachroniques du vocabulaire d'après l'évolution des dictionnaires. Larousse. 217 pp. ( ° ).

Louis HJELMSLEV. *Prolegomena to a Theory of Language* (1) / Traduction révisée d'un grand classique (1943) de la «glossématique» contemporaine. The University of Wisconsin Press (P.O. Box 1379 / Madison, Wisc. 53701). 144 pp., 4 dol. ( ° ).

J.O. GRANDJOUAN. *Les linguicides* (1) / Le néologisme est l'oxygène du vocabulaire. Ce qui tue la langue, c'est le verbiage, l'ignorance, et la gaucherie : «Si nous n'avions pas rendu le français vulnérable, les termites ne s'y mettraient pas». Marcel-Didier. 318 pp.

Adolf NOREEN. *Altnordische Grammatik* (2) / Les structures morphologiques du vieil-islandais et du vieux-norvégien (réédition). Max Niemeyer Verlag, Tübingen. 466 pp. ( ° ).

Hermann Albert PRIETZE. *Das Geheimnis der deutschen Ortsnamen. Neue Kunde aus alter Zeit*(1) / Les surprises de l'étymologie des noms de lieux. Verlag Hohe Warte, Pähl/Obb. 249 pp.

Louis GUILBERT, René LAGANE & Georges NIOBEY (dir.). *Grand Larousse de la langue française* (2) / Abondance des néologismes, précisions étymologiques, prononciations en alphabet phonétique international, etc. Il y aura six volumes. Larousse. 735 pp. (Vol. 1 : A-Cip).

## histoire

Georges BORDONOVE. *La guerre de six cents ans* (1) / France-Angleterre : le plus long match de l'histoire. Pour une nouvelle Entente cordiale dans les Etats-Unis d'Europe. Robert-Laffont. 319 pp., 22,30 F.

Jean MABIRE. *Evasions fantastiques* (2) / De la «Belle» des capitaines corsaires aux plongées-pirates des Loups de l'Atlantique. Ed. Maritimes et d'Outre-Mer (17, rue Jacob / Paris 6). 240 pp., 20 F.

Pierre CHAUNU. *La civilisation de l'Europe des Lumières* (2) / L'espace et les dimensions de l'homme, le retour de la pensée sur la vie et sur les choses : un prodigieux «front d'acculturation». Arthaud. 664 pp.

G.B. DEPPING. *Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leur établissement en France au dixième siècle* (1) / Réédition en fac-similé d'un ouvrage couronné en 1822 par l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Le Portulan

(Manoir de saint-Pierre de Salerne / 27 - Brionne). 464 & 348 pp. (2 vol.). 75 F.

Charles PETIT-DUTAILLIS. *La monarchie féodale en France et en Angleterre* (2) / Empire angevin et monarchie capétienne : l'apogée de la royauté française, la réaction aristocratique anglaise. Index et bibliographie. Albin-Michel. 476 pp., 9,50 F.

Bernard GEORGE. *Une histoire de la République fédérale allemande* (2) / En dix chapitres courts et clairs, «une histoire de l'Europe, donc une histoire de la Liberté». Table-ronde. 271 pp.

Jules HUMBERT-DROZ. *De Lénine à Staline. Dix ans au service de l'Internationale communiste (1921-31)* (2) / Le second tome des Mémoires de l'ancien secrétaire du Komintern, qui fut «l'oeil de Moscou», puis tomba en disgrâce auprès du Kremlin. La Baconnière, Neuchâtel. 507 pp.

Moritz BUSCH. *Bismarcks grosse Tage* (1) / La naissance du second Reich. Pour marquer un centenaire. Druffel-Verlag, Leoni am Starnberger See. 295 pp., 12,50 DM.

## *médecine, biologie*

Jaurès MEDVEDEV. *Grandeur et chute de Lyssenko* (1) / «L'argument essentiel (le seul en définitive) inlassablement repris par Lyssenko et ses partisans contre la génétique classique, était son incompatibilité avec le matérialisme dialectique» (Jacques Monod). Gallimard. 315 pp.

Pierre DEBRAY-RITZEN & Badrig MELEKIAN. *La dyslexie de l'enfant* (2) / Un demi-million d'écoliers français sont dyslexiques. Facteurs héréditaires, dépistage, traitement. Casterman. 178 pp.

Hans J. EYSENCK. *Race, Intelligence and Education* (1) / Psychologie raciale et quotient intellectuel : le plus célèbre des psychologues anglais rallie l'«hérésie jenséniste». Maurice Temple Smith Ltd. (37, Great Russell Street / London, WC 1). 160 pp., 30 s.

Jean ROSTAND. *Les étangs à monstres* (2) / Pourquoi certaines grenouilles ont-elles trop de doigts ? Génétique et tératogenèse. Stock. 85 pp., 16,70 F.

Jacques-Michel ROBERT. *L'hérédité et les maladies génétiques de l'enfant* (2) / Matériel héritable et problèmes médico-sociaux : un exposé précis. Ed. ESF (17, rue Viète / Paris 17). 106 pp.

Jaurès A. MEDVEDEV. *The Medvedev Papers* (2) / Les restrictions apportées en URSS à la liberté de la recherche scientifique. L'auteur fut lui-même arrêté (puis relâché) par le KGB. Macmillan (Houndmills / Basingstoke, Hampshire). 470 pp., 95 s.

André JUSTE. *La vie et l'oeuvre de Jean Rostand* (2) / Quelques points de repère importants. Commentaire inutilement grandiloquent, souvent superficiel et décevant. Stock. 172 pp., 18,60 F.

G. VARENNE. *L'abus des drogues* (1) / Véritable encyclopédie de la dépendance morbide (types morphine, barbiturique, amphétaminique, cocaïnique, cannabique et LSD). Charles-Dessart (2, galerie des Princes / Bruxelles 1). 417 pp., 32 F.

## *sciences*

Jacques MERLEAU-PONTY & Bruno MORANDO. *Les trois étapes de la cosmologie* (1) / Aristote, Newton, Einstein : comment ont évolué les conceptions de l'Univers. Exposés philosophiques et scientifiques. Robert-Laffont. 316 pp., 17,90 F.

Charles-Noël MARTIN. *L'année scientifique et médicale* (2) / Les grandes tendances de la recherche, et toutes les sciences en bref. Hachette. 184 pp., 18 F.

Marie-Antoinette TONNELAT. *Histoire du principe de relativité* (2) / Le relativisme a de tout temps favorisé la conception d'une objectivité des phénomènes. Flammarion. 561 pp., 58 F (°).

Peter BRIGGS. *Mystères de notre terre* (2) / Les énigmes des continents, des mers, de l'atmosphère et de la vie. Stock. 251 pp., 23,25 F.

Donald H. MENZEL, M. & F. EGGER. *Guide des étoiles et planètes* (1) / L'un des meilleurs manuels d'astronomie pratique. Innombrables documents et cartes du ciel. Delachaux & Niestlé (32, rue de Grenelle / Paris 7). 405 pp. (°).

Roland GUILLEMARD. *La physique* (2) / Les particules, l'atome, la physique des plasmas, le cristal, l'électronique, la chimie, etc. Un nouveau «Dictionnaire du savoir moderne». Denoël. 544 pp.



Stephen C. KLENNE. *Logique mathématique* (2) / Calcul propositionnel, calcul des prédicats, calculabilité et décidabilité. Quelques inutiles obscurités. Armand-Colin. 412 pp. (°).

Lucienne FELIX. *Dessi-Mati-Logi* (2) / Dialogues «imagés», pour l'enseignement moderne des mathématiques au niveau du second degré. Libr. Albert-Blanchard (9, rue de Médicis / Paris 6). 153 pp., 28 F (°).

## *nature, biopolitique*

Maurice PASQUELOT. *La terre chauve* (1) / Bilan mondial de la pollution alimentaire. «Ce livre est terrifiant» (Gault-Millau). Table-ronde. 250 pp.

Jean A. TERNISIEN. *Environnement et nuisances* (1) / Premier tome d'un *Précis général des nuisances* en cinq volumes. Très nombreux documents. Guy Le Prat (5, rue des Grands-Augustins / Paris 6). 250 pp., 45 F (°).

Albert DELAVAL. *La nature n'est pas d'accord* (2) / Peut-on vraiment dire que «l'artificiel oppose à la Vie une barrière infranchissable» ? Des critiques trop souvent excessives. Courrier du Livre (21, rue de Seine / Paris 6). 172 pp.

Pierre GEORGE. *L'environnement* (2) / Une honnête introduction au problème (Coll. «Que sais-Je ? »). PUF. 127 pp., 3 F.

Fanny DESCHAMPS. *Vous n'allez pas avaler çà ! Le tour de France des pollués* (2) / Plaidoyer pour le mal-environné, version journalistique. Albin-Michel. 219 pp., 14 F.

Jacques BAUGE-PREVOST. *La médecine naturelle* (2) / «L'ordre biologique repose sur la hiérarchie ; celle-ci est inhérente à la nature humaine, comme la naissance et la mort». Publ. Horizon-Santé (C.P. 116 / Boucherville, Québec). 126 pp.

Philippe SAINT MARC. *Socialisation de la nature* (2) / «La destruction de la nature n'est pas une fatalité, mais la faillite d'une société fascinée par le matérialisme, le libéralisme et l'urbanisation». L'auteur, ancien élève de l'ENA, apporte une argumentation serrée. Stock. 380 pp., 27 F.

## *arts*

H.W. JANSON. *Histoire de l'art* (2) / Panorama des arts plastiques des origines à nos jours. Près d'un millier de reproductions, mais rien sur l'Antiquité nord-européenne. Cercle d'Art (90, rue du Bac / Paris 7). 597 pp., 100 F.

Hans WEIGERT. *Geschichte der deutschen kunst* (2) / Des Carolingiens aux peintres informels. Quelques «manques» caractéristiques. Umschau Verlag, Frankfurt/M. 352 & 343 pp. (2 vol.).

Dan LINDHOLM & Walther ROGGENKAMP. *Stabkirchen in Norwegen* (1) / Les plus belles sculptures des églises norvégiennes en bois. Un travail étonnant. Verlag Freies Geistesleben, Stuttgart. 214 pp.

Henry DAUBERVILLE. *La mort de l'art* (1) / Allons-nous assister impassibles à la destruction du culte de la Beauté ? Le procès du snobisme, de l'inculture et de l'«abstrait» (roman). Bernheim-Jeune (27, avenue Matignon / Paris 8). 145 pp., 15 F.

Richard WAGNER. *Siegfried* (1) / Edition bilingue, avec l'indication des leitmotivs. Aubier-Flammarion. 312 pp.

Maurice BESSY & Jean-Louis CHARDANS. *Dictionnaire du cinéma et de la télévision* (1) / Quatrième et dernier tome (P à Z). Très bonne présentation, mais les titres des films étrangers auraient pu être traduits. Jean-Jacques Pauvert. 537 pp.

Georges CHARRIERE. *L'art barbare scythe* (3) / Ouvrage luxueux. Références constantes à l'esthétique marxiste. Cercle d'art. 262 pp., 140 F.

## *divers*

Jean CAU. *Le temps des esclaves* (1) / «Quand il n'y a plus de vrais Maîtres, toute la société est d'esclaves. Mais d'esclaves tristes et vides». Dédié à Mishima. Table-ronde. 200 p.

Yves de SAINT-AGNES. *Scandinavie* (2) / La seconde révolution sexuelle. Des commentaires au second degré. André-Balland. 203 pp., 35 F.

Heinrich L. SANDEN. *Was muss geschehen ?* (1) / Le monde occidental au tournant. Un plaidoyer pour la biopolitique. Druffel-Verlag, Leoni am Starnberger See. 208 pp., 14,50 DM.

Hugo & Jane van LAWICK-GOODALL. *Tueurs innocents* (1) / Quatre ans au Kenya, avec les chiens sauvages, les hyènes et les loups. Les auteurs préparent un essai sur *Les chimpanzés*. Stock. 220 pp., 36,30 F.

Etienne SAUREL. *Histoire de l'équitation, des origines à nos jours* (2) / L'équitation apparaît chez les peuples guerriers ; l'art équestre, chez les Grecs de l'âge d'or. Stock. 445 pp., 41,85 F.

Raymond CARANTA & Yves CADIOU. *Le guide des collectionneurs d'armes de poing* (2) / Revolvers et pistolets. Incomplet sur la haute époque et la période contemporaine. Crépin-Leblond. 276 pp.

Dominique & Michèle FREMY. *Quid ?* (2) / De plus en plus gros chaque année. Quelques choix obligatoirement arbitraires ; classement analytique. Plon. 1720 pp.

Jean-Paul CLEBERT. *Rêver de la Camargue* (1) / «Une île vraiment née du Rhône, comme un enfant entre les cuisses puissantes de ce fleuve qui s'endort dans la mer». Photos commentées. Vilo (25, rue Ginoux / Paris 15). 168 pp. ■

On pourrait dire des morales universalistes qu'elles nous donnent comme perspectives l'arrêt de l'histoire, la rupture avec les lois de la vie, et le retour, sous une forme ou sous une autre, à la béatitude originelle d'un âge d'or dont nous aurions déchu (état d'innocence adamique, mythe du «bon sauvage», sociétés primitives, etc.). Pourtant, le visage indicible d'un être créé à l'image de Dieu, celui d'un homme «naturellement bon» ignorant le péché originel des aliénations sociales, s'effacent peu à peu. L'école moderne d'*éthologie* (ou biologie du comportement social) lui a porté les coups les plus rudes. Cette école a un précurseur : Robert Ardrey.

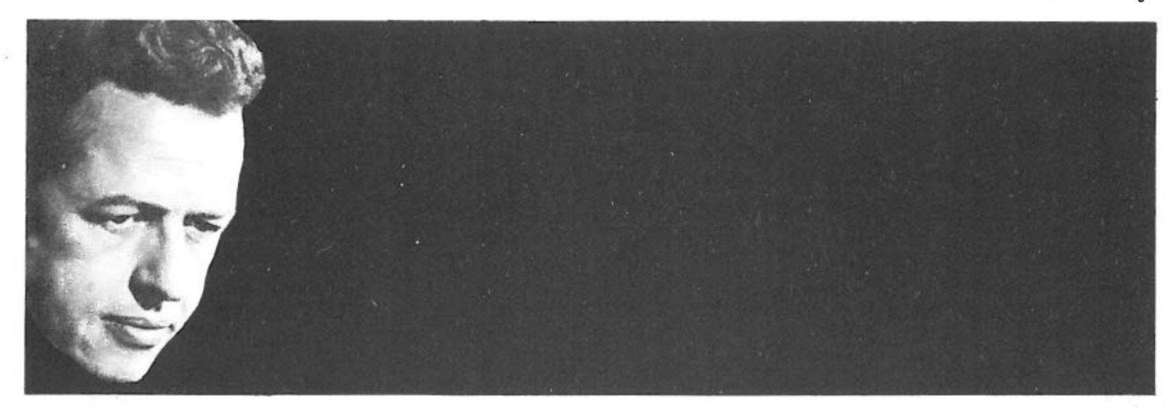
La publication, voici quelques mois, du *Social Contract (La loi naturelle. Une enquête personnelle pour un vrai contrat social.* Stock, éd. Paris, 1971), est venue compléter, sans l'achever, une oeuvre particulièrement éclairante. Robert Ardrey, 62 ans, diplômé de l'Université de Chicago, y poursuit une investigation dont les débuts remontent déjà à une quinzaine d'années. C'est dans *African Genesis (Les enfants de Caïn.* Stock, éd. Paris, 1963) que furent présentées les thèses de l'auteur. Plus récemment, *The Territorial Imperative* et *The Social Contract* ont développé des aspects particuliers de ces thèses, en même temps qu'ils appliquaient de nouveaux arguments à l'étude *zoologique* du genre humain.

**Robert ARDREY :**
**«Les enfants du Caïn» / «Le territoire» /«La loi naturelle»**
**Stock, éd.**




Les ouvrages de Robert Ardrey s'inscrivent tout naturellement dans le cadre des travaux poursuivis en Europe par Konrad Lorenz *(L'agression. Une histoire naturelle du mal.* Flammarion, éd. Paris 1968) et Niko Tinbergen *(la vie sociale des animaux.* Payot, éd. Paris, 1967), et, outre-Atlantique, par les primatologues américains, C. Ray Carpenter *(Territoriality : A Review of Concepts and Problems*, in A. Roe & G. G. Simpson. *Behaviour and Evolution.* Yale University Press, éd. New Haven, 1958), Edward T. Hall *(La dimension cachée.* Seuil, éd. Paris, 1971), S.L. Washburn *(Social Life of Early Man.* Methuen, éd. London, 1962), George B. Schaller *(The Deer and the Tiger.* University of Chicago Press, éd. Chicago, 1967), etc. Cependant, Ardrey se livre à une synthèse beaucoup plus large, qui tient compte des récents acquis de la paléontologie humaine, au travers des ouvrages de R.A. Dart *(The Predatory Transition from Ape to Man*, in *International Anthropological and Linguistic Review.* Vol. I, 4. Miami, 1953), L.S.B. Leakey *(Adam's Ancestors. The Evolution of Man and of His Culture.* Harper Torchbooks, éd. New-York, 1960), K.P. Oakley *(Man, the Tool-Maker.* British Museum, éd. London, 1949) et Broom *(Les origines de l'homme.* Préface de George Montandon. Payot, éd. 1934) ; des études de certains évolutionnistes contemporains, tels Ernst Mayr *(Animal Species and Evolution.* Harvard University Press, éd. Cambridge, 1963) et G.G. Simpson *(The Meaning of Evolution.* Yale University Press, éd. New Haven, 1951), sur le transformisme et la spéciation ; des fondements de la génétique des populations, dûs à J.B.S. Haldane *(The Causes of Evolution.* Longmans, éd. London, 1932), Sewall Wright *(Evolution in Mendelian Populations*, in *Genetics.* Vol. XVI. New-York, 1931. pp. 97-159) et Ronald Fisher *(Genetical Theory of Natural Selection.* Dover, éd. New-York, 1958) ; des avis des grands biologistes et des généticiens classiques,. parmi lesquels Julian Huxley *(Le comportement rituel chez l'homme et l'animal.* Gallimard, éd. Paris, 1971), Arthur Keith *(A New Theory of Human Evolution)* ou C.D. Darlington *(Evolution of Genetic Systems.* Oliver & Boyd, éd. London, 1939) ; des travaux de psychologues comme Dereck Freeman, Arthur H. Jensen *(How Much Can We Boost IQ and Scholastic Achievement ?*, in *Harvard Educational Review.* Vol. 39. Los Angeles & Berkeley, 1969. pp. 1-122) ou Anthony Storr *(L'agressivité nécessaire.* Robert-Laffont, éd. Paris, 1968), etc.

Robert Ardrey.



Les trois livres d'Ardrey ont cependant, un ton très personnel, qui tranche nettement sur tous ceux qui viennent d'être cités. Ancien auteur dramatique (une pièce de lui, *La tour d'ivoire*, fut créée par Jean Mercure ; il écrivit le scénario du film *Khartoum)*, Ardrey a su écrire d'une manière vivante et colorée, qui, sans jamais rien enlever à la précision scientifique, explique le succès qu'il a remporté auprès du grand public. «On peut comparer l'irruption d'Ardrey dans la science à celle d'un autre vulgarisateur de génie, le romancier Arthur Koestler» (Marcel Turbiaux. *Un nouveau contrat social*, in *Psychologie*. septembre 1971, pp. 60-62).

## *l'australopithèque*

Robert Ardrey s'est d'abord attaqué au *problème des origines*. La paléontologie moderne n'a cessé de reculer la date de la «genèse», ancrant ainsi toujours plus loin notre passé dans l'histoire du monde vivant. *Les enfants de Caïn* s'ouvre sur une déclaration d'intention : «Ce n'est pas dans l'innocence, ce n'est pas en Asie que l'homme est né. Nos ancêtres sont nés en Afrique, sur les plateaux situés très au nord du Cap, au sud des sources du Nil. Nous avons émergé lentement, très lentement, de cette savane, sous les lueurs menaçantes d'un ciel tourmenté. L'homme n'est ni le rejeton d'une fin de race, ni un bâtard. Sa lignée est naturelle et légitime. Ses racines plongent dans le monde animal, dont il garde à jamais l'empreinte» (*EC*, p. 15).

Cette histoire de l'«animal des temps tragiques», l'auteur en fait une véritable aventure. Celle-ci se poursuit (d'une façon parfois confuse, mais où chaque élément concourt à l'argumentation) sur deux niveaux différents : d'une part, l'épopée des *australopithèques* sur les berges du lac Victoria, ou près de l'actuelle Johannesbourg ; d'autre part, le récit de leur découverte, et des controverses qu'elle a fait naître.



Après avoir rencontré les anthropologues les plus éminents, Ardrey a visité les sites préhistoriques du monde entier. Les entretiens qu'il eut, en mars 1955, avec le professeur Raymond Dart, alors directeur du service d'anatomie de l'Université de Witwatersrand (République sud-africaine), eurent sur lui une profonde influence. Ce sont eux qui l'amenèrent à renoncer à sa carrière de dramaturge, pour revenir à l'anthropologie, qui avait déjà fait l'objet de ses études, et s'y consacrer entièrement.

Raymond Dart était arrivé en Afrique du Sud en 1922. Deux ans plus tard, Bruyn découvrait dans une brèche située au sud-ouest de Taung, parmi des ossements de babouins, le crâne d'un enfant d'aspect humanoïde, mort à l'âge de six ans, et vieux de plusieurs centaines de millions d'années. L'ayant examiné, Dart le baptisa *australopithecus africanus*. C'était en quelque sorte le «maillon manquant» de l'évolution allant des simiens à l'homme actuel (R. Dart & Dennis Craig. *Adventures with the Missing Link*. Harper & Row, éd. New-York, 1959). Cependant, bon nombre de biologistes se refusèrent à souscrire à cette opinion, et considérèrent le crâne en question comme étant celui d'un chimpanzé. Le crâne de l'australopithèque évoque en effet, par sa forme et sa taille, les grands singes anthropoïdes. Il n'en possède pas moins des caractères humains : front légèrement bombé, inion bas placé, occipital basculé, encoche nasale, denture sans diasthème ni croc (avec homomorphie des prémolaires), cavité glenoïde nettement en retrait, etc. Mais le monde scientifique des années vingt était d'autant moins disposé à reconnaître le bien-fondé des théories de Dart, qu'il voyait alors, dans la nappe pithécanthropienne répandue dans le sud-est asiatique, l'origine de l'humanité.

Il fallut attendre une dizaine d'années pour que la ténacité de Dart fut enfin payée de retour. La découverte au Transvaal, par Broom, à partir de 1936, de toute une série d'australopithèques, puis la mise au jour *d'hominidae* fossiles, par Leakey, à Oldoway, au lac Natron, à Garusi, Kanam, etc. mirent un point final à la controverse. Les découvertes les plus récentes, effectuées au Tchad et dans la vallée de l'Omo, vont d'ailleurs dans le même sens.

Tous ces fossiles reçurent, au moment de leur *invention*, des noms différents. On n'en distingue plus aujourd'hui que deux catégories : une espèce gracile et une espèce robuste. La première, de petite taille, au front bombé, sans crête sagitale, a une face proéminente, mais peu élevée. C'est l'*australopithecus africanus*, carnivore ayant délaissé la forêt pour la savane, où la biomasse en gibier était plus importante.

La seconde, de taille plus élevée, presque dépourvue de front, a la face plus haute et moins saillante, et sur le crâne une crête ressemblant un peu à celle du gorille mâle. De puissants muscles masticateurs y étaient insérés. Cet australopithèque était en effet végétarien ; il devait pouvoir mastiquer longtemps ses aliments avant de les digérer.

C'est de l'espèce gracile et carnivore que descendent les humains. L'autre a disparu, sans laisser de descendance.

Dart fut le premier à faire de l'ancêtre de l'homme une *bête de proie.* Son article, intitulé *The Predatory Transition from Ape to Man,* fut publié en 1953 par *l'International Anthropological and Linguistic Review.* «Ce que Dart soulignait dans son exposé, c'était que l'homme était sorti du milieu anthropoïde pour la seule raison qu'il avait été un tueur. Il y a très, très longtemps, peut-être des millions d'années, une lignée de singes non arboricoles se détacha du tronc des paisibles primates. Pour des raisons vitales, la lignée dut adopter les moeurs des bêtes de proie. Pour des raisons de nécessité de bêtes de proie, la lignée évolua. Nous apprîmes tout d'abord à nous tenir debout, parce que c'était une obligation de bons chasseurs. Nous apprîmes à courir en poursuivant le gibier à travers la savane africaine assoiffée. Puisque nos mains étaient libres pour saisir et tirer, nous n'avions plus besoin de mufle. Ainsi celui-ci, très lentement, se rétracta-t'il ; puisque nous n'avions ni griffes ni dents pour tuer de quoi nous nourrir, nous dûmes trouver une arme. Une pierre, un bâton, un os, voilà de quoi dépendait l'existence de notre ancêtre tueur. Mais l'emploi de ces armes entraîna de nouveaux et multiples appels au système nerveux, pour la coordination du muscle, du toucher et de la vue. Et c'est ainsi que le cerveau se perfectionna ; enfin l'homme vint» (*EC*, p. 36).

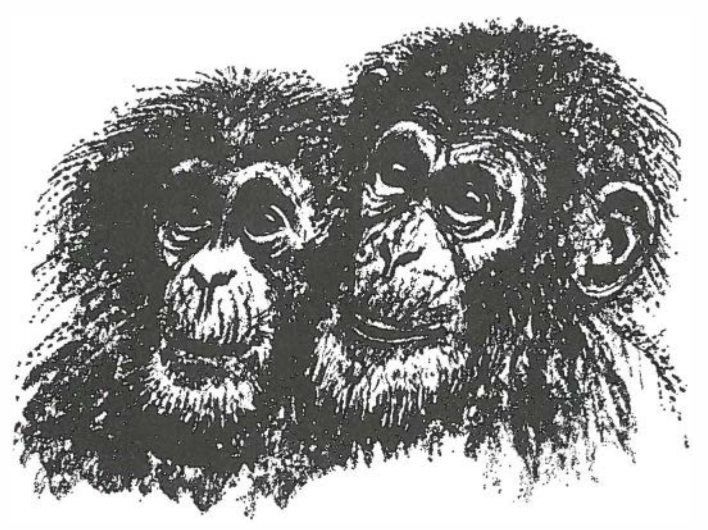
## *l'arme a créé l'homme*

Ces vues renversaient complètement la perspective dans laquelle se tenaient un grand nombre de savants. Ceux-ci restaient encore très influencés par les explications de type *finaliste* (socialo-métaphysique), dont la caricature tient dans la proposition bien connue : «La chair du melon est répartie en tranches pour qu'il puisse être mangé en famille». Ils croyaient que les oiseaux volent parce qu'ils ont des ailes. Or, cette même année 1953, les professeurs J.S. Weiner et Sir Wilfrid Le Gros Clark, de l'Université d'Oxford, et Kenneth P. Oakley, du British Museum, prouvaient définitivement que le crâne de Piltdown, l'un des plus célèbres fossiles préhistoriques, n'était pas authentique. Ces restes, découverts au début du siècle, associaient une boîte cranienne de dimensions importantes et d'apparence relativement moderne, à une mâchoire nettement simienne. Certains y avaient aussitôt vu la «preuve» que l'homme avait reçu brutalement, par intervention divine, le «grand cerveau» *(big brain)* l'ayant libéré des vicissitudes de la vie animale. Or il n'en était rien. Le cerveau humain s'est «formé comme toute autre matière vivante capable d'évoluer pour s'adapter au comportement que lui imposait un mode de vie préexistant» (*T*, pp. 25-26). En d'autres termes, «les oiseaux ne volent pas parce qu'ils ont des ailes ; ils ont des ailes parce qu'ils volent» (Ibid.). «Très loin de la vérité est la vieille hypothèse affirmant que l'homme a créé son arme ; l'arme, au contraire, a créé l'homme» *(EC*, p. 36) (1).

Raymond Dart, à l'appui de sa thèse, apportait les preuves les plus nettes. Il signalait notamment qu'un grand nombre de crânes fossiles de babouins trouvés dans les «gisements à australopithèques» présentent des fractures occasionnées volontairement à l'aide d'un instrument contondant, et que les coups semblent avoir été le fait d'individus tenant leur arme de la main droite (2). Il rappelait aussi qu'en divers sites, et particulièrement à Makapan, ont été exhumés des dépôts d'ossements présentant tous une particularité remarquable : celle d'avoir pu être utilisés comme arme de chasse. On a recensé ainsi des humérus d'antilopes, des mandibules à dents tranchantes, etc., mais pas d'os «inutiles», tels que des vertèbres. Il va sans dire qu'un tel choix serait invraisemblable s'il avait été opéré, comme certains l'ont soutenu, par un

(1) Les conséquences d'une telle constatation ont à peine besoin d'être soulignées. Elles contredisent les préjugés de Rousseau, les thèses de Freud, les assertions de Marx, et les opinions des mésologistes, pour qui «l'homme est l'oeuvre de la société». Robert Ardrey note à ce sujet : «Au début du XVIIIème siècle, un moine italien, appelé Vico, énonça une proposition simple, mais radicale : «la société est l'oeuvre de l'homme». C'était, pour son époque, une déclaration d'une immense portée révolutionnaire, car elle dénonçait tous les dogmes médiévaux sur l'intervention divine dans les affaires temporelles : les droits divins des rois et des gouvernements, les prescriptions religieuses régentant le comportement de l'homme, sa naissance, son destin, sa vie quotidienne, ses aspirations et ses plus basses soumissions. La découverte de Dart n'était qu'un développement de la sentence du Napolitain» *(EC*, p. 38).

(2) Il existe, chez les singes, des droitiers et des gauchers, mais la première catégorie ne semble pas excéder la proportion des seconds. Il y a donc 50 p. 100 de droitiers et 50 p. 100 de gauchers chez les singes, alors qu'il n'y a que 5 p. 100 de gauchers chez l'homme. Il est évidemment difficile de savoir ce qu'il en était pour les hominidés fossiles, mais le moulage endocrânien du pithécanthrope, par exemple, est manifestement celui d'un droitier.



*Dessin de Berdine Ardrey.*

quadrupède tel que la hyène. Celle-ci n'aurait d'ailleurs pas pu rassembler des carcasses aussi lourdes (têtes de coudou par exemple) qu'il en a été retrouvé dans les dépôts en question.

Notre ancêtre carnivore supplanta donc son concurrent végétarien. Peut-être l'élimina-t'il lui-même, comme dans la légende d'Abel et Caïn. «Le Pléistocène arriva. Les lacs remplacent les savanes. La jungle règne. Abel suit la brousse avec ses pousses, car c'est un végétarien. Caïn suit la savane, car le gibier y abonde. C'est un jeu de cache-cache pendant des milliers d'années. Se rencontrèrent-ils au hasard de leurs migrations ? Mystère. Il nous faudra le savoir. Olduvai nous le dira bien un jour (3). Sûrement Caïn, un beau matin, rencontra Abel et le tua. Mais nous n'en avons pas de preuves tangibles» *(EC*, p. 270).

## *déjà un chasseur*

De récentes découvertes sont venues confirmer cette hypothèse. C'est le cas des fouilles de la vallée de l'Omo, qui repoussent l'apparition de l'homme à quelques trois millions et demi d'années ; et surtout la mise au jour par Leakey, à Fort Teman, en 1961, du *ramapithecus*, hominidé plus primitif encore que l'australopithèque, vieux de quatorze millions et demi d'années, et qui se servait déjà d'un outil de pierre (4).

La plupart des spécialistes s'accordent à placer le ramapithèque dans la lignée de l'homme actuel. C'est, par exemple, l'opinion d'Elwin L. Simons *(Late Miocene Hominid from Fort Ternan, Kenya*, in *Nature*, 221. 1969. pp. 448-51). D'autres sont plus réticents. Mme Genet-Varcin, dans un livre récent et de bonne tenue *(A la recherche du primate ancêtre de l'homme.* Boubée, éd. Paris, 1970), met en relief certains caractères paraissant exclure que le ramapithèque puisse être l'ancêtre de l'australopithèque (voir, notamment, ses incisives, qui sont plus larges que celles de l'australopithèque, alors qu'une orthogenèse

---

(3) Olduvai (ou Oldoway) est un site de Tanzanie que les découvertes de Leakey ont rendu célèbre. En dehors des australopithèques (zinjanthrope, *homo abilis*, etc.) on y a retrouvé les restes de différents types d'archanthropéens (formes humaines du paléolithique ancien). En préhistoire, on lui doit l'industrie dite *oldowayenne:* culture sur galets *(peeble-culture)*, taillés sur une face *(choppers)* ou sur deux *(chopping-tools).* Les deux autres hauts-lieux de la préhistoire de l'Est africain sont la vallée de l'Omo, qui fut habitée durant trois millions d'années par des populations d'australanthropes, et le gisement paléolithique de Melka-Kontouré, près d'Addis-Abeba.

(4) Cet outil, une pierre de basalte de moins de dix centimètres de long, a été présenté par Leakey, en décembre 1967, au Congrès panafricain de Dakar. L'arête de cette pierre, examinée à la loupe binoculaire, montre toute une série de petits écrasements artificiels, ce qui implique évidemment un usage. M. Yves Coppens, directeur des fouilles de l'Omo, sous-directeur au Musée de l'Homme, déclare : «L'objection présentée a été que les gorilles et les chimpanzés actuels prennent des cailloux, et les utilisent de la même manière. Leakey a refusé l'objection. Il a eu parfaitement raison. Les gens qui présentent une telle objection, fondée sur les gorilles et les chimpanzés actuels, oublient seulement une chose : le temps. La quatrième dimension leur échappe. Le ramapithèque date du Miocène supérieur. Il se trouve donc à une quinzaine de millions d'années de nous. Si ces contradicteurs disaient que les ancêtres des gorilles et des chimpanzés actuels utilisaient l'outil primaire, c'est-à-dire prenaient des cailloux et s'en servaient il y a quinze millions d'années, ce serait un argument. Mais dire que le gorille et le chimpanzé d'aujourd'hui prennent des cailloux et s'en servent, c'est nier absolument l'existence même du temps et le rôle de l'évolution, fonction de ce temps» *(Les australopithèques réhabilités*, in Henri de Saint-Blanquat, dir. *La vie préhistorique. Sciences & Avenir*, numéro spécial. Paris, 1971).

laisse supposer le contraire) (5). Quoi qu'il en soit, le rameau de l'évolution où se place le *ramapithecus* est au moins voisin du nôtre. Fait remarquable en effet, quoique n'ayant pas de canines très robustes, le ramapithèque était déjà un chasseur. Mais il s'est éloigné de la forêt à l'époque où celle-ci était encore luxuriante. On ne peut donc pas faire intervenir, en ce qui le concerne, l'explication avancée pour le passage à la savane de l'australopithèque, à savoir la réduction de la forêt qui se produisit au Pléistocène. Pourquoi le ramapithèque prit-il cette voie ? Ardrey reprend à son compte l'interrogation de Oakley : par goût de l'aventure ? «Quiconque, écrit-il, a observé les singes, petits ou grands, connaît leur inclinaison innée à explorer (..) Lorsque l'aventureux primate du Miocène, poussé peut-être par sa seule curiosité, s'engagea sur la voie des prédateurs, il associa cette tendance atavique à l'exploration aux joies violentes des prédateurs» *(LN*, p. 381). Bref, «si les découvertes de Leakey sont correctement interprétées, la violence ne nous a pas été imposée, *nous l'avons choisie»* (Ibid.).

## *plus instinctive que sage*

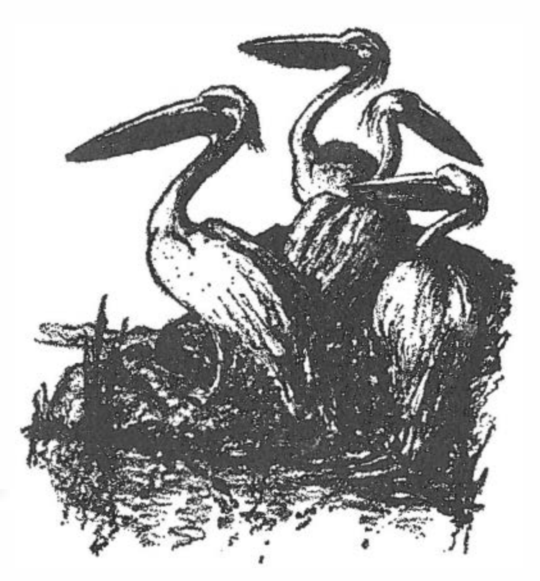
«Le temps attendit si longtemps, note Ardrey, que l'instant de l'homme finit par arriver» *(EC*, p. 239). Et d'expliquer : «La lente apparition de l'homme à partir des forêts touffues de son passé de primate est l'histoire, comme le dit Sir Arthur Keith, non pas d'anges déchus, mais d'anthropoïdes évolués» (Ibid., p. 240). Pourtant, *l'homo sapiens* diffère apparemment de son ancêtre *australopithecus*. Ne serions-nous plus des primates ? On peut désormais en juger. Sur le plan du comportement, l'homme apparaît comme un individu profondément *agressif*, à mentalité guerrière, mais aussi *communautaire*, possédant à un haut degré le *sens du territoire* individuel et collectif. C'est un être *social*, créateur et entrepreneur, volontiers conquérant, parfois *révolté* (contre les autres ou contre lui-même), parfois *magicien* (i.e. sacrifiant à certains rites). Durant des millénaires, l'homme s'est analysé jusque dans les moindre détails. Mais il a toujours eu tendance, parce que certains paramètres lui manquaient, à céder à la tentation *anthropocentriste* (elle-même exploitée par les idéologies), c'est-à-dire à surévaluer ce qu'il y a chez lui d'original, voire à ne plus tenir compte des caractères non-spécifiques, pourtant si nombreux, qui sont les siens. Les grandes religions et les «prophètes romantiques» (Rousseau, Marx, Freud) l'ont entretenu dans cette illusion. Pourtant, l'éthologie en témoigne, l'homme reste un *être de nature*. «*L'homo sapiens* est une espèce plus instinctive que sage» *(EC*, p. 300).

Conscients d'être conscients, notre grande originalité tient peut-être à cette faculté de nous mentir à nous-mêmes, qui fut souvent tant exploitée. «Il est naturel que nous réussissions à nous mentir mutuellement, mais que nous réussissions à nous mentir à nous-mêmes, voilà un miracle de la nature. Et le fait que les trois sciences essentielles à la compréhension de l'homme —psychologie, anthropologie et sociologie— se mentent continuellement et avec succès à elles-mêmes, se mentent les unes aux autres, mentent à leurs étudiants et au grand public, ce fait doit constituer la plus surprenante merveille d'un siècle scientifique» *(LN*, p. 22).

## *l'aggressivité est une bonne carte*

Les observations de James Fisher, Edward T. Hall, Anthony Storr, et surtout Konrad Lorenz, sont trop connues pour qu'on y revienne ici. D'ailleurs, Ardrey n'étudie *l'agressivité* que dans ses rapports avec l'instinct territorial et la hiérarchie. L'agressivité est omniprésente, car c'est en définitive le principe de toute action. «C'est la force innée qui pousse le noyer blanc d'Amérique, cherchant le soleil, à s'élever

(5) Dans *Les enfants de Caïn*, Robert Ardrey se faisait l'écho d'une thèse, qui paraissait alors plausible, selon laquelle un *pongidae* fossile découvert par Leakey, le *proconsul*, aurait aussi pu être inclus dans la lignée de l'homme actuel. Cette thèse, aujourd'hui abandonnée, n'est pas reprise dans *La loi naturelle*.



*Dessin de Berdine Ardrey.*

au-dessus de ses compagnons. C'est la force qui incite le jeune éléphant à grandir, la petite étoile de mer à grossir, le petit serpent mamba à s'allonger. C'est la force implacable qui pousse l'enfant normal à s'éloigner de l'ombre protectrice de sa mère, et à participer à l'aventure humaine» (*LN*, p. 296).

L'agressivité ne doit donc pas être confondue avec la *violence.* (6) Elle n'est pas seulement le ressort de la guerre, mais aussi celui de la compétition sportive ou de l'économie de marché. Elle se traduit par des tensions, des luttes extrêmement variées, à l'issue desquelles le vaincu *meurt plus souvent de sa défaite que de ses blessures.* Ardrey insiste d'ailleurs sur l'aspect insolite, chez l'homme aussi bien que chez les autres animaux, de certains combats singuliers. Il évoque le duel titanesque que se livrèrent deux gorilles mâles, durant douze jours, et cite l'exemple de deux lions, Castor et Pollux, qui semblaient vivre en parfaite amitié, jusqu'au jour où, sans qu'on sache pourquoi, le premier tua le second *(EC,* p. 122). (7) Mais l'agressivité n'est pas non plus la *force.* En dépit de l'exemple précité, les gorilles sont, en règle générale, des êtres plutôt doux, d'une espèce en voie de disparition, et qui meurent de la mort de leurs instincts, en ne s'y rattachant que par intermittence. «Le gorille des montagnes vit les derniers jours de son histoire ; et, à sa façon, il a conscience de son sombre destin. Les instincts vitaux relâchent leur étreinte. Les tendances instinctives des primates, universelles dans leur incidence, souvent tumultueuses dans leur expression, s'affadissent comme la couleur de la peau d'un mort. La sexualité ne le sollicite plus. Le territoire ne stimule plus ses énergies offensives ; il ne s'embarrasse même plus de garder son gîte propre. Mais bien que sa situation soit sans espoir, et que les problèmes qui ont été ceux de ses ancêtres pendant soixante-dix millions d'années, aient cessé de l'intéresser, un dernier instinct se manifeste encore chez lui. Le malheureux gorille, qui erre dans les forêts brumeuses et mystérieuses des volcans africains, s'accroche toujours au trésor de l'instinct de domination, qu'il maintient comme la plus précieuse des possessions animales alors que son espèce est au bord de la tombe» *(EC,* p. 124).

L'agressivité est une bonne carte dans le jeu de l'évolution, et c'est probablement parce qu'il n'en manquait pas que notre ancêtre s'est maintenu jusqu'à nous. Elle est également indispensable à un bon équilibre psychique (voir, entre autres, les travaux de Konrad Lorenz sur les poissons *cichlidae).* «Il y a moins de névrosés chez les délinquants que chez les fils de bonne famille» *(EC,* p. 313). Ce n'est pas un hasard non plus si le taux des suicides décroît radicalement durant les périodes de guerre, ni si le phénomène *hippy* associe constamment la non-violence et l'usage de la drogue. «L'avenir de la violence défie l'imagination» *(LN,* p. 318), et c'est pourquoi nous assistons à une montée de la violence, dont il serait vain de ne chercher les causes profondes que dans les contingences politiques et sociales du moment.

## *le verrou des inhibitions*

Une grave conséquence résulte de cette situation : c'est *l'escalade des stimuli,* à laquelle M. Desmond Morris a consacré quelques pages pénétrantes *(Le zoo humain.* Grasset, éd. Paris, 1970), laquelle atteint ceux qui agissent comme ceux qui subissent, de telle sorte que *plus rien n'excite plus personne.* La surenchère dans la frénésie touche tout le monde, à commencer par les «combattants de la paix». Réduite à la violence, l'agressivité devient en quelque sorte *unidimensionnelle.* Il n'est donc pas question de nier que *l'homo sapiens* pourrait bien se détruire lui-même. Mais l'hypocrisie ne fait que précipiter les choses. La pédagogie en vigueur, en sous-estimant l'importance des instincts d'agressivité, voire en essayant de les supprimer (lutte contre les jouets «guerriers», qui détournent précisément ces instincts en les attirant, comme le paratonnerre détourne la foudre), crée une véritable frustation psychologique.

L'homme ressent non moins profondément le besoin d'aventure et de risque. «Depuis la naissance de la civilisation, la guerre représente notre meilleur moyen d'échapper à l'ennui et à l'anonymat, tout en préservant, dans une certaine mesure, notre sécurité» (*T*, p. 268). La guerre a aussi une fonction *régulatrice.* Elle élimine le surnombre, et particulièrement les éléments les plus combatifs, c'est-à-dire les jeunes, qui sont les plus susceptibles de se reproduire et d'accroître une population déjà trop dense.

Certes, l'évolution des moyens de destruction a considérablement changé la nature des guerres. L'élimination de l'adversaire à distance a fait sauter le verrou des inhibitions. La participation de

(6) Sur cette importante question, consulter les travaux du séminaire organisé, en décembre 1970, par l'Unité de recherche Paris/Ile-de-France du Groupement de Recherche & d'Etudes pour la Civilisation Européenne (GRECE), sur le thème «L'agressivité est-elle nécessaire à la vie ? » (communications de MM. Eric Alberti, Alain de Benoist, Yves Christen et Michel Norey).

(7) L'assertion bien connue selon laquelle l'homme est le seul animal qui tue ses semblables en d'autres occasions que pour se nourrir, est à réviser sérieusement. Elle suppose qu'on fasse bon marché d'une multitude de conduites agressives, intéressant les mammifères comme les poissons ou les oiseaux, dont la nutrition n'est pas le motif déterminant. Par ailleurs, les facteurs de régulation et *d'inhibition* (rituels de dissuasion, d'apaisement, etc.) interviennent aussi chez l'homme. Mais le mécanisme de blocage est d'autant moins puissant que *l'instinct d'appartenance* (déterminé par la parenté ou l'homogénéité du groupe) tend lui-même à s'effacer.

l'ensemble de la population aux grands conflits guerriers a provoqué des destructions massives, empêchant la sélection naturelle de jouer. Il ne faudrait pas en conclure pour autant que la guerre est une «invention humaine», ni que la surpopulation et l'auto-régulation nous sont propres. Dans un chapitre de *La loi naturelle* consacré à «la mort par *stress*» *(LN*, pp. 201-46), Robert Ardrey cite l'exemple bien connu du guppy, qui dévore les petits en surnombre ; et celui des lemmings qui, lorsqu'ils ont trop proliféré, entreprennent un immense voyage et, en bout de course, viennent se noyer dans la Baltique. Dans un ouvrage devenu classique, *Animal Dispersion in Relation to Social Behaviour* (Oliver & Boyd, éd. London, 1962), V.C. Wynne-Edwards souligne, lui aussi, l'importance des modes conventionnels de compétition dans les processus naturels de régulation, et rappelle que, dans la plupart des espèces, l'exiguïté du territoire vital entraîne l'écart de bon nombre de mâles de la reproduction. Il cite l'exemple, repris par Ardrey, des fous de Bassan, qu'une démographie excessive menace parfois de manquer de nourriture (poissons). Près du cap Sainte-Marie, ces oiseaux ont adopté une procédure de régulation aussi originale qu'efficace. Lorqu'ils arrivent au printemps, seuls ceux qui trouvent place sur le promontoire situé au centre du cap, peuvent se reproduire, à l'exclusion de tous les autres.

## *le territoire*

La surpopulation est l'un des fléaux de notre époque. Toutes quantités égales par ailleurs, la limite maximale de densité semble devoir être plus vite atteinte en Occident, où la *distance personnelle* est plus grande (8). Ardrey a établi une corrélation positive entre l'accroissement démographique et l'augmentation du nombre des suicides, les progrès de l'homosexualité, le nombre des accidents de voitures, la fréquence des troubles cardiaques, des maladies mentales, des affections nerveuses, etc. Jusqu'ici, l'homme remédiait à ces problèmes par des conflits armés. Mais la guerre est aujourd'hui *dépassée*. Elle est impopulaire à juste titre, car elle «ne tue plus assez de gens» *(LN*, p. 245), et surtout elle ne tue plus «ceux qu'il faut» (9).

L'auteur ajoute : «Je suis sûr qu'un jour on comprendra la signification d'une énigme qui, aujourd'hui, nous semble incompréhensible : le suicide massif des lemmings. Lorsque notre population aura doublé, lorsqu'il n'y aura plus d'eaux non polluées, lorsque les problèmes que pose aujourd'hui la circulation apparaîtront comme des jeux d'enfants, lorsque le désordre social aura remplacé de façon permanente la guerre, lorsque l'air des villes sera devenu irrespirable et qu'il n'y aura plus de campagnes, lorsque la criminalité aura pris de telles proportions qu'aucun citoyen ne sortira plus sans être armé, lorsque la fureur et la frustration seront devenues les seuls sentiments que connaîtront les hommes et les femmes, alors peut-être, oui, les jeunes comprendront-ils les lemmings...» (Ibid.)

Chez les vertébrés évolués, particulièrement chez les primates, l'agressivité trouve dans l'«impératif territorial» *(territorial imperative)* un moyen d'expression classique. «Un territoire est un espace vital

---

(8) La «distance personnelle» peut se définir comme le *territoire mobile* qui entoure chaque individu, et dont la partie la plus importante se trouve généralement devant nous. Ce champ de force social correspond à ce que le Dr. H. H. Heidiger, directeur du Jardin zoologique de Zurich, a nommé dès 1938 la *distance individuelle*. Il peut avoir des frontières «visibles», comme c'est le cas avec l'automobile. «Une voiture dans la vie urbaine, note Ardrey, est de toute évidence un territoire mobile, ainsi que le confirme la résolution de le défendre que manifestent aussi bien son conducteur que son chien. Les frontières territoriales que constituent ailes et pare-chocs isolent les propriétaires de voiture au point que, même dans un banal embouteillage, on voit apparaître une mosaïque de territoires, dont les propriétaires, quand ils ne se mettent pas en colère, s'ignorent ostensiblement les uns les autres» *(LN*, p. 281).

Mais la «distance personnelle» est le plus souvent liée à la vie quotidienne, à la façon d'une «bulle invisible» entourant chaque individu. L'ouvrage d'Edward T. Hall, *La dimension cachée* (Seuil, éd. Paris, 1971), est une remarquable analyse de la *proxémie*, c'est-à-dire de l'organisation de l'espace selon les peuples et les individus. On y voit ainsi les variations considérables qui peuvent affecter la conception de la *sphère intime* et de la *vie privée*. Le mot *intimité*, par exemple, est incompréhensible au Japon, où la notion d'entassement *(crowding)* n'a pas la connotation déplaisante que nous lui donnons. «Dans la conversation, les Arabes vous tiennent toujours dans le champ de leur haleine. Cette habitude ne tient pas seulement à une question de manières. L'Arabe aime les odeurs agréables, et elles sont partie intégrante de ses contacts avec les autres. Respirer l'odeur d'un ami est non seulement agréable, mais désirable, car refuser de laisser respirer son haleine est un signe de honte. En revanche, la politesse des Américains, qui ont appris à ne pas laisser percevoir leur haleine, est immédiatement interprétée en termes de honte. Qui soupçonnerait nos plus éminents diplomates de pareils contresens ? » *(La dimension cachée.* op. cit., p. 196).

(9) Ardrey rappelle qu'«une guerre qui a fait autant de bruit que la guerre du Vietnam aura tué moins d'Américains que n'en tue en un an ce magnifique engin de destruction qu'est l'automobile» (Ibid.).

terrestre, aquatique ou aérien, qu'un animal ou un groupe d'animaux défend comme étant sa propriété exclusive. Par «impératif territorial», on entend l'impulsion qui porte tout être animé, à conquérir cette propriété et à la protéger contre toute violation» (*T*, p. 15). Le territoire est en quelque sorte une *nation biologique.*

## *une femelle et un terrain*

Pour présenter l'étude fondamentale que constitue le second volet de sa trilogie, Robert Ardrey emprunte à Helmut K. Buechner (10), l'exemple du kob de l'Ouganda, antilope de taille moyenne, aux cornes en forme de lyre. Les kobs se réunissent à date fixe sur un territoire, qui reste toujours le même d'année en année (11). Sitôt rassemblés sur les plateaux de Semliki, les mâles *paradent* pour se délimiter un terrain personnel, lequel est nécessaire à l'obtention d'une femelle. Les principales observations qui peuvent alors être faites sont résumées par Ardrey de la façon suivante :

«1. Les mâles se battent pour la possession d'un territoire, jamais pour les femelles. Les appétits territoriaux et sexuels du kob sont si étroitement liés que les luttes stimulent l'activité sexuelle (..) 2. Malgré les risques de sa situation, le propriétaire l'emporte toujours sur l'assaillant. La sélection opérée dans le troupeau n'a amené que des spécimens de choix dans l'arène, aussi sont-ils tous à peu près de la même force. La possession d'un territoire possède de mystérieux avantages, généralement suffisants pour garantir la victoire au premier occupant (..) 3. L'avantage psychologique du propriétaire est si puissant que les batailles meurtrières sont rares. Un simple mouvement d'oreille suffit parfois à décourager un rival (..) 4. Hors des limites de leur terrain d'ébats, les champions ne se manifestent réciproquement aucune hostilité (..) 5. La possession d'un domaine paraît nécessaire pour stimuler le désir sexuel, autant chez les mâles que chez les femelles. Hors du terrain d'ébats, les tentatives d'accouplement sont rares et la copulation n'est apparemment jamais consommée (..) 6. Chaque troupeau est fidèle à un terrain traditionnel (..) 7. La plupart des mâles qui ne parviennent pas à conquérir un domaine, ou qui ne réussissent pas à s'y maintenir, forment le clan des célibataires» (*T*, pp. 55-56).

Bien avant Buechner, Eliot Howard (*Territory in Bird Life.* Collins, éd. London, 1948) était déjà parvenu aux mêmes conclusions. Celles-ci rejoignaient les observations d'auteurs anciens, comme Aristote («Un couple d'aigles a besoin d'un grand espace vital»), Zénodote («Un buisson n'abrite jamais deux rouges-gorges»), Pline, Frédéric II, etc. Elles ont été confirmées, pour une multitude d'espèces, par des travaux plus récents.

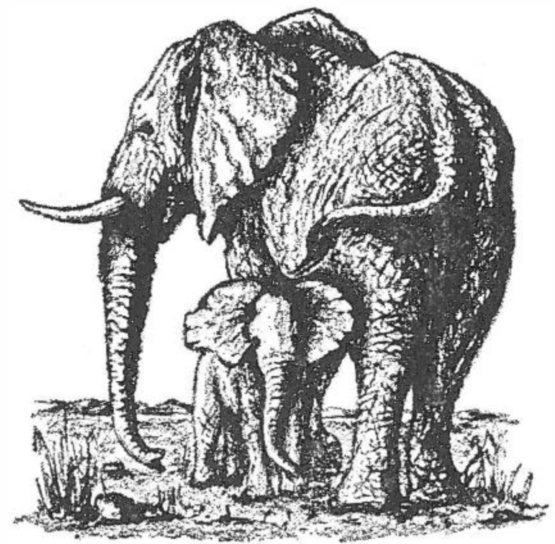
## *altruisme = haine + hasard*

Bref, l'animal veut *posséder* quelque chose. Sa volonté de puissance s'exerce avant toutes choses, non sur sa femelle, ni sur la nourriture dont il a besoin, mais *sur un terrain qui lui appartienne en propre.* A cet égard, l'homme adopte exactement le même comportement, comme en témoignent les nombreux panneaux «propriété privée» qui émaillent le cours de son existence. Il veut *qu'une zone d'influence soit à lui.* Ardrey : «Il faut bien constater, avec tristesse, que personne n'obéit autant à l'impératif territorial

(10) Voir Helmut K. Buechner. *Territorial Behaviour in the Uganda Kob*, in *Science.* 133, 1961. pp. 688-89 ; *Territoriality as a Behavioral Adaptation to Environment in the Uganda Kob*, in *Proceedings XVI International Congress of Zoology.* III, août 1963. pp. 59-62 ; Rennie Bere. *Les frontières de la liberté*, in *Le Monde animal.* avril 1966. pp. 280-83.

(11) L'obstination des kobs à demeurer sur le même territoire est telle, selon Buechner, que le nouveau tracé du parc de Murchison Falls met en danger certains de ces animaux, du seul fait qu'il n'inclut qu'une très faible partie de leur territoire d'origine (1295 hectares sur 3885 km$^2$).


*Dessin de Berdine Ardrey.*





*Dessin de Berdine Ardrey.*

qu'un professeur de sociologie contestant la gênante hypothèse de la biologie selon laquelle l'homme est un animal territorial» (*LN*, p. 262).

Le kob de l'Ouganda, le paysan limousin, le sociologue de l'Université Harvard réagissent en tant qu'*individus*. Mais ils vivent aussi *en société*. Les hommes, comme les animaux, se groupent en des structures dépassant les liens élémentaires de la parenté : tribu, nation, etc. Il existe donc des territoires collectifs. Ceux-ci ne reflètent pas toujours, la nation surtout, de quelconques nécessités ethniques. Ils correspondent seulement à notre sens de la communauté et à notre goût de la conquête. L'homme aime à s'enraciner au sein d'une collectivité, et entreprendre à l'occasion la guerre contre les autres groupes. Il en va de même chez les primates supérieurs. Le singe hurleur, accompagné de sa famille, passe l'essentiel de son temps à se battre (par expression vocale le plus souvent) contre les autres clans familiaux. C. Ray Carpenter, suite à ses observations, désormais classiques, sur vingt-huit clans de l'île panaméenne de Barro-Colorado *(Behaviour of Red Spider Monkeys in Panama*, in *Journal of Mammalogy*. 16, 1935. pp. 171-80), avait également remarqué que «les singes forment des unités territoriales». Les tribus et les nations ne se constituent pas autrement. Avant de se mettre à suivre les troupeaux migrateurs, notre ancêtre chasseur devait avoir un territoire de chasse. Lorsqu'il ne savait ni transporter, ni accumuler ses boissons, les places devaient être chères au bord des points d'eau...

La cohésion dans le groupe s'accroît avec l'importance et la régularité des luttes intra-spécifiques. Robert Ardrey exprime cette corrélation par une formule : altruisme = haine + hasard. «En d'autres termes, l'attachement qui unit les êtres de la même espèce sera égal à la somme des forces que lui opposent la haine et le hasard» (*T*, p. 214). Ainsi se quantifie *l'absence d'amour gratuit* : «L'altruisme existe peut-être dans la nature, mais c'est une denrée trop rare pour être exploitée sur une grande échelle» *(T*, p. 213). Pourtant, en forêt, les chimpanzés se saluent au hasard de leurs rencontres, comme de vulgaires promeneurs. C'est que le sens communautaire et l'agressivité ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. L'ensemble forme souvent un complexe bien étrange. C'est ainsi que les lépilémurs de Madagascar, qui sont en conflit permanent, se groupent par cinq ou six sur des surfaces restreintes de forêts immenses, et s'opposent tous les uns aux autres, mais sans jamais se séparer.

## *l'identité exclue*

A la première page de *La loi naturelle*, Robert Ardrey donne cette définition : «Une société est un groupe d'êtres inégaux organisés pour faire face à des besoins communs». Cette inégalité n'est que le reflet d'une règle plus générale. «La diversité est la matière même de l'évolution, puisque c'est dans la diversité des êtres que la sélection naturelle fait son choix. Nos dons génétiques diffèrent autant que diffère notre capacité innée de modifier notre environnement ou de nous adapter à lui. Aucune étape, dans le développement de la vie, n'a autant contribué à la diversité que la reproduction en tant que conséquence de l'étreinte sexuelle. La question de l'inégalité peut paraître déplacée, mais il fut un temps, l'ère victorienne, où celle de la sexualité l'était aussi. Si nous avons transféré le tabou de la sexualité à ses conséquences, peut-être n'est-ce là qu'une évolution naturelle de l'esprit puritain» *(LN*, p. 40).

Une telle affirmation peut évidemment étonner. La démonstration est pourtant des plus simples. Sans entrer dans le détail de la génétique contemporaine, il suffit de considérer qu'un seul spermatozoïde, sur les milliards que contient une unique éjaculation chez l'homme, féconde l'ovule de sa partenaire. Comme chacun de ces spermatozoïdes a un contenu potentiel différent, toute identité entre enfants issus d'un même lit se trouve exclue. C'est ce qu'Ardrey appelle l'«accident de la nuit», à la fois compétition et loterie.

Lyssenko, en Union soviétique, a perdu son piédestal. Mais il n'est pas inconcevable d'imaginer «qu'un pouvoir temporel fort, créant un environnement implacable, puisse réduire par la terreur l'oeuf lui-même à une médiocrité phénotypique, et qu'après sa naissance il cherche la sécurité dans la conformité» *(LN*, p. 53). Bien qu'il soit très probable que les individus concernés s'opposent de toutes leurs forces à une telle monotonie, si celle-ci devait malgré tout s'imposer, du fait d'une mise en condition rigoureuse, ou d'une lassitude temporaire, nos chances d'adaptation et donc d'évolution en seraient si réduites que

*l'homo sapiens* serait pratiquement sans avenir. C'est là que Robert Ardrey propose son nouveau *contrat social* : la société des égaux est impossible, une société juste ne l'est pas. En même temps qu'il constate *l'inégalité des dons*, l'auteur demande donc *l'égalité des chances*, c'est-à-dire l'adoption d'une *biopolitique de sélection sociale*, permettant à chacun de s'exprimer à tout moment à sa juste valeur, procédure qui n'est pas sans rappeler, d'ailleurs, le comportement du rhésus indien, primate fort étudié en laboratoire, et qui pratique sans restrictions «la compétition des inégaux».

Cette proposition de simple justice n'intervient pas par hasard. «Si l'égalité n'existait pas, la justice n'aurait aucune fonction —et c'est peut-être pour cela que l'idéal égalitaire, niant la nature même de l'homme, aboutit si facilement à la tyrannie de la pensée et du pouvoir» *(LN*, p. 60).

## souris des bois, souris des champs

La même diversité fait l'objet des travaux des spécialistes de la génétique des populations. Celle-ci nous apporte, outre une série de modèles formels très pratiques, un bon nombre d'exemples plus faciles à interpréter. Elle explique notamment la *spéciation* (i.e. la formation de nouvelles espèces au sein du *phyllum* évolutif), par l'isolement des espèces néo-mutantes, grâce aux barrières éthologiques ou géographiques, et aux incompatibilités sexuelles (12).

Quoiqu'elle ne soit pas toujours maintenue avec rigueur, la diversité biologique est en règle générale nécessaire à l'évolution des espèces. Le polymorphisme génétique offre plus de chances d'adaptation à des conditions de vie différentes. C'est ainsi que, selon l'environnement, il s'établira pour chaque race par exemple et pour un certain nombre de caractères, un équilibre correspondant à l'optimum adaptatif.

Du point de vue de l'évolution, une espèce doit donc présenter un très grand polymorphisme, impliquant une très grande diversité entre les individus, et entre la somme des moyennes individuelles de chaque population. Intervient ici un sujet délicat, mais important : la *race*. Ardrey en donne la définition suivante : «Une race, ou sous-espèce, est une mosaïque de populations qui a suivi sa propre ligne d'évolution au cours de nombreuses générations, et a été séparée d'autres mosaïques du même genre par des barrières naturelles» *(LN*, p. 73). Il insiste ensuite sur les différences raciales *en matière de comportement.* Si l'on prend, par exemple, les deux races de la souris *peromyscus maniculatus*, c'est-à-dire *p. maniculatus bairdii* et *p. maniculatus gracilis*, races de morphologie et surtout d'habitat différent (l'une vit dans les bois, l'autre dans les champs), on s'aperçoit qu'élevées en laboratoire, elles font toujours le même choix entre les deux biotopes, et que le phénomène se reproduit chez des générations d'individus n'ayant jamais vécu en liberté. Il serait évidemment très intéressant de pouvoir étudier de telles différences chez l'homme. Malheureusement, de nombreux préjugés s'opposent encore à des investigations de ce genre. Les seuls acquis sérieux dont nous disposons ont trait à la psychologie raciale. Ardrey affirme à ce propos, en ce qui concerne les Noirs américains, que «l'évidence d'une capacité d'apprendre inférieure est aussi indiscutable qu'une capacité supérieure en matière sportive» *(LN*, pp. 80-81).

## les alphas

La notion de hiérarchie s'introduit en conséquence directe du fait inégalitaire. Lorenz a montré qu'elle est pratiquement indispensable à la formation des groupes où se manifeste un *lien* de reconnaissance. Robert Ardrey cite l'exemple d'une psychiatre new-yorkaise, qui avait l'habitude de donner à manger à un petit groupe composé de sept mésanges. «Or, un matin, il s'était passé quelque chose de bizarre. Il faisait froid et le sol était couvert de neige. Une demi-douzaine de mésanges attendaient ma visiteuse, mais elles ne s'approchèrent pas d'elle comme d'habitude, bien qu'elles eussent sûrement faim. Leur amie se demanda ce qui expliquait leur soudaine réticence. Elle mit la nourriture dans une assiette et s'éloigna, mais rien n'y fit. Et soudain, dans le bosquet enneigé, il y eut un bruissement d'ailes, et la septième mésange apparut. Elle vint se poser sur les bords de l'assiette et, aussitôt, toutes les autres se joignirent à elle pour prendre leur petit déjeuner : l'*alpha* était arrivé» *(LN*, pp. 123-24).

L'alpha, dans toute société, c'est le *chef.* Celui qui rassemble force et courage, et aussi celui qui a le plus de droits. Mais ces droits sont en proportion de ses devoirs. S'il se «démet de ses responsabilités», l'alpha est impitoyablement éliminé. Presque tous les primates supérieurs constituent des groupes hiérarchisés ; l'efficacité dans la vie quotidienne est d'autant plus grande que la hiérarchie est plus stricte. Les gorilles, les babouins, les semnopithèques ou les macaques ont non seulement un chef, mais également des «sous-chefs», des sentinelles, des garde-frontières, etc. Les effets d'une telle organisation sont considérables. Grâce à des actions bien coordonnées, des babouins parviennent à mettre en fuite ou à tuer un léopard. De telles réussites, lorsqu'elles sont dues à l'exemple ou à l'imitation, peuvent provoquer un certain «progrès culturel». Chez les macaques japonais *(macaca fuscata)*, une femelle avait appris à laver les pommes de terre qu'on lui donnait, en les trempant dans l'eau de mer. Peu après, tous les membres du groupe adoptaient la même pratique. Ardrey aurait d'ailleurs pu insister sur *l'aspect rituel* des conventions

(12) On trouvera une bonne présentation de ces questions dans le petit ouvrage de M. Binder, *La génétique des populations* (PUF, éd. Coll. Que sais-je ? Paris, 1967).

hiérarchiques chez les macaques japonais. Ceux-ci se déplacent d'une façon rigoureusement ordonnée : bien que la correspondance ne soit pas linéaire, chaque place dans la colonne est déterminée par la position sociale. A l'arrêt, les macaques se disposent en cercles concentriques, prennent et quittent leur place dans l'ordre prévu, etc.

L'étude des rites au sein du monde animal n'est est qu'à ses débuts. Un colloque récent, organisé par la Royal Academy de Londres, a montré toute la richesse du travail à réaliser (13). Sir Julian Huxley, qui présidait la session, étudiait dès 1923-26 les *parades rituelles* du plongeon cat-marin *(colymbus stellatus)*, des hérons *(hydranassa tricolor)*, des aigrettes *(leucophoyx thula)* et de l'huîtrier pie *(haemotopus ostralegus)*. Konrad Lorenz a consacré à cette question quelques unes des plus belles pages de son «histoire naturelle du mal» *(L'agression.* op. cit., pp. 67-95), et l'histoire de l'oie Marina, qui avait omis, en montant un escalier, de se livrer au cérémonial classique, et en avait éprouvé une telle frayeur qu'elle s'était contrainte à redescendre, puis à remonter dans les règles, est dans tous les esprits.

## *notre ultime liberté*

Ardrey met en relief un autre aspect, fort curieux, de la vie animale : le *sens de la mort.* Il rapporte à ce sujet une observation faite par un grand spécialiste des éléphants, Buss. Au cours de ses études, Buss avait tué un éléphant femelle, alors qu'il n'avait voulu que l'endormir. La famille de l'animal, qui montait la garde près de la victime, prit conscience de sa mort avant même que l'homme s'en fût rendu compte. Renonçant alors à défendre un cadavre, elle l'abandonna. Seule la femelle la plus âgée revint un peu plus tard, pour couvrir d'herbe le corps encore chaud. D'autres observations vont dans le même sens. A chaque niveau d'évolution, le vieux fonds commun à tous les vertébrés trouve ses moyens d'expression.

Sans nul doute, nos rites, comme nos inquiétudes, viennent d'un passé très lointain. Les espèces aujourd'hui disparues ne les ont pas emportés dans leurs tombes. Nous n'avons fait que les enrichir, à notre mesure, et de singulière façon. «Ce qu'il y a de vraiment unique chez l'homme, c'est qu'il est le premier animal tragique. Nous sommes, autant que nous le sachions, les premiers à qui il ait été donné de se juger eux-mêmes, de se souvenir de choses depuis longtemps révolues, d'imaginer l'avenir. Nous avons reçu en partage des plaisirs supérieurs à ceux des autres animaux, puisque nous pouvons les goûter par comparaison, et la possibilité exquise de savoir que le moment présent diffère du passé, et ne reviendra jamais. Nous avons aussi, et c'est notre ultime liberté, le don de connaître l'existence du précipice, alors même que nous l'avons nous-mêmes creusé» *(LN*, p. 39).

## *une abondante publicité*

Antony Jay, le célèbre critique de la revue *Nova*, a écrit : «Je crois que les trois livres de Robert Ardrey, *Les enfants de Caïn*, *Le territoire*, et aujourd'hui *La loi naturelle*, sont les plus importants qui aient été écrits depuis la guerre, et peut-être même les plus importants du XXème siècle».

C'est précisément l'importance de ces trois ouvrages, l'accueil qu'ils ont reçu dans les milieux les plus divers, qui commencent à fort inquiéter certains. Dès la parution d'*African Genesis*, un petit groupe de chercheurs américains (Crook, Harlow, Margaret Mead, Dobzhansky, Ashley Montagu, Klineberg, etc.) se sont déchaînés contre les observations de Lorenz et celles d'Ardrey. Ce petit groupe, dont les conceptions reposent sur des convictions *a priori*, mais qui a bénéficié d'une abondante publicité au cours de ces dernières années, est issu de l'école fondée avant-guerre par Franz Boas, à l'Université Columbia (14). Margaret Mead en a parfaitement décrit les objectifs de base. «Dans le concept essentiel de la culture tel que l'entendaient Boas et ses étudiants, a-t-elle écrit, *les êtres humains étaient condidérés comme ne dépendant ni de l'instinct ni des habitudes transmises par la voie de l'hérédité*, mais des acquisitions lentement accumulées grâce à des apports sans cesse renouvelés, et à une réadaptation continuelle» (M. Mead & Ruth L. Bunzell, dir. *The Golden Age of American Anthropology.* Braziller, éd. New-York, 1960). Montagu, de son côté, n'a cessé de revenir sur le sujet, avec une insistance assez suspecte : «Dans le cours de l'évolution humaine, la force des tendances instinctuelles a été en décroissant jusqu'au jour où

---

(13) Des spécialistes de différentes écoles, parmi lesquels Konrad Lorenz *(Evolution de la ritualisation dans les domaines de la biologie et de la culture)*, G.M. Carstairs *(Ritualisation des rôles dans la maladie et la guérison)*, Desmond Morris *(La rigidification du comportement)*, E.R. Leach *(La ritualisation chez l'homme selon son développement social et culturel)*, Niko Tinbergen *(Ritualisation des attitudes de cour du larus ridibundus L.)*, participaient à ce Colloque, dont les conclusions furent prononcées par Erik H. Erikson. Le compte-rendu intégral des exposés, des films et enregistrements sonores communiqués à cette occasion, a été publié en France sous les auspices de la revue *Diogène* : Julian Huxley, dir. *Le comportement rituel chez l'homme et l'animal.* Gallimard, éd. Paris, 1971.

(14) A ce sujet : Wesley Critz George. *Biologie du problème racial : génétique et comportement*, in *Nouvelle Ecole* numéro 7. février-mars 1969. pp. 9-50 («Franz Boas et ses disciples», pp. 43-48).

l'homme a virtuellement perdu tous ses instincts. S'il lui en reste des séquelles, il ne peut s'agir que de réactions automatiques consécutives, par exemple, à un bruit soudain ou à une rupture d'équilibre (sic). Autrement, l'homme n'a pas d'instincts» *(Culture and the Evolution of Man.* Oxford University Press, éd. New-York, 1962). Et encore : «Le mal n'est pas inhérent à la nature humaine : elle l'a appris.. L'agressivité est une acquisition, comme toutes les formes de la violence» *(The Humanization of Man.* World Press, éd. Cleveland & New-York, 1962). On retrouve là la vieille proposition : c'est la société qui crée l'homme...

Peu après, en 1968, paraissait un recueil intitulé *Man and Aggression* (préface de Montagu. Oxford University Press, éd. New-York, 1968), dans lequel quelque quatorze auteurs, pour la plupart propagandistes de l'UNESCO, s'en prenaient nommément à tous les chefs de file de l'école moderne d'éthologie. L'un de ces rédacteurs, le Dr. Santiago Genovés, auteur de *L'homme entre la guerre et la paix* (en anglais *Is Peace Inevitable ? Aggression, Evolution and Human Destiny),* est allé, entre temps, jusqu'à participer à la traversée de l'Atlantique organisé par Thor Heyerdahl sur les Râ I (1969) et II (1970), dans l'espoir d'y voir ses vues confirmées (15). Plus récemment encore, un critique apparemment sérieux a pu écrire : «La loi naturelle n'est pas une loi physique, et ce qui est «naturel» pour la carpe ne l'est pas pour le lapin (..) Sans doute y a-t-il une certaine parenté entre l'homme et le singe, mais il y a vingt millions d'années que les fils de notre ancêtre commun ont pris le parti de faire bande à part. Nous ne sommes plus cousins depuis longtemps» (Marcel Turbiaux. *Un nouveau contrat social.* art. cit., p. 62). Ainsi, spontanément, un journaliste marxiste retrouvait-il les termes auxquels le Saint-Office eut recours en son temps, pour flétrir Darwin et la théorie de l'évolution.

Robert Ardrey a lui-même comparé les idéologues à la mode, exerçant leurs talents dans les domaines de l'anthropologie culturelle, de la psychologie du comportement et de la sociologie de l'environnement, à «trois amis ivres s'appuyant à un bec de gaz, en pleine euphorie, tous trois convaincus qu'ils sont les soutiens de la lumière éternelle, alors qu'en réalité, ils ne font que se soutenir l'un l'autre» *(LN*, p. 24). Dans *La loi naturelle*, il cite à nouveau Ashley Montagu («Ce qu'il y a de notable dans le comportement humain, c'est qu'il est appris». *Man and Aggression.* op. cit.), et aussi B.F. Skinner («Le livre de Lorenz, *L'agression*, pourrait faire beaucoup de mal, s'il détournait notre attention des variables manipulables de l'environnement normal en faveur de contingences phylogénétiques qui, par leur caractère obscur et lointain, encouragent une attitude de passivité résignée». *The Phylogeny and Ontogeny of Behaviour*, in *Science.* 153, 1966. pp. 1205-13).

«Chacune de ces disciplines, ajoute-t-il, n'est qu'une école scientifique, une partie d'un tout que chacune domine. Toutes trois se fondent sur l'hypothèse que le cerveau humain doit peu, ou ne doit rien, à l'expérience évolutive. Depuis Durkheim, le sociologue nie toute influence biologique sur nos systèmes sociaux et, dans une paraphrase batârde de Protagoras, assure que l'objet d'étude de la sociologie est la sociologie elle-même. Le behaviouriste assure que tout le comportement humain est affaire de réflexe conditionné, que le nouveau-né vient au monde pareil à une table rase, sans préjugé génétique ni identité innée, mais qu'il agit pourtant comme le chien de Pavlov, en répondant de manière prévisible à la crainte d'une punition ou à l'attente d'une récompense. L'homme n'est qu'une espèce d'argile, sans plus (B.F. Skinner, avec sa théorie du renforcement, est aujourd'hui le tzar de cette psychologie-là). Le troisième ivrogne, l'anthropologie culturelle, assure que l'homme n'est que le produit de sa culture. Quant à savoir pourquoi les jeunes de notre temps se révoltent contre la culture qui les a engendrés, nos anthropologues se gardent de répondre à cette question» *(LN*, pp. 24-25).

## *trois besoins essentiels*

En réalité, comme on l'a vu, Ardrey ne méconnaît nullement la *spécificité* du comportement humain, le caractère profondément tragique de sa *double conscience* (Koestler), le fait qu'il est «partiellement dégagé des contraintes de l'espèce» (Spengler). Mais il souligne qu'il est, *en même temps*, soumis aux lois naturelles qui régissent les sociétés vivantes ; qu'il est apparenté, par tout son être, à toutes les espèces l'ayant précédé dans sa lignée ; et que cet apparentement est prouvé par les milliers d'*observations* rapportées par des savants du monde entier.

(15) En participant à une «expérience unique de vie en commun, en milieu confiné, dans un espace extrêmement réduit, et dans des circonstances très difficiles, pénibles et même périlleuses», le Dr. Genovès avait l'intention «d'étudier dans la pratique la question de savoir si les tensions, l'agressivité, la violence et le combat ou la guerre n'avaient pas des motifs et des origines linguistiques, économiques, religieux, nationalistes, et non pas biologiques» *(Un compagnon de Thor Heyerdahl explique l'expédition Râ II*, in *Le Monde.* 14 avril 1971). On reste rêveur devant la puérilité d'une telle démarche. Les circonstances dans lesquelles furent pratiquées la traversée correspondent en effet au type même du monde clos, rigoureusement artificiel, dans lequel les instincts ne peuvent pas s'exprimer. En outre, la présence d'un danger de tous les instants ne pouvait qu'intervenir comme facteur d'inhibition, la solidarité, qui n'est alors qu'une forme de volonté de survie, primant toujours, dans de telles conditions, les dispositions agressives (constatation d'Ardrey : l'altruisme naît du hasard et du danger ressenti).



L'homme, comme tout mammifère, tend à satisfaire trois besoins essentiels, qui sont : le besoin d'*identité*, opposé à l'anonymat ; le besoin de *stimulation*, opposé à l'ennui ; le besoin de *sécurité*, opposé à l'angoisse. «La hiérarchie de ces besoins n'est pas uniforme, a-t-on pu remarquer. Le besoin de sécurité est par exemple plus grand chez la femelle que chez le mâle, de même qu'il est plus grand chez le jeune que chez l'adulte. Le besoin de stimulation est, en quelque sorte, inversement proportionnel au précédent. Plus la sécurité matérielle s'accroît, plus elle menace d'engendrer l'ennui et de déclencher un besoin de stimulation accru. Débarrassée des soucis matériels les plus urgents (la survie n'est plus un problème de ravitaillement pour nous), beaucoup de nos contemporains s'ennuient, et recherchent dans une stimulation toujours plus aiguë un remède à l'uniformité des jours et des tâches à accomplir (..) Mais cette recherche de stimulations toujours renouvelées satisfait du même coup le troisième des besoins fondamentaux : celui de l'identité» (Edouard Della Santa. *L'humanité, une société malade*, in *Journal de Genève*. 4-5 septembre 1971).

Le «crépuscule du XXème siècle» impose à notre espèce des échéances qu'elle souhaiterait ignorer, alors qu'elle n'en a plus la possibilité. «Si les poissons aveugles de Madagascar peuvent se payer le luxe de poursuivre benoîtement leur train-train quotidien dans la certitude d'en être encore au crétacé, si les tortues géantes des Galapagos peuvent encore hanter leurs rives en rêvant à leur gloire, et dans la conviction que se poursuit encore le règne des reptiles, l'homme sage ne peut plus se permettre d'à peu près, d'errer, de s'aveugler et de se croire au Moyen-Age» *(EC*, p. 295).

## *un nouveau contrat social*

Ardrey, quant à lui, propose un contrat social équitable. «Nous ne sommes pas des dieux, écrit-il, et Jean-Jacques avait raison. Nous sommes une partie de la nature, il l'a dit aussi. Mais la différence capitale entre mon contrat social et celui de Rousseau réside dans le fait que le sien était un accord passé entre des *anges déchus*, tandis que le mien l'est entre des *singes évolués*. Son contrat était une charte pour des êtres à bout de course, le mien reste un pacte conclu entre des êtres en état de croissance. Son contrat avait pour but d'empêcher une dégradation absolue. Le mien est un contrat qui, acceptant l'être humain tel qu'il est, accepte également un avenir que nous ne pouvons connaître et tente, avec une foi fragile, mais réelle, de le rendre meilleur» *(LN*, p. 122).

Face aux incertitudes et au hasard des échéances, le choix reste à faire entre la *philosophie de l'impossible* et la *loi naturelle*. La première est celle qui a été apportée par Rousseau. «Après deux siècles de démentis, depuis la Révolution française jusqu'à l'occupation de Prague, nous ne l'avons pas encore reconnu pour ce qu'elle est» *(LN*, p. 121). La seconde est tout à l'opposé. «On pourrait dire d'elle, par contraste avec la loi divine, qu'elle est une sorte de loi qu'on découvre après l'avoir enfreinte» *(LN*, p. 17).

L'homme ne peut transformer la matrice du monde vivant, il ne peut vivre sans lois naturelles. Mais il a, malgré tout, des pouvoirs sur son propre destin, et c'est là un fait nouveau dans l'histoire de l'évolution. Ardrey pèche ici, peut-être, par excès de pessimisme. Avec l'homme, l'évolution est devenue *consciente d'elle-même*, et c'est lourd de conséquences. Le code génétique s'est stabilisé dès l'apparition des premiers vivants, la loi naturelle à peine plus tard sans doute. Mais les structures n'ont cessé de se transformer. La loi naturelle, c'est l'élément de *permanence* qui forme l'armature de cette incessante transformation. C'est pourquoi les problèmes ne seront jamais *totalement* résolus. Il y aura toujours des choix à faire et des heures fatidiques. La décision nous appartient encore. Après, le temps choisira sans nous. ■

Yves CHRISTEN

# courrier

## appréciation

*De M. Maurice Druon, de l'Académie française, homme de lettres, co-auteur du «Chant des partisans», auteur des «Grandes familles», des «Rois maudits», des «Mémoires de Zeus», des «Lettres d'un Européen», d'«Alexandre le Grand», «La fin des hommes», «Magarée», «Tistou les pouces verts», etc., prix Goncourt 1948, à Paris :*

«Votre lettre a devancé celle que j'avais l'intention de vous écrire pour vous féliciter de la qualité de votre revue, et vous dire tout l'intérêt que je prenais à la lire.

«Votre numéro consacré à l'eugénisme, vos études sur l'écriture runique (pour ne citer que quelques exemples), ont particulièrement retenu mon attention, et j'en ai beaucoup parlé autour de moi. C'est vous dire combien j'apprécie vos efforts».

Maurice DRUON

## empirisme sociologique

*De M. Patrice Sicard, journaliste, co-auteur de «Mao ou Maurras ? » (Beauchesne, éd.), ancien collaborateur d'«Aspects de la France» et d'«A.F. Université», à Paris :*

«Dans une lettre que vous aviez publiée, M. Jules Monnerot vous disait l'an dernier que *Nouvelle Ecole* représentait le travail de groupe le plus significatif depuis l'Action française. Je le pense aussi. En ce sens surtout que l'empirisme sociologique de Maurras, loin de déboucher de lui-même dans le paradis des concepts métaphysiques universels, aiguillerait plutôt, et d'instinct, vers une philosophie du vérifiable et de l'enraciné. On s'est donné beaucoup de mal pour faire dire à Maurras que l'esthétique grecque ne valait pas en tant que subjectivement grecque, mais en tant qu'introduction à une «théorie du Beau». Comme si l'axiologie artistique n'était pas, par nature et définition, liée à une certaine spécificité culturelle.

«La résurgence d'un christianisme de catacombes disloque actuellement la notion (archaïque) de chrétienté : le Maurras du *Chemin de Paradis*, rejetant le «Christ hébreu» au nom des structures psycho-sociales antiques (et censuré de ce fait par ses épigones officiels), reçoit une ironique confirmation. L'église post-conciliaire devient *heimatlos*, en renonçant à la nationalité occidentale qu'elle avait acquise par contagion. Cette érosion historique met à nu des strates cachées, et modifie le matériel d'étude jusqu'ici disponible. Un travail d'analyse scientifique s'impose, hors des fuites en avant ou des illusions lyriques».

Patrice SICARD

## la part armoricaine

*De M. Olier Mordrel, ancien rédacteur en chef de la revue «Stur», auteur des «Chants d'un réprouvé», de la «Galerie bretonne», «Pour une nouvelle politique linguistique», «Celtisme et christianisme», etc., en Alicante :*

«Je viens de lire votre numéro sur les Celtes. L'étude de Pennaod est impeccable. C'est de la vulgarisation de très haut vol. Très dans l'esprit *Nouvelle Ecole.* J'ai moins aimé le travail de Rivière. Sa position est par trop «scientifique», dans le sens le plus passif du terme. Son parti-pris est parfois sensible. La note 9, page 46, ne tient pas compte de la part armoricaine dans les romans de la Table Ronde, laquelle fut probablement dominante (tout en se représentant qu'alors, «armoricain» ne voulait pas dire grand chose. Les Bretons, de la Severn à la Loire, ne faisaient qu'un bloc linguistique et culturel). Rivière, professeur à Nantes, semble également ignorer que la diphtongaison n'a pas eu lieu en Armorique, et que les paysans nantais disent *père* et non *poire*, *ma fé* et non *ma foi*, la *noet* et non la *nuit*, etc.

«Une anecdote en passant. Kurt Lindner, dans son livre sur la chasse préhistorique, dont une traduction a paru chez Payot, rapporte ce que l'écrivain Arrien (Arrianus ? ), dans son *Cynegeticus* (p. 449), a écrit sur les coutumes de chasse des Celtes danubiens. Ceux-ci poursuivaient le lièvre à cheval, avec une meute de lévriers *(vertragi)* dont ils faisaient l'élevage attentif. Si le lièvre donnait une belle lutte, ou s'il se montrait physiquement diminué, les chiens étaient rappelés et l'animal laissé libre. Ils cherchaient le plaisir du sport, non la proie. L'esprit *fair play*, qui en soi n'a rien de spécifiquement tudesque, serait donc d'origine celtique. Cela cadre bien avec tout ce que nous savons et sentons».

Olier MORDREL

## théorie coherente

*De M. Eric Sanders, fondateur du «Courrier lillois», membre du présidium de l'Union fédéraliste des Communautés ethniques européennes (UFCE), collaborateur de «Nord», «Dietsland Europa», «Ons Erfdeel», à Lille :*

«L'excellent numéro consacré aux Celtes par *Nouvelle Ecole* mérite les plus vives félicitations. Il apporte des informations précises et très à jour sur la situation des langues celtiques en Europe occidentale. *L'Itinéraire*, par les positions réalistes et hardies qu'il exprime, constitue une importante contribution à la définition d'une théorie cohérente des ethnies. Il nous change singulièrement des psalmodies sur la «lutte des classes dans le contexte régionaliste», entonnées par certains auteurs marxistes en quête d'un nouveau terrain d'activités».

Eric SANDERS



# grece



*NOUVELLE ECOLE n'est l'organe d'aucun mouvement, d'aucune association. Mais elle entend laisser s'exprimer dans ses colonnes les organisations dont les préoccupations rencontrent les siennes. C'est le cas du Groupement de Recherches & d'Etudes pour la Civilisation Européenne (GRECE), qui dispose dans notre revue d'une tribune régulière. Ses animateurs la rédigent en toute liberté, c'est-à-dire sous leur seule responsabilité.*

-L'homme n'est pas né dans la béatitude. Il a émergé de la savane africaine grâce à ses armes, et un robuste tempérament de chasseur. Comme toutes les autres espèces, la nôtre est ancrée dans le règne animal et le monde vivant. Nous portons l'héritage un peu trouble du précurseur austral. On ne choisit pas l'histoire de ses parents. Le passé échappe à notre emprise. Quel qu'il soit, nous devons l'assumer.

C'est en ces termes que M. Yves Christen, directeur d'études auprès du Groupement de Recherche & d'Etudes pour la Civilisation Européenne (GRECE), ouvrit, le 30 mai 1971, le sixième séminaire national tenu par cette association. Deux cent cinquante personnes étaient réunies dans le grand amphithéâtre de l'Ecole des Hautes études commerciales (HEC), à Jouy-en-Josas. Thème de cette journée : *Morale d'hier, éthique de demain.*

Définissant *L'éthique du vivant*, M. Christen rappela la nécessité d'une «loi morale naturelle», fondée sur les réalités de la vie : «Etre en vie, c'est être en ordre. Etre en ordre, c'est se conformer à un plan d'ensemble. Il s'ensuit qu'une éthique du vivant sera soumise à un étroit déterminisme. Une telle éthique suppose en premier lieu d'admettre la lutte permanente du vivant contre l'entropie, contre l'accroissement du désordre. Nous sommes déterminés par notre hérédité et l'environnement qui en accentue les effets. Nous pouvons, certes, nous refuser à vivre. Mais si nous choisissons d'exister, ce ne peut être qu'à un certain prix.

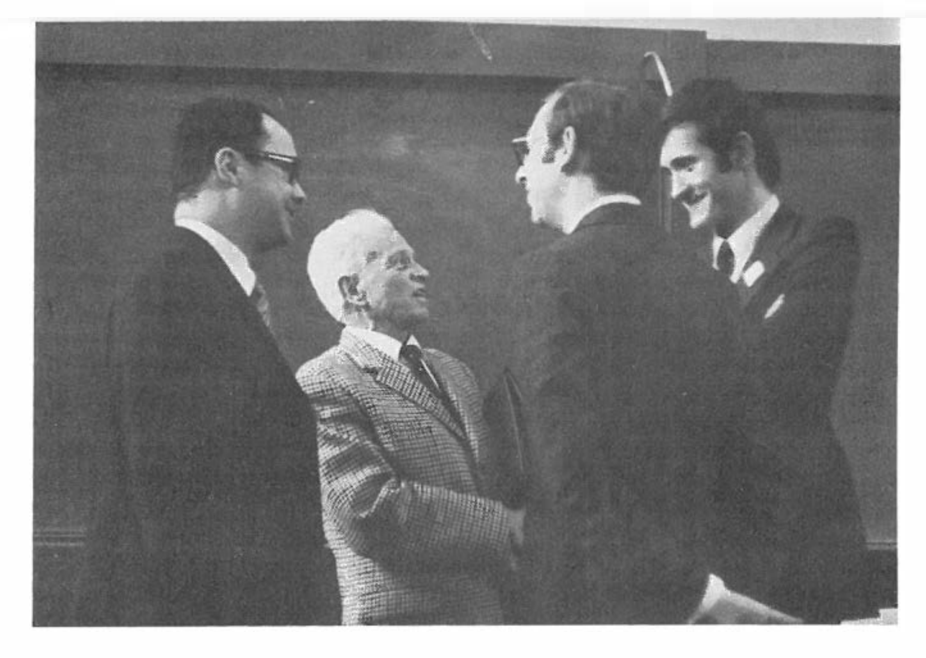
## *l'ethique occidentale*

Le second orateur, M. Pierre Vial, assistant à la faculté des Lettres de Saint-Etienne, professeur d'histoire, président du Cercle Galilée (Lyon), devait parler de *L'éclipse de l'éthique occidentale au Moyen-Age.*

— La conversion de l'Empire romain au christianisme, déclara-t-il, marqua le début d'une véritable révolution morale. Les chrétiens apportaient avec eux une conception nouvelle de la vie morale. Dans une société caractérisée par la pluralité des idées, ils affirmaient : «Qui n'est pas avec nous, est contre nous». Pendant un millénaire, cette conception fut imposée aux peuples européens. Conditionnés en profondeur, ceux-ci ne la remirent en question qu'à l'aube de la Renaissance.

Lorsque s'installèrent les royaumes germaniques (francs, burgondes, wisigoths, saxons), le premier soin de l'Eglise fut d'affermir son influence auprès des souverains «barbares». Elle y parvint avec une certaine facilité. Mais l'Europe n'oublia pas pour autant ses anciennes croyances.

— Tout au long des VIème, VIIème et VIIIème siècles, les Conciles renouvellent les interdits concernant le culte des pierres dressées, des sources, des arbres. Mais ces édits restent sans effet. Rome entreprend alors d'annexer ce qu'elle ne peut détruire : christianisation de la chevalerie, syncrétisme des fêtes et des symboles, construction d'édifices religieux à l'emplacement des vieux sanctuaires païens. Parallèlement, l'Eglise n'hésite pas, chaque fois qu'elle se sent menacée, à recourir à la force pour briser les racines de l'éthique européenne, l'esprit prométhéen et la volonté de connaissance objective. Pourtant, la braise reste vivante sous la cendre. Avec la Renaissance, la flamme a jailli haute et claire.



*MM. Raymond Bourgine,
Louis Rougier,
Alain de Benoist, Jean-Claude Valla.
Le 30 mai 1971,
sur le campus de Jouy-en-Josas.*

Montant à son tour à la tribune, M. Christian Baudrier, du Cercle Pareto (Paris), se livra à une critique minutieuse de la sociologie marxiste. Il opposa les vues de Marx à celles de l'auteur des *Systèmes socialistes*, Vilfredo Pareto, et insista sur les fondements sociologiques de la théorie des élites. Cette communication devait paraître, par la suite, dans la revue *La Pensée et les hommes* (Bruxelles), dirigée par le professeur Jean O. Piron, lui-même présent à la session.

La communication du professeur Louis Rougier, quatrième orateur de cette journée, portait sur *Les rapports de la science et de la morale*. Elle permit à l'orateur de mettre en évidence les différences profondes existant entre les problèmes épistémologiques et les problèmes d'ordre normatif, et, citant M. Jacques Monod *(Le hasard et la nécessité)*, de proposer une «éthique de la connaissance» fondée sur la rigueur créatrice et l'instinct de connaître.

Le professeur Rougier rappela que la réalité concrète du monde moderne s'oppose fondamentalement à des principes périmés : «Les règles éthiques dont nous avons l'habitude, et qui dérivent des vieilles religions, sont de moins en moins adaptées aux problèmes réels que devra affronter l'homme de l'avenir. D'où la crise morale de notre temps, notamment dans la jeunesse. C'est une crise d'adaptation à de nouvelles conditions de vie, qui font surgir de nouveaux problèmes et que la science peut nous aider à régler. Sans doute la science ne porte-t-elle pas en elle-même de jugements moraux, mais seules les méthodes scientifiques sont susceptibles, en présence d'un problème posé, de réaliser l'accord des esprits. L'intuition est subjective, le sentiment est passionnel. L'usage de méthodes rigoureuses, basées sur la sanction de faits logiquement interprétés, peut désarmer les préjugés et provoquer le consensus des hommes de bonne volonté».

GRECE

## *«Messieurs les avanturiers»*

Après deux heures d'interruption, pendant lesquelles les participants purent se retrouver au restaurant du campus universitaire, et poursuivre entre eux le débat ayant suivi chaque communication, la séance reprit avec un exposé de M. Michel Norey, directeur de la formation auprès du Secrétariat Etudes & Recherche (SER) de l'association, sur *L'infrastructure morale des doctrines économiques*. Cet exposé, essentiellement théorique, fut suivi et complété par une communication de M. Raymond Bourgine, directeur de *Valeurs actuelles* et du *Spectacle du Monde*, sur *La morale de l'entreprise*.

Montrant en quoi l'activité économique, étant une lutte contre la rareté, est également l'une des formes de la «lutte pour la vie», M. Bourgine insista sur le fait qu'en Occident, cette activité a toujours été fondée sur la primauté de l'individu. Ce qui lui permit de rappeler le mot de Kipling : *East is East, West is West, and the both will never meet !*

— La plupart des grands entrepreneurs, devait-il ajouter, ne sont pas mus par la notion d'enrichissement individuel. Il faut distinguer l'«argent-moyen» et l'«argent-jouissance». Dès que l'on a dépassé un certain seuil, lorsqu'on recherche la jouissance pure, la position la plus logique est de se placer en dehors de l'entreprise, de mettre ses fonds à l'abri, d'en tirer un certain revenu et d'en jouir. Or, ce n'est pas là le comportement de la majorité des entrepreneurs. Ce qui signifie que le véritable moteur de l'homme, ce n'est pas le désir de jouissance, mais la volonté de puissance.

M. Bourgine fit d'ailleurs un parallèle entre l'entrepreneur et le «chef de bande» des antiques sociétés germaniques. Il cita la formule par laquelle le président de la Compagnie de l'Hudson s'adressait autrefois à ses actionnaires : *Gentlemen adventurers* («Messieurs les aventuriers») :

— Lorsqu'il est mu par la volonté de puissance, un chef d'entreprise ne peut pas ne pas instaurer au sein de son entreprise un esprit de corps, qui se manifeste notamment par une sélection rigoureuse des hommes appelés à passer aux échelons supérieurs. En effet, dans une économie de compétition véritable, le népotisme, tare du capitalisme privé et des «rentes de situation», ne peut plus s'exercer. Il n'est pas possible d'affecter des postes de responsabilité à des incapables.

M. Pierre Lance, fondateur de la Société Nietzsche, vint ensuite évoquer *La morale de Nietzsche et la transmutation des valeurs.* Il existe deux morales, affirma-t-il : la «morale du prochain» et la «morale du lointain» : «Le prochain, c'est tout le monde. C'est un homme abstrait et médiocre. C'est aussi un homme anonyme. A partir du moment où l'on veut aimer à toute force le prochain, on en vient, puisqu'il est le plus nombreux, à aimer n'importe quel prochain. Et généralement le plus défectueux, car c'est celui qui a le plus besoin de nous. L'amour du prochain se moque de l'avenir. Nietzsche lui oppose l'amour de cet homme lointain, de cet homme meilleur, qui n'est pas encore là et qu'on espère seulement. L'homme, alors, n'est pas aimé pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il peut devenir. L'amour du lointain débouche sur une recherche et un approfondissement de la personnalité».

Pour M. Lance, «l'amour du prochain est responsable du phénomène actuel de massification et d'aliénation». L'«amour du lointain» est un objectif chaque jour plus actuel, que l'on peut proposer comme remède à la crise de civilisation :

— L'éthique nietzschéenne préserve l'individu parce qu'elle recherche ses richesses, ses promesses et son avenir. Elle avantage les hommes de valeur, parce qu'elle considère que lorsque ces hommes sont avantagés, c'est toute la collectivité qui en bénéficie. Elle dégage de la société une véritable élite. Surtout (car Nietzsche s'est toujours placé dans la perspective de l'évolution biologique), elle favorise les mutations bénéfiques, et améliore l'espèce en vue d'une surhumanité.

GRECE

## *des inconnus dans la maison*

Les conclusions du séminaire furent tirées par M. Alain de Benoist, rédacteur en chef de *Nouvelle Ecole.* Celui-ci devait d'abord constater : «Notre civilisation a mauvais moral et mauvaise morale. Elle est fatiguée ; son élan a été brisé ; elle s'est arrêtée pour reprendre son souffle. Des éléments parasites en profitent pour transformer l'essoufflement en sommeil, et le sommeil en déclin».

Insistant sur les points d'accord entre les différents orateurs de la journée, M. de Benoist déclara : «Si la morale ne réside qu'en nous-mêmes, et si l'homme n'existe qu'en relation, alors l'éthique de notre temps ne peut être que celle qui est inscrite dans notre histoire et notre sang. Elle ne peut être dégagée que par l'étude minutieuse de ce que notre héritage eut, au travers des temps, de plus authentique, c'est-à-dire de plus conforme à nous mêmes. La solution de la «crise de la morale», c'est le rejet définitif et complet de ce que nous avons dû absorber de force, et que nous rejettons aujourd'hui, inconsciemment parfois, au terme d'une indigestion fertile en rêveries morbides. C'est le retour à nous-mêmes, étrangers que nous sommes dans ce monde qui devrait être le nôtre, que nous avons créé et où nous ne nous reconnaissons plus.

«Des inconnus ont transformé la maison, nous faisant perdre, dans la nuit du temps qui passe, jusqu'à la conscience même de ce que nous sommes. C'est pour cela qu'il nous faut revenir sur le terrain mental d'où nous avons été chassés, sur l'espace intellectuel où s'élèvent des constructions idéologiques qui nous ahurissent et nous déroutent. Cette tâche est rude. C'est à la fois l'Exode et la Longue marche. C'est aussi, plus simplement, la vie».



*M. Jean Mabire, M. Didier Patte et France Patte, du Mouvement normand. Thème du séminaire : «Morale d'hier, éthique de demain».*



Le grand amphithéâtre de l'Ecole HEC.

Le septième colloque national de l'association GRECE s'est déroulé le 31 octobre 1971, sur le thème : *Crépuscule des dogmes ? Une réponse positive aux idéologies à la mode.* Dans les mêmes locaux qu'au mois de mai, c'est-à-dire dans le grand amphitéâtre de l'Ecole HEC, mais devant une assistance plus nombreuse (quatre cents personnes environ). Six orateurs se sont succédés à la tribune : M. Roger Lemoine, M. Pierre Thuiller, le professeur Debray-Ritzen, M. Louis Pauwels, M. Stéphane Lupasco, et M. Alain de Benoist.

## GRECE — *7ème colloque national*

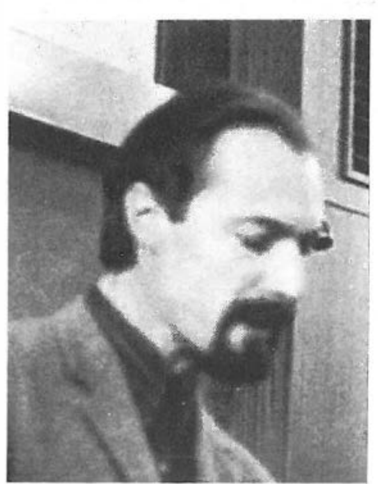
Il revenait à M. Lemoine, président du Groupement de Recherche & d'Etudes, de traiter de *La révolution biologique*, en montrant comment le développement des sciences de la vie avait, au cours de l'histoire, progressivement remis les idéologies en question. De l'«affaire Galilée» jusqu'à l'«affaire Lyssenko», une même continuité ne se retrouve-t'elle pas au travers de systèmes dogmatiques différents ? Citant de longs extraits des ouvrages de MM. Robert Ardrey et Jacques Monod, l'orateur dénonça avec une certaine vivacité les systèmes de pensée totalitaires, qui tentèrent, sans succès, d'enrayer les progrès de cette «science de l'homme par excellence».

C'est en engageant lui-même un débat avec M. Lemoine que M. Pierre Thuiller, agrégé de philosophie, assistant à l'Université de Paris X (épistémologie), collaborateur de *La Recherche*, auteur de *Socrate fonctionnaire* (Laffont, éd.), vint à la tribune. Il s'exclama d'ailleurs, en souriant : «Je suis certainement plus marxiste que vous !».

M. Thuillier avait choisi d'approfondir la notion de «vérité scientifique». Rappelant que nombre de chercheurs n'hésitent pas à prendre position sur des problèmes ne relevant pas de leur spécialité, il dénonça le mythe de la «science pure» : «La science devrait être par définition le lieu de la pensée objective. En fait, il n'en est rien. Du savant atomique qui ne veut pas se laisser entraîner dans l'engrenage du «complexe militaro-industriel», au biologiste qui garde pour lui les découvertes qui ne corroborent pas ses idées, les facteurs de subjectivité ne manquent pas. Il en résulte un dogmatisme latent, d'autant plus grave qu'il se travestit sous les allures d'une apparente objectivité».

Après avoir répondu avec la plus grande courtoisie aux questions qui lui étaient posées, M. Pierre Thuillier céda la place au professeur Pierre Debray-Ritzen, de la faculté de Médecine de Paris, chef du service neuropsychologique de l'hôpital Bichat. Celui-ci devait critiquer *La scolastique freudienne*, c'est-à-dire à la psychanalyse de stricte obédience.

M. Pierre Lance.



M. Pierre Debray-Ritzen.



M. Louis Pauwels.





De gauche à droite : MM. Roger Lemoine, Jean-Claude Valla, Alain de Benoist

L'orateur s'en prit à Freud en rappelant (projection de diapositives) comment ses thèses influencèrent son époque, quelle fut sa «descendance idéologique», et de quelle façon les assertions des psychanalystes ont été démenties dans la réalité. Citant au passage Arthur Koestler et Claude Bernard, il dénonça les méfaits de l'«anti-psychiatrie», faisant preuve d'une belle connaissance de son sujet, qui n'exclut l'humour à aucun moment. La psychanalyse, devait-il conclure, a rompu dès ses origines avec la méthode expérimentale. Elle a sombré dans le dogmatisme et le culte du vide. Ce en quoi elle mérite bien l'appellation de «scolastique».

L'intervention du professeur Debray-Ritzen, très longuement applaudie par la salle, fut la dernière de la matinée. Les participants se retrouvèrent après le déjeuner, pour entendre M. Louis Pauwels, écrivain, ancien directeur de la revue *Planète*, venu développer le thème de son dernier ouvrage, la *Lettre ouverte aux gens heureux* (Albin-Michel, éd.).

M. Pauwels ayant lui-même présenté son exposé comme un «intermède», en profita pour brosser un tableau imagé de notre civilisation. Il répondit aux critiques suscitées par son livre : «*Les nouveaux prêtres du pessimisme occidental* veulent à toute force nous faire croire que notre civilisation est inhumaine, et que le progrès est catastrophique. Certes, bien des aspects du monde actuel peuvent être critiqués. Mais il y faut de la mesure et surtout du bon sens. Les «gens heureux, et qui ont bien raison de l'être», ne sont ni des docteurs Pangloss, ni des optimistes naïfs. Ils ne se dissimulent aucun des problèmes de notre temps. Mais ils se refusent à participer au masochisme négateur des apôtres de la nouvelle Apocalypse. Ils considèrent que la vie est une bonne chose, et voient dans la «névrose rouge», la sinistrose, la haine instinctive des malades professionnels à l'encontre de ceux dont la vigueur atteste la Grande santé».

GRECE

## *confrontation avec le réel*



Le cinquième orateur était M. Stéphane Lupasco, docteur ès Lettres, épistémologue, auteur de *La tragédie de l'énergie* (Casterman, éd.) et *Du rêve, de la mathématique et de la mort* (Christian-Bourgois, éd.). Ayant à parler de *La loi de l'univers*, il critiqua le dogmatisme, défini comme la «négation des contradictions».

Tous les systèmes physique obéissent au principe de la thermodynamique qui les condamne à l'entropie progressive. Les sytèmes vivants, les cellules organiques, constituent des entités *sursitaires :* elles échappent à l'entropie aussi longtemps que les forces qui sont en elles, qui s'opposent et qui s'attirent, se tiennent en état d'équilibre et de contradiction. L'homogénéisation complète, entraînant la fin des contradictions, n'est autre que la mort. L'égalitarisme bloque

M. Alain de Benoist.



M. Stéphane Lupasco.



M. Pierre Thuillier.





7ème Colloque national : le 31 octobre 1971, à l'Ecole HEC.

l'évolution, laquelle se caractérise par une incessante et croissante diversité. L'idée de lutte s'oppose à la notion de désespoir, comme l'hérétogène à l'homogène. Lorsque le cerveau de l'homme refuse cette lutte de tous les instants, ne serait-ce qu'au travers d'une confrontation avec le réel, lorsqu'il s'enferme dans une sorte de carcan intellectuel, il traduit une vocation suicidaire, se met en état d'être dominé par des forces antagonistes qui auront alors liberté de s'actualiser, et se place hors des lois naturelles et de la vie.

Présentant, comme chaque année, les conclusions de la session, M. Alain de Benoist, rédacteur en chef de *Nouvelle Ecole*, rappela que la lutte pour le libre examen remonte aux premiers siècles de notre ère, et qu'elle tire ses origines du choc ayant opposé les vieilles éthiques européennes aux grandes religions universalistes de salut. La tolérance, déclara-t-il, n'exclut pas la lutte contre les doctrines erronées, ni le combat des idées. Bien au contraire, elle les justifie : réunissant les conditions d'une libre confrontation, elle permet à toutes les opinions de s'exprimer, aux théories les plus contradictoires d'entrer en concurrence, et aux meilleures de triompher.

— Ce qu'il y a de rassurant dans le dogmatisme, ajouta-t-il, c'est qu'il porte en lui-même les prémisses de sa condamnation. Par un assez curieux paradoxe, son existence concrète le condamne à l'inexistence. Dès lors que son Verbe se fait chair, son succès même l'oblige à se confronter au réel, et, de par les contradictions inhérentes au contact, à se dévoiler comme dogme. Donc à se soumettre à l'alternative : composer ou périr. Car le dogmatisme n'est rien d'autre qu'un viol du réel, viol langagier tout d'abord, mais qui cherche très vite à se donner les apparences du sérieux et de la bonne éducation. Les idées abstraites craignent d'être mises au pied du mur. Elle se drapent de l'épais manteau des jargons et des logomachies. On aboutit ainsi à cette «hyperformulation» dénoncée par le professeur Debray-Ritzen, qui fait loi dans la majorité, non pas silencieuse, mais cacophonique, de l'intelligentzia à la mode. «Pourquoi faire simple quand on faire compliqué ? », demandait ingénuement M. Alain Robbe-Grillet. Plus c'est compliqué en effet, plus la vérité, la pauvre et simple vérité, a du mal à survivre aux verbiages et au mensonge.

GRECE

## *les faits sont têtus*

M. de Benoist montra quelles sont les motivations profondes de la mentalité dogmatique, comment elle se refuse à admettre l'échec, estimant que les méthodes employées qui n'aboutissent à rien ne sont pas de mauvaises méthodes, mais des méthodes insuffisamment appliquées. Prenant position pour un «anti-dogmatisme total», qui ne soit pourtant pas un «dogmatisme de l'opposition aux dogmes», il conclut :

— L'utopiste dogmatique, ne nous le dissimulons pas, se considère comme un évangéliste. Il se croit porteur de la Justice absolue et de la Vérité en soi. Par conséquent, ce n'est jamais lui qui a tort. Ce sont les autres, c'est-à-dire la société, le monde, vous et moi. la vie s'il le faut. D'où le mot de Marx : «Il ne s'agit plus d'interpréter le monde, il faut le transformer». Le transformer, en d'autres termes le faire se conformer de force au moule hypothétique et totalitaire qui représente la projection contre-nature d'une idée déréalisante. Mais les cercles ne recouvrent jamais les carrés. Les faits sont têtus, et les sophismes ne prévalent jamais contre eux. Alors, les utopistes s'énervent. Ils entrent en colère. Et c'est de ces colères que Galilée, devant l'Inquisition, Vavilov, devant Lyssenko, furent les victimes. Car le raisonnement qui les a tués s'énonce ainsi : périsse le monde plutôt qu'il les contredise.



*Les Actes du sixième séminaire national de l'association GRECE peuvent être commandés auprès du Secrétariat Administratif & Financier : GRECE-SAF. B.P. 277 / 13 - Aix-en-Provence. Les Actes du septième colloque national sont en cours d'édition.*

*en vente chez Cartier et dans 180 tabacs de luxe spécialisés, concessionnaires du briquet Cartier*

# *pour s'abonner*

Nom .............................. Prénom ..............................
Adresse ..................................................................
..........................................................................
Profession .......................... Age ..................................
souscrit un abonnement d'un an (six numéros) à NOUVELLE ECOLE,
à partir du numéro ..................
et verse ce jour la somme de .......... (1)
par ............................ (2)
A .............................. Le ..................................
Signature ........................

(1) Abonnement normal : 50 F / abonnement de soutien : à partir de 100 F / étudiants (sur indication de leur année d'études) : 35 F / abonnement de propagande (deux exemplaires à chaque parution) : 70 F / Etranger : 60 F (étudiants : 40 F ; propagande : 80 F).

(2) Chèques bancaires à l'ordre de NOUVELLE ECOLE ; chèques, mandats et virements postaux à l'ordre de NOUVELLE ECOLE CCP Paris n° 17 116 42. Les abonnés belges peuvent verser le montant de leur souscription (540 FB ; étudiants : 360 FB ; propagande : 720 FB) au compte n° 413 343 de la Société Générale de Banque, agence d'Anderghem (CCP 2.61), au nom de M. Claude Vanderperren (spécifier : pour NOUVELLE ECOLE).

# *pour vos amis*

Donnez-nous le nom et l'adresse des personnes de votre entourage susceptibles d'être intéressées par NOUVELLE ECOLE. Nous leur ferons parvenir l'un de nos prochains numéros.

Nom .............................. Prénom ..............................
Adresse ..................................................................
.................................. Profession ..........................
Nom .............................. Prénom ..............................
Adresse ..................................................................
.................................. Profession ..........................
Nom .............................. Prénom ..............................
Adresse ..................................................................
.................................. Profession ..........................

A renvoyer à NOUVELLE ECOLE. Boîte postale n° 129-07, PARIS 7.

# "NOUVELLE ECOLE" A PUBLIE

NUMERO 1 (épuisé) : *Rome et la Judée* (Gilles Fournier), *le LSD et les altérations du stock héréditaire*, (Alain de Benoist), *L'hérédité psychologique*, *Le puzzle génétique dans les ghettos*, *Une mise au point sur l'existence de Dieu* (Louis Rougier), *Placebos et « médicaments miracles »*, *Marxisme et religion*, etc.

NUMERO 2 (épuisé) : *De la langue à la structure : procès du langage* (Alain de Benoist), *Linguistique et sciences humaines* (Giorgio Locchi), *Nicolas Marr et la linguistique soviétique* (Jean-Claude Rivière), *Une éthique de la connaissance* (Jacques Monod), etc.

NUMERO 3 (épuisé) : *Race, sélection et caractères psychiques*, *Différenciation raciale et anthropologie physique*, *Le processus biologique de formation raciale* (Donald Swan), *Moïse était-il égyptien ?* (Alain de Benoist), *Un aggiornamento du judaïsme*, *Les thèses de Marcuse*, *Sur l'origine de l'univers*, *Protestantisme et capitalisme*, *Les aberrations chromosomiques*, etc.

NUMERO 4 (épuisé) : *Réflexions sur la question des valeurs* (Gilles Fournier), *Le judaïsme, morale et religion* (Julien Lebel), *Le probabilisme et la contraception* (Alain de Benoist), *Des signaux dans l'espace : les pulsars* (Jacques Vernin), *Du nouveau sur les Etrusques ?*, *Les deux sens du mot « gift »*, *A-t-on retrouvé les reliques de l'apôtre Pierre ?*, etc.

NUMERO 5 (épuisé) : *Réalités du sous-développement* (Jean-Yves Péquay), *Démographie mondiale : l'horizon 2000* (Alain de Benoist), *Les continents à la dérive* (Jacques Vernin), *Festival de Bayreuth 1968* (Hans-Jürgen Nigra), *L'Eglise et la polygamie*, « Le singe nu » de Desmond Morris, etc.

NUMERO 6 (épuisé) : *Le Moyen-Age : panorama général* (Pierre Vial), *La faillite de la Scolastique* (Louis Rougier), *Noël et le solstice d'hiver* (Jean Mabire), *L'histoire commence à Lepenski-Vir* (Yves Esquieu), *La biosphère en danger* (Jacques Vernin), *Les plus anciens fossiles* (Pierre-Henri Reboux), *L'« Université nouvelle »* (Alain Lefebvre), *Acquisitions récentes en hématologie*, « Le cheval dans la locomotive » d'Arthur Koestler, etc.

NUMERO 7 (épuisé) : *Biologie du problème racial : génétique et comportement* (Wesley Critz George), *Synthèse de l'ADN et recréation du vivant* (Pierre-Henri Reboux), *Les navires vikings* (Jean-Jacques Mourreau), *La caste des idéocrates*, « Le nouvel Etat industriel » de John K. Galbraith (Philippe Milliau), etc.

NUMERO 8 (épuisé) : *Pour la liberté sexuelle* (Yves de Saint-Agnès), *Les mutilations sexuelles* (Alain de Benoist), *A la découverte de l'océanographie* (Pierre Vial), Une journée d'études sur la civilisation européenne à l'Ecole HEC, bibliographie, etc.

NUMERO 9 (épuisé) : *Ecriture chinoise et science moderne* (Guy Brossolet), *L'écriture runique* (Alain de Benoist), entretien avec le professeur Rougier, bibliographie, groupe d'études, etc.

NUMERO 10 (épuisé) : *Le problème de l'avortement* (Jean-Claude Valla), *Fouilles archéologiques en France et en Europe du nord* (Yves Esquieu), *Les greffes d'organes* (Roger Vétillard), *Intégration scolaire et psychologie raciale* (Alain de Benoist), *Les Occidentaux malades de la peste ?* (Pierre Lance), « La Sociologie de la révolution » de Jules Monnerot, entretien avec le professeur Dumézil, etc.

NUMERO 11 (épuisé) : *La condition féminine dans l'Antiquité et au Moyen-Age* (Jean-Claude Bardet), « Le vocabulaire des institutions indo-européennes » d'Emile Benveniste (Giorgio Locchi), entretien avec le professeur Maurice Maurois, signes des temps (Jean-Jacques Mourreau), bibliographie, etc.

NUMERO 12 (épuisé) : *Hommage à Bertrand Russell* (Louis Rougier, Robert Blanché, Marcel Boll), *Stonehenge* (Jean-Jacques Mourreau), *Le nouveau calendrier liturgique* (Alain de Benoist), « L'administration au pouvoir » de Charles Debbasch (Michel Norey), entretien avec Stéphane Lupasco, bibliographie, courrier, signes des temps, etc.

NUMERO 13 (épuisé) : *L'empirisme logique et le « Wiener Kreis »* (Alain de Benoist), *Du sens des énoncés* (Louis Rougier), *Bertrand Russell et le Cercle de Vienne* (Philippe Devaux), « L'homme et la technique » d'Oswald Spengler (Giorgio Locchi), la science politique en Italie (Antonio Lombardo), bibliographie, courrier, etc.

NUMERO 14 : *L'eugénisme : survol historique* (Jean-Jacques Mourreau), *Perspectives actuelles de l'eugénisme* (Yves Christen), « Les lois du tragique » de Jules Monnerot (Michel Norey), entretien avec Jürgen Spanuth *(L'Atlantide retrouvée)*, bibliographie, courrier, etc.

NUMERO 15 (épuisé) : *Langues et littératures celtiques* (Goulven Pennaod), *Du gaulois au français* (Jean-Claude Rivière), « Socrate fonctionnaire » de Jean Thuillier (Louis Rougier), *Les leçons de la biologie moderne : Monod, Lwoff, Jacob* (Michel Norey), entretien avec Jean Rostand, bibliographie, informations, courrier, etc.



HISTOIRE • PHILOSOPHIE • SCIENCES • ECONOMIE • DROIT